JEAN-TOUSSAINT SAMAT

LE MAGE DE L'HIPPODROME

Roman Policier

2 F

Collection REX

JEAN-TOUSSAINT SAMAT

LE MAGE DE L'HIPPODROME

Roman Policier

Agence Parisienne de Distribution
EDITEUR
8, rue du Croissant.
PARIS (2e)

DÉJA PARU DANS LA

MEME COLLECTION

LE BACILLE B. X. 766

par Edward Brooker

Tous droits de reproduction, traduction, adaptation de quel genre que ce soit réservé pour tous pays, y compris l'U.R.S.S. et le Japon.

Copyright by Jean-Toussaint Samat,

Le Mage de l'Hippodrome

CHAPITRE PREMIER

AU CASINO DE PARIS

— Tiens, Lancemont ! s'exclama le capitaine de La Tour, du 2e Bureau, dit « Monsieur Jacquot », en tendant la main à un jeune sous-lieutenant aviateur, tout flambant neuf, qui le saluait. Comment va, mon fils ?

Autour d'eux, c'était la cohue de l'entr'acte au Casino de Paris. Dans le grand hall, tendu de corail, la foule des spectateurs en smoking et en habit, des jolies femmes en décolleté allait et venait, sans autre but que de se dégourdir un instant les jambes.

Certains, fuyant l'atmosphère surchauffée de la salle, descendaient sur le trottoir fumer un cigare, malgré la fraîcheur de la nuit d'octobre. Des spectatrices considéraient les merveilles exposées dans les vitrines et, à voix basse, les discutaient ou les enviaient. On échangeait des commentaires sur la première partie du spectacle qui venait de se terminer.

A trois pas de « M. Jacquot », en smoking, allumant sa chère pipe qu'il comptait bien fumer pendant l'entr'acte, le sous-lieutenant, en tenue, avait claqué les talons et salué très militairement, mais avec un joyeux sourire, son ancien chef.

— Très bien, vous le voyez, mon capitaine, répondit-il en saisissant la main que La Tour lui tendait, admirablement même et d'autant plus que j'ai le grand plaisir de vous saluer...

— Ce vieux Lancemont ! dit encore le fumeur de pipe. Quel plaisir de vous retrouver et de vous féliciter ! Je savais que vous aviez été nommé officier après vos examens, que vous avez brillamment passés, et je vous en complimente, mais j'ignorais que vous fussiez revenu à Paris. Je vous croyais envoyé au Diable-Vauvert... Mais ce n'est pas tout ça. Je veux vous présenter à ma femme qui est ici avec moi. Notre toubib national, Torenko, qui n'a pas changé depuis la Syrie, lui tient compagnie au bar, en ce moment. Venez donc, nous boirons tous un vieux Mumm des familles pour arroser vos galons...

— Ce serait bien volontiers, mon capitaine, mais c'est que... je ne suis pas seul...

— Ah ! ah ! Sacré Lancemont !...

— Oh ! mon capitaine ! J'accompagne ma fiancée et ma future belle-mère.

— Ah ! Mais il va falloir vous féliciter sur toute la ligne, alors !... Où sont ces dames ? Voulez-vous me présenter ?

Le sous-lieutenant désigna à M. Jacquot deux dames qui, devant une vitrine, feignaient d'être très intéressées par les boîtes de cigarettes de luxe exposées.

N'eût été la couleur de leurs cheveux, on les eut prises pour deux sœurs. Mais les cheveux, admirablement blancs, de l'aînée marquaient qu'elle était la mère de la ravissante jeune fille blonde qui se tenait à ses côtés.

Celle-ci était une vivante réplique de sa mère. Merveilleusement habillée d'une robe, au demeurant fort simple, et ne portant d'autre bijou qu'un gros collier de cristal taillé, grande et mince, elle incarnait dans toute sa splendeur la jeunesse et la grâce d'une jeune fille française 1932.

Toutes deux avaient vu le mouvement des officiers se dirigeant de leur côté, car elles se retournèrent et les attendirent, un sourire de bienvenue aux lèvres.

— Madame Béchereau, permettez-moi de vous présenter le capitaine Bernard de La Tour, mon ancien et cher commandant d'escadrille en Syrie, en 26... Mon capitaine, Mme Béchereau qui a bien voulu accepter d'être ma future belle-mère... et voici Yvette... sa fille et ma fiancée, que je vous présente.

— Je crois, dit M. Jacquot, après les premières salutations et les félicitations, qu'il est inutile de garder ces dames debout plus longtemps. Voulez-vous, tous trois, nous faire le plaisir de venir boire une coupe de champagne aux galons de Lancemont et à vos fiançailles ?... Ma femme, que j'allais rejoindre quand j'ai rencontré ce « jeune homme », sera très heureuse de faire votre connaissance. Elle est au bar, avec le docteur Torenko, dit « Toubib Toto » qui faisait aussi partie de l'escadrille...

— Volontiers; merci, capitaine, dit Mme Béchereau.

Ils allèrent tous quatre au Bar où ils trouvèrent Sonia de La Tour, en train de boire un cocktail avec le docteur Torenko. Un troisième cocktail, préparé sur la table, attendait vraisemblablement M. Jacquot.

Du plus loin qu'il aperçut l'officier du 2e Bureau et son compagnon, Toto, la face hilare, se mit à gesticuler pour attirer leur attention tandis que Sonia abritait les verres en riant.

Lancemont s'esclaffa :

— Le toubib Toto n'a pas changé ! Le voilà encore qui « fait le télégraphe »! Vous vous rappelez, mon capitaine, le petit gros lieutenant Danis, notre officier de renseignements, fuyant sur le terrain poursuivi

par le « Grand-Rouquin » gesticulant ? Ont-ils pu nous faire rire ?

— C'est vieux, tout ça, Lancemont...

— Oui, bien vieux, mon capitaine... Et les Kurdes « ont eu » le lieutenant Danis...

Bernard de La Tour fit les présentations, commanda une bouteille de Mumm pendant que Toto secouait, à les démantibuler, les mains du nouveau sous-lieutenant en clamant sa joie de retrouver « un pote de la 185, un vrai de vrai des T. O. E. ».

Puis les trois hommes parlèrent du vieux temps, des raids au-dessus du Djebel Druse après la révolte de 1925, des camarades d'escadrille, des disparus, de la fin tragique du lieutenant Danis, sur laquelle Lancemont, qui y avait assisté impuissant, donna de curieux détails impressionnants.

Pendant ce temps, les trois femmes causaient entre elles.

Sonia, à plusieurs reprises, avait entendu le nom de Lancemont cité en termes élogieux par son mari et par le docteur Torenko. Elle le dit à Yvette et à sa mère et félicita ces dames. Yvette était radieuse...

Elle raconta sa vie, subissant l'ascendant qui émanait de Sonia et provoquait toujours des confidences. Devant le doux et bienveillant sourire de la jeune marquise de La Tour, son aînée de quelques mois au plus, elle mit sa petite vie à nu.

Elle était née deux ans avant la guerre dans le Berri d'une mère berrichonne. Son père, ancien adjudant du cadre de l'Ecole de Cavalerie de Saumur, avait été tué en 16 comme lieutenant. Les deux femmes, n'ayant pour vivre que la pension qui n'était pas très forte, Yvette accepta une place de mannequin chez « Guitte et Marguerite », place que lui avait procurée la générale de Thylier qui la connaissait bien.

Elle n'était pas restée longtemps mannequin, car « Guitte », ayant appris qu'elle connaissait la comptabilité, lui avait demandé de donner un coup de main à la caissière, l'aide de celle-ci étant tombée malade.

On avait été content d'elle à son nouveau poste, où elle fut maintenue.

— J'aime beaucoup mieux ça, dit Mme Béchereau.

— Maintenant, continuait Yvette en souriant de l'interruption de sa mère, je suis caissière en pied. C'est un poste de confiance. Il paraît qu'on est content de moi. Ce n'est pas très, très payé, mais je me fais, tout de même, des mois de 1.500 à 2.000 francs avec les gratifications. Avec ça et la pension de maman nous sommes tranquilles. Je vais me marier et Marcel tâchera de se faire affecter à Paris, au moins pour commencer. Je désirerais garder ma place... jusqu'à ce que je sois maman. Cela nous permettrait de nous constituer un petit pécule. Après ça, s'il faut quitter la maison, nous nous arrangerons bien avec la solde de Marcel. Au besoin, je dessinerai des modèles de robes. M. « Guitte » m'a promis qu'il me les prendrait... Tenez, c'est moi qui ai dessiné celle que je porte... c'est un modèle de la maison... Publicité !...

— Je vois, Mademoiselle, dit Sonia, que vous êtes une jeune fille sérieuse et courageuse. Vous méritez le bonheur que vous aurez, bien certainement. Pour l'affectation de votre fiancé à Paris, nous allons en parler à mon mari...

— Ah ! comme vous êtes bonne, Madame, s'écria la mère d'Yvette. Ma fille est courageuse et je suis très fière d'elle, mais elle est très impressionnable et, si un rien l'abat, une bienveillance comme celle que vous voulez bien lui témoigner, la plonge dans le bonheur. Je suis sûre que si son fiancé pouvait être affecté à Paris, elle en aurait une grande joie...

— Nous allons arranger ça avec le capitaine.

Sonia, naturellement, obtint de son mari son intervention en faveur du lieutenant Lancemont. La situation de « M. Jacquot » au 2e Bureau était telle, en raison des services qu'il rendait, qu'il lui serait facile d'obtenir l'affectation de Lancemont au 34e régiment d'aviation de Paris.

Les fiancés ne dissimulaient pas leur bonheur devant cette perspective et, lorsque la sonnerie indiquant la fin de l'entr'acte retentit, tous se séparèrent enchantés de la demi-heure qu'ils venaient de passer ensemble. On se promit de se revoir. Le lieutenant Lancemont devait venir au bureau du capitaine de La Tour à la fin de la semaine, car c'était alors le mardi.

— J'irai vous dire bonjour chez « Guitte et Marguerite », dit Sonia en serrant la main d'Yvette.

— Oh ! quelle joie, Madame. Je vous ferai voir nos plus jolis modèles et je vous aurai des prix...

— C'est ça, dit Mme de La Tour en riant.

Le clou de la seconde partie du programme comportait une séance de magnétisme intercalée dans la revue. C'était, affirmait le programme, un fakir hindou qui « appliquant les secrets millénaires des derviches de l'Inde, peut, à son gré, subir les pires supplices sans en ressentir aucune souffrance, ni ce qui est mieux encore, en conserver aucune trace... Sa puissance est telle que Nazim-Bey (c'était le nom du fakir) pouvait, par un seul acte de sa volonté, en communiquer une partie à des tiers... » S'il se trouvait dans la salle des hommes de science, médecins, physiciens, psychologues, qui voulussent bien monter sur la scène pour contrôler la sincérité des expériences auxquelles Nazim-Bey va se livrer, le Maître et la Direction du Casino de Paris en seraient très flattés.

— Chic ! dit Toto. Je vais voir ça. J'aime rigoler, moi.

Il monta sur la scène, suivi de quatre ou cinq autres personnes dont un grand Anglais au visage tanné, retour des Indes évidemment. Ils s'assirent tous en silence sur des chaises qu'on leur avait préparées et la séance commença.

Les séances que donnent les derviches sont presque toutes les mêmes :

Insensibilité à la douleur : le derviche se couche sur une grande planche hérissée de longs clous; il grimpe à une échelle dont les barreaux sont constitués par des lames de sabres très affilées, le tranchant en l'air, et sur lesquelles portent les pieds du « Saint-Homme ». Des épingles sont enfoncées au travers de ses joues et de ses bras.

Etendu entre deux chaises sur lesquelles il n'appuie que le sommet du crâne et la pointe des pieds, en catalepsie, un aide lui casse des pavés sur le ventre. Quatre hommes s'asseoient sur ce banc étrange et le banc résiste.

Lectures dans la pensée, suggestion pour laquelle le speaker demanda le concours des spectateurs. Immunisation, si l'on peut dire, de ceux-ci contre la douleur, s'ils voulaient bien se prêter à des expériences... enfin le cycle complet de ces exercices, cent fois répétés, qui ne surprennent plus personne, mais intéressent toujours beaucoup.

Quand on fit appel au concours de spectateurs, Yvette qui semblait très gaie (la joie de savoir son fiancé promis à la garnison de son choix, le champagne bu à l'entr'acte), Yvette se leva et malgré les protestations de sa mère, monta sur la scène et s'en vint près du docteur Torenko.

— Quelle jeune fille charmante ! dit Sonia à son mari.

— Ma foi, oui ! riposta celui-ci. Je crois que Lancemont a gagné un des gros lots à la loterie du mariage.

Sur le plateau, Yvette, après quelques passes magnétiques de Nazim-Bey, essayait vainement de boire un verre d'eau d'Evian versé d'une bouteille décachetée par Toto.

— Vinaigre, disait Nazim-Bey, Yvette faisait une grimace horrible et repoussait le verre.

— Vin de Porto, disait Nazim-Bey, Yvette cette fois dégustait l'eau pure avec une réelle satisfaction...

Nazim-Bey ordonna à la jeune fille d'étendre le bras et pria Torenko d'essayer de le plier (le docteur ne put y arriver), de s'y suspendre, Yvette, les yeux clos, n'eut pas une défaillance...

— Je vous remercie, Mademoiselle, dit Nazim en esquissant deux ou trois passes au-dessus de la tête d'Yvette Béchereau. Puis il s'occupa d'autres patients.

— C'est un as, dit Toto en redescendant vers les fauteuils.

CHAPITRE II

Le vendredi suivant, ainsi qu'il avait été convenu, le sous-lieutenant Lancemont se présenta au Ministère de la Guerre et fut, aussitôt, introduit dans le bureau du capitaine de La Tour.

Celui-ci avait pu joindre l'officier du Ministère de l'Air chargé de l'affectation du personnel et avait obtenu de lui que son protégé serait affecté au 34e régiment d'Aviation, c'est-à-dire à Paris. Il en informa Lancemont dès son arrivée et le brave garçon, très ému de la bienveillance de son ancien chef, le remercia en termes touchants.

Il voyait ainsi se rapprocher le terme fixé pour son mariage. Il dit, en se retirant, à M. Jacquot et au docteur Torenko que la date en serait maintenant très rapprochée. Il demanda même au capitaine de lui servir de témoin, ce que l'officier promit aussitôt.

Au moment de fermer la porte, il s'enquit du jour où Yvette pourrait aller remercier Mme de La Tour.

— Quand vous voudrez, mon fils; amenez votre fiancée, non pas pour remercier ma femme; amenez-la pour nous faire plaisir.

— Yvette a semaine anglaise demain, risqua Lancemont.

— Eh bien ! venez prendre le thé. Je tâcherai d'y être aussi. Nous parlerons du mariage...

Lancemont s'en alla en renouvelant ses remerciements.

— Brave garçon ! dit M. Jacquot, le voilà plus heureux qu'un roi.

— Le fait est que sa fiancée est charmante, dit Toto, et, ce qui ne gâte rien, sa mère, à qui elle ressemble beaucoup, est charmante aussi. Cela présage du bonheur pour Lancemont, qui méritait bien ça... Mais, ma parole, j'ai cru qu'il pleurait d'émotion lorsque tu lui as dit qu'il serait affecté à Panam... en voilà un qui t'aime...

— J'ai toujours eu une grande sympathie pour lui... et ça me satisfait beaucoup de le voir épouser une jeune fille aussi gentille.

— Bien vrai, ça. On peut dire que ces deux femmes donnent une sensation de gai courage, de loyauté et d'honnêteté parfaite... ça fait plaisir, vieux, d'en trouver, de temps en temps, comme ça sur son chemin...

Le soir, le capitaine de La Tour en rentrant chez lui, annonça à Sonia qu'elle aurait, dans l'après-midi du lendemain, la visite des « fiancés » du Casino de Paris qui viendraient prendre le thé.

— Je tâcherai de quitter le bureau à temps pour venir aussi avec Toto, dit M. Jacquot, comme sa femme se récriait de

joie à l'idée de revoir Mlle Béchereau qui lui avait été très sympathique.

Le lendemain, vers 5 heures, La Tour rentra chez lui pour le thé ainsi qu'il l'avait promis à sa femme.

Il s'attendait à trouver celle-ci occupée par ses devoirs de maîtresse de maison avec les « fiancés » et fut tout étonné de surprendre Sonia, les aiguilles à tricoter en mains. Elle lui tendit un pneumatique qu'elle venait de recevoir et qui lui annonçait une indisposition subite d'Yvette.

— Cette indisposition doit tout de même être assez grave pour que Lancemont ne soit pas venu lui-même excuser sa fiancée, sachant que tu l'attendais.

— Il a envoyé ce pneu. Mlle Béchereau est probablement assez souffrante. Il ne peut la quitter... Il faut espérer que cela ne fera pas reculer leur mariage...

Le mardi, tard dans l'après-midi, le capitaine de La Tour était en train de constituer un dossier dans son bureau, quand on lui annonça Lancemont.

— Alors et cette fiancée ? demanda M. Jacquot en voyant entrer le jeune officier.

— Elle va mieux, mon capitaine... et je venais nous excuser de n'avoir pu nous rendre samedi à votre si aimable invitation...

— Vous êtes tout excusés, mon fils ! Mais... dites-moi, Lancemont : vous avez l'air soucieux... pas à son sujet, mon petit gars ?... C'était si grave que ça ?...

— Mon Dieu, non, mon capitaine, plus de peur que de mal. Grâce à Dieu, c'est passé, maintenant. Ce n'est plus qu'un mauvais souvenir...

— Oh là ! mon fils, vous êtes tragique ! Ne vous laissez pas aller comme ça. Quand on est fiancé, on n'a pas cet air lugubre... puisque Mlle Yvette va bien maintenant, il faut voir la vie en rose.

— Je tâcherai, mon capitaine, car elle va très bien, en effet, aujourd'hui... espérons que cela ne se renouvellera plus.

Les officiers restèrent un moment à causer métier puis, incidemment, M. Jacquot demanda au sous-lieutenant s'il était allé au Ministère de l'Air et avait obtenu définitivement son affectation.

— Je n'ai pas encore eu le temps, mon capitaine.

— Pas eu le temps ? mais il faut vous dépêcher. Allez-y vite ! Vous y êtes encore à temps, ce soir.

Lancemont parti, La Tour resta un instant rêveur, hochant la tête. Puis il demanda au téléphone un de ses amis au Ministère de l'Air. Il lui dit qu'il lui envoyait le sous-lieutenant Lancemont dont il avait été déjà question entre les deux officiers, pour son affectation au 34e.

— Pourriez-vous, mon cher Tardinel, dire à Lancemont de me téléphoner aussitôt qu'il vous aura vu ?... De votre bureau ?... Mais cela ne vous dérangera pas ?... Eh bien ! merci. Vous êtes l'obligeance même...

Une demi-heure après, la sonnerie du téléphone ayant retenti, M. Jacquot prit l'appareil.

— Ici, Lancemont. Vous me demandez, mon capitaine ?... Tout d'abord que je vous remercie encore car le capitaine Tardinel vient de m'annoncer mon affectation au 34e au Bourget. Je ne sais comment...

— Ça va, ça va, mon fils. L'essentiel est que vous soyez satisfait puisque cela a été possible. Mais dites-moi, vous me sembliez ému tout à l'heure. Rien de grave ?... Pas de complication ?... Tenez-nous au courant de la santé de Mlle Béchereau. Voulez-vous que le docteur Torenko aille la voir ?... Non ?... Elle a repris son service ?... Parfait... Alors, ça va... Ma femme en sera très heureuse... Mais n'oubliez pas, Lancemont, de nous prévenir aussitôt si, par un hasard regrettable, il y avait une rechute.. Aussitôt... Parfait. J'ai votre promesse. A bientôt, mon fils... Mes hommages à votre fiancée et Mme Béchereau.

Le lendemain, M. Jacquot quittait son bureau du boulevard Saint-Germain, quand il rencontra sous le porche du Ministère, Marcel Lancemont qui venait le remercier après s'être présenté à son nouveau régiment.

Le jeune officier était plus gai que la veille et paraissait rassuré, mais, comme se dit à part lui La Tour : « Ce n'était pas encore ça. »

On pressentait, en effet, dans leur gaité une réticence, un ennui qu'il désirait cacher mais qui certainement (M. Jacquot avait le flair pour cela) devait avoir son origine chez Mlle Béchereau.

« Bah ! se dit-il, querelle d'amoureux... »

— Alors, mon fils, demanda-t-il gaiement comme ils traversaient la place de la Concorde, puisque vous voilà nanti du poste de vos rêves...

— Grâce à vous, mon capitaine.

— Grâce à votre, à notre passé, mon bon. Et grâce aussi à l'obligeance du capitaine Tardinel... Enfin, puisque vous voilà à Paris, à quand les noces ?

Lancemont eut un air embarrassé et finit par répondre que la santé d'Yvette, pas brillante du tout, les avait mis dans l'obligation de retarder légèrement le mariage. « Oh ! Pas de beaucoup : Deux ou trois mois seulement. Ce serait pour le printemps. »

Puis il parla d'une mitrailleuse nouvelle dont on allait pourvoir l'aviation de chasse...

— Tiens, tiens, tiens, se dit M. Jacquot lorsque Lancemont, à peine arrivé rue Royale, l'eut quitté sous un prétexte quelconque peu après qu'il lui eut demandé la date des noces... Tiens, tiens, tiens, mais alors ?... Ce serait sérieux ?...

Il connaissait suffisamment son ancien

sous-ordre, qu'il estimait beaucoup, pour penser qu'il y avait dans cette attitude une raison sérieuse. Et cela l'ennuyait car M. Jacquot aimait voir tout le monde heureux autour de lui.

Le soir, rentré chez lui, les pieds dans ses pantoufles et fumant sa pipe, au coin du feu, il fit part de ses réflexions à sa femme.

— Crois-tu, demanda celle-ci assez étonnée, que Lancemont se soit aperçu de quelque chose de... d'irrégulier dans la conduite de sa fiancée ? Cette jeune fille a cependant l'air remarquablement bien élevée et tout à fait correcte. Je mettrais ma main au feu qu'Yvette et sa mère sont parfaitement honnêtes sous tous les rapports...

— Moi aussi, répondit La Tour, mais c'est justement cela qui m'ennuie...

Plusieurs jours, une semaine, puis deux, puis trois se passèrent sans que le sous-lieutenant Lancemont donnât de ses nouvelles.

Le capitaine de La Tour en était surpris, mais il mettait cette abstention sur le compte des occupations de toutes sortes qui accablent tout d'un coup un officier nouvellement promu dans un régiment qui lui est totalement inconnu. Il pensait aussi que l'état valétudinaire de sa fiancée devait occuper le pilote.

A plusieurs reprises, il demanda à Sonia si elle avait eu des nouvelles de Mlle Béchereau.

— Ma foi, non, dit la marquise de La Tour. Il faudra que je passe un de ces jours chez « *Guitte et Marguerite* » pour la voir. Elle n'ose probablement pas venir chez nous de peur de paraître vouloir s'imposer. Elle a l'air fort discrète, cette jeune fille...

Toto avait été envoyé en mission dans le Luxembourg. Son absence pesait beaucoup à M. Jacquot qui était habitué à la verve et aux cocasseries de son ami. Son bureau lui paraissait triste. Il avait délaissé sa chère pipe pour fumer des cigarettes, ce qui était chez lui un signe certain d'énervement.

Il profita d'un matin de beau temps pour aller assister aux essais d'un nouvel avion de chasse à Villacoublay.

« Cela me fera prendre l'air et me changera les idées », se disait-il, tandis qu'il poussait sa voiture sur la route du Plessis qui est la plus courte... Puis, tout d'un coup, il lui vint cette idée :

— Ça ne va pas. Si je suis comme ça, je sais ce que j'ai maintenant. De deux choses l'une : ou il se prépare un événement (et par « un événement » l'officier du 2e Bureau entendait exprimer une affaire dont il serait chargé et qui lui permettrait d'exercer ses talents de policier) ou bien c'est qu'il ne se passe rien du tout, que je m'ennuie, sempiternellement assis à mon bureau, et qu'il me faut un peu d'activité et de changement...

Ensuite, il pensa au fameux « toucher de l'eau » dont parle le grand Kipling à propos de Kotick, le Phoque Blanc

Lorsque Kotick sentit des picotements sur toute la surface de la peau, Matka (sa mère) lui dit qu'il connaissait maintenant le « toucher de l'eau », que ces élancements et ces picotements annonçaient du gros temps en route, et qu'il fallait souquer dur et fuir devant l'orage...

C'est ce que se récitait l'aimable M. Jacquot en pénétrant, avec sa voiture, sur le terrain de Villacoublay.

« Il y a du gros temps en route, répétait-il, et il va falloir souquer dur...

Mais il était ainsi fait qu'il termina sa citation en se déclarant à mi-voix :

« ...souquer dur et *entrer* dans l'orage... »

Il alla rejoindre un groupe d'officiers qui stationnaient autour d'un avion de chasse au puissant moteur et d'une belle finesse de lignes.

— Tiens, La Tour, s'exclama un grand commandant maigre et voûté en tendant la main à M. Jacquot. Comment ça va-t-il, mon vieux ? Moi, ça va très bien.

— Ça va bien, mon commandant. Je vous remercie et je vous félicite, riposta le capitaine en riant de la curieuse formule habituelle au commandant d'Yngremont. Celui-ci était justement l'officier sous les ordres duquel avait été placé Lancemont à la demande de M. Jacquot. Je vous remercie aussi, dit-il, du bienveillant accueil que vous avez bien voulu réserver à mon protégé, le sous-lieutenant Lancemont. Je l'estime beaucoup car je l'ai eu sous mes ordres en Syrie pendant quatre grandes années.

— Ah ! Lancemont, dit le comte d'Yngremont. Ça m'a l'air d'un chic petit gars... J'étais très content de l'avoir avec moi... Dommage qu'il faille déjà le perdre...

— Comment ? « le perdre », mon commandant ?

— Mais, oui... On a demandé des volontaires pour l'Indochine et la Chine. Il s'est fait inscrire voici quatre jours. Cela m'a étonné puisque vous vous étiez occupé de le faire placer chez nous... Je l'ai vu. Il a insisté. Il m'a donné je ne sais plus quelle raison qui n'en était pas une. Comme il a l'air gonflé à bloc, j'ai donné mon consentement... Mais il doit avoir quelque chose, ce gars-là... Peine d'amour ou... Est-ce qu'il est joueur ?

— Il ne touche jamais une carte, mon commandant. Vous serait-il possible de me l'envoyer, par ordre, me voir ce soir ? Je voudrais bien savoir ce qui se passe, car il devait se marier bientôt...

— Ce soir, mon petit La Tour, pas possible. Il est absent en permission de huit

jours... Je n'ai pu lui refuser cette permission qu'il me demandait pour s'équiper, puisqu'il allait partir.

— En permission de huit jours, mon commandant, mais où donc est-il ?

— Ma parole, mon cher, je n'en sais rien. Il m'a demandé cette permission pour se rendre à Nîmes chez une de ses tantes. Un papier est arrivé à son adresse. On l'a envoyé chez sa tante et le papier nous est revenu ce matin. Il n'est donc pas à Nîmes. A part ça, c'est tout ce que je sais de précis...

CHAPITRE III

QUI L'EUT CRU ?

— As-tu eu le temps de passer chez « *Guitte et Marguerite* » pour avoir des nouvelles de la petite Béchereau ? demanda le capitaine de La Tour à sa femme aussitôt qu'il rentra déjeuner.

— Pas encore, mon chéri, répondit Sonia.

— Sois gentille, fais-le cette après-midi, sans faute. Il y a quelque chose qui ne marche pas avec ces jeunes gens...

— Pas possible ?

— Si... Figure-toi que Lancemont vient de faire une demande pour partir en Indochine, trois semaines après avoir été affecté au 34e. La dernière fois que je l'ai vu, si tu te souviens de ce que je t'ai raconté, il m'avait paru bizarre et même il m'a répondu quand je lui ai demandé « à quand le mariage ? » que celui-ci allait être retardé de deux ou trois semaines ?... Maintenant le voilà qui part pour l'Indochine... Pas clair, ça !... Je ne voudrais pas que Lancemont ait fait une bêtise. Cela me gâterait l'opinion que j'avais, et que j'ai encore, sur ce garçon... Franchement, je n'aime pas ça...

— C'est peut-être la jeune fille ?...

— Je n'aimerais pas cela davantage... Enfin, ma chérie, tâche de passer chez « *Guitte et Marguerite* » et de voir la petite...

— Elle n'y est plus.

— Qu'est-ce que tu me dis là ?

— Oui. J'ai téléphoné ce matin. Je comptais y aller cette après-midi et je voulais prendre rendez-vous avec elle. La bonne femme qui m'a répondu m'a déclaré, fort sèchement, quand je lui ai demandé si je pouvais parler à Mlle Béchereau : « Impossible, Madame. Cette demoiselle ne fait plus partie de la Maison. » J'ai demandé : « Depuis quand ? » La voix, à l'autre bout du fil, a répondu : « Depuis cinq jours, Madame. J'ai bien l'honneur de vous saluer. » Et, crac, on a raccroché.

— Depuis cinq jours ?... Mais il y a quatre jours que Lancemont a demandé à partir en Indochine. Je sais qu'il doit partir presque immédiatement, s'il part, ce qui est probable car il n'y a pas beaucoup de candidats... Donc... Ça y est. Voici ce qui a dû se passer : Il a demandé à partir. Sa demande n'a été transmise par sa compagnie que le lendemain. Mais, comme il savait qu'il partirait presque sûrement, Lancemont a dit à sa fiancée : Je vais partir en Indochine. Marions-nous auparavant : nous partirons ensemble. La petite a dit : Oui... Aussitôt, elle a quitté « *Guitte et Marguerite* » pour se préparer au mariage, terminer le trousseau, rassembler les bagages... C'est normal. Au fond, ils ont raison de partir là-bas, aussitôt mariés. Beau voyage de noce. La solde y est doublée. Ce n'est pas bête du tout...

— A moins que ce ne soit le contraire, dit Sonia.

— Comment ?

— Que Lancemont veuille partir en Indochine parce que le mariage est rompu... pour se changer les idées... pour oublier...

— Tu crois ça ? Pourquoi ?

— Je n'ai aucune idée. Je te dis cela simplement pour te faire observer qu'il peut y avoir des raisons différentes et opposées à ce départ. D'ailleurs, je le saurai peut-être tout à l'heure. Je passerai quand même chez « *Guitte et Marguerite* ». Pour l'instant, mon chéri, mettons-nous à table puisque c'est servi. J'ai faim.

Les deux époux, après déjeuner, sortirent ensemble. M. Jacquot fit arrêter l'auto qui l'emmenait au ministère, devant la maison de couture, à laquelle avait appartenu Mlle Béchereau, afin d'y déposer Sonia qui s'y rendait.

Il lui recommanda, avant de la quitter, de lui téléphoner aussitôt si elle apprenait quelque chose d'anormal. Il lui déclara que « cette histoire l'intriguait fort car il y avait là quelque chose qu'il n'arrivait pas à réaliser. »

Sonia promit à son mari ce qu'il lui demandait et pénétra chez le couturier après avoir adressé un gai signe de main au capitaine de La Tour.

Celui-ci avait donné l'ordre de filer au ministère de la Guerre, mais, en traversant la Seine, devant la Chambre des Députés, il se rappela que, pour une question de service, il devait passer aux Affaires étrangères, au Quai d'Orsay.

Il s'y rendit aussitôt, renvoya sa voiture à sa femme, vit le Chef de Cabinet qu'il devait rencontrer, traita de l'affaire qui l'avait amené. Une heure après, seulement, il arrivait à son bureau du boulevard Saint-Germain.

Sur son sous-main, il trouva une note manuscrite qui l'attendait :

Mme de La Tour a téléphoné à 14 h. 15 en priant le capitaine de La Tour de la rejoindre au plus tôt à l'endroit où il l'a laissée.

— Qui a reçu ce message ? demanda M. Jacquot en passant la tête dans la pièce où travaillaient les secrétaires et le téléphoniste.

— Moi, mon capitaine, répondit ce dernier. C'est Mme de La Tour qui m'a dicté elle-même le message quand elle a su que vous n'étiez pas là.

Les téléphonistes et les plantons du 2e Bureau sont très loin d'être des imbéciles. Ils savent l'attention que l'on doit toujours porter au son, au timbre et aux inflexions des voix, l'officier demanda-t-il à celui qui avait parlé :

— Tu as reconnu la voix de ma femme, Becqueriau ?

— Parfaitement, mon capitaine.

— Comment était-elle ?

Becqueriau réfléchit une minute, puis il dit :

— La voix de Mme de La Tour paraissait pressée et émue quand elle vous a demandé, mon capitaine. Elle a eu l'air désappointée quand elle a fait : Ah ! Il n'est pas encore là ? Puis elle a été tout à fait calme pendant qu'elle a dicté le message.

— Parfait. Merci, Becqueriau... Si l'on avait besoin de moi, appelle-moi chez « *Guitte et Marguerite* », 37 ou 39, rue de la Paix, où je me rends. Ah ! si tu m'appelles demande « M. de La Tour » sans donner mon grade... A tantôt.

En descendant les escaliers et durant qu'il cherchait un taxi, M. Jacquot se demandait ce qui avait bien pu arriver à Sonia pour qu'elle le mande ainsi d'urgence par téléphone.

« Pour que Becqueriau ait pu constater qu'elle était émue et s'il l'a dit c'est que c'est exact. Sonia a dû être bouleversée car elle est, ordinairement, très maîtresse d'elle-même. Il est donc arrivé quelque chose d'extraordinaire à cette petite Yvette. Sonia ne m'aurait pas dérangé pour rien. Nous serions-nous trompés sur le compte de la petite Béchereau ?... Cela m'étonnerait; Sonia est très intuitive et... et je le suis pas mal aussi...

Cependant le taxi roulait rapidement ainsi que le capitaine l'avait recommandé au chauffeur. Il s'arrêta bientôt rue de la Paix, devant la porte de « *Guitte et Marguerite* ».

Les salons de vente étaient au premier. M. Jacquot s'y rendit aussitôt.

Quelques clientes y papotaient, choisissant des modèles, attendant un essayage, discutant sur des sujets divers et fort graves avec des rires et des airs entendus.

La Tour n'aperçut point Sonia. Il s'enquit d'elle auprès d'une jolie femme à l'allure fort décidée qui surveillait une présentation de mannequins.

— Mme la Marquise de La Tour ? riposta la « première ». Mais parfaitement, monsieur, insista-t-elle en remarquant un léger sourire sur les lèvres du bon et simple M. Jacquot que son titre de marquis amusait toujours. Elle est dans le cabinet du Directeur. Si c'est à Monsieur le marquis que j'ai l'honneur...

— L'honneur est pour moi, belle demoiselle, interrompit le jovial officier du 2e Bureau avec une révérence très ancien régime et un rond de jambe qui l'était moins.

La première lui jeta un regard offensé; à son avis on ne devait pas plaisanter avec les titres nobiliaires et l'étiquette. Mais elle ajouta, très digne, tout en réprimant une forte envie de rire :

— Si monsieur de Marquis veut que je le fasse conduire auprès de Mme la Marquise qui l'attend, je vais le faire immédiatement. Mlle Andrée, je vous prie ?

En suivant une fort jolie et gracieuse personne portant une ravissante robe « topaze et tango » dénommée (M. Jacquot venait de l'entendre affirmer par la première un instant auparavant) « Radieuse Aurore » notre ami se sentait tout changé; il songeait très satisfait :

« Mais ça y est. Le vieil homme est réveillé en moi. Ma courbette courtisanogrotesque à la « demoiselle-à-qui-les-clients-n'en-imposent-pas » était parfaitement idiote et superfétatoire, donc digne de M. Jacquot. Donc, dirait mon vieux Toto : « Ça gaze ! » Il y a du boulot dans l'air. Car, bien qu'elle soit charmante, cette jeune personne décolletée jusqu'aux lombes et qui me précède de toute la grâce ondoyante de ses mettons-vingt-printemps, ce n'est pas elle qui me fait piaffer comme un cheval de bataille qui entend le tambour rouler et renifle l'odeur de la poudre... Mon vieux Jacquot, ça va barder... Qu'est-ce qui va barder ? Je n'en sais rien, mais je m'en fiche. Pourvu qu'ça barde, moi... Après vous, mademoiselle... Je n'en ferai rien, déclara-t-il en s'inclinant devant son charmant pilote qui lui ouvrait la porte du « *private* » de « *Guitte et Marguerite* ».

Ayant obtenu que « Radieuse Aurore » pénètre avant lui dans le bureau directorial, M. Jacquot déclara à mi-voix :

— Suivez le guide, et il franchit à son tour l'huis du cabinet de commandement des célèbres couturières.

C'était justement Guitte qui était là.

Guitte, un monsieur très chauve et passablement bedonnant était vêtu avec une extrême recherche d'une jaquette grise au galbe exquis, malgré l'embonpoint qu'elle dissimulait.

— Faudra, pensa M. Jacquot, que je lui demande l'adresse de son tailleur. Je sens

que je vais avoir besoin de m'amincir...

M. Guitte se leva avec empressement pour recevoir l'officier du 2e Bureau.

Sonia, assise dans un vaste fauteuil, serrait les lèvres et pinçait le nez, ce qui était chez elle signe d'une grande tension nerveuse.

— Cette fois, ça y est, se dit avec satisfaction le capitaine de La Tour. Ça va barder...

Mais il trouva cependant le temps de répondre aimablement à son guide qui prenait congé, sa « mission accomplie ».

— Excuse-moi de t'avoir fait venir ici, dit aussitôt Sonia en souriant à son mari, je crois que cela vaux mieux. Monsieur Guitte...

— C'est mon nom, dit l'important monsieur chauve en s'inclinant pour se présenter. Oscar Guitte...

M. Jacquot salua.

— M. Guitte, reprit Sonia, vient de me donner au sujet d'Yvette Béchereau des détails qui m'ont stupéfiée et qui te surprendront, j'en suis sûre, tout autant.

— J'en suis désolé, Mme la Marquise, mais je n'ai fait que vous exprimer la plus exacte vérité...

— Je n'en doute pas, monsieur, mais enfin, quoi qu'il en soit, M. Guitte m'a confié avoir été dans l'obligation de remercier Yvette Béchereau à la suite de diverses indélicatesses... qu'il va te narrer lui-même.

— Appelons cela des « erreurs », Mme La Marquise... des « erreurs », si vous voulez bien, vu la sympathie antérieure que nous ressentions tous ici pour Mlle Béchereau, dont nous n'avions eu qu'à nous louer jusque-là... Appelons-les des « erreurs de caisse » même, toujours si vous voulez bien... « erreurs de caisse ». En réalité, ses ...« erreurs de caisse » constituaient purement des vols compliqués d'abus de confiance... mais nous n'avons pas voulu porter plainte...

Le capitaine de La Tour était stupéfait. Il ne cherchait d'ailleurs pas à le cacher.

— Par exemple ! s'écria-t-il. Que me dites-vous là ?... Je ne doute pas, monsieur, que ce soit la vérité puisque vous me l'affirmez, mais j'en suis stupéfait. J'aurais, quant à moi, donné, comme l'on dit, le bon Dieu sans confession à cette jeune fille. En réalité, nous la connaissions, ma femme et moi, assez peu, fort peu même, mais elle nous avait fait la meilleure impression. Elle est fiancée à un de mes jeunes pilotes...

— Elle *était* fiancée, mon capitaine. Ces fiançailles qui me souriaient fort, ont été rompues...

— Du fait du lieutenant Lancemont ?

— Non, mon capitaine. Du fait de Mlle Béchereau qui m'a affirmé en avoir pris elle-même l'initiative.

— Mais c'est effarant ce que vous me dites là, cher monsieur. Que s'est-il passé au juste ?

— Que s'est-il passé ?... En réalité, mon capitaine, je ne sais pas ce qui a pu se passer, ni les raisons secrètes et psychologiques, qui ont amené, précipité, puis-je dire ces incidents regrettables, je ne connais que le résultat dans sa triste et déplorable brutalité :

« Mlle Béchereau, qui était caissière de la maison depuis trois ans et, comme telle, recevait les paiements des clients à notre salle de vente publique, au rez-de-chaussée... Mlle Béchereau, en qui nous avions une entière confiance et qui l'avait toujours méritée par la plus grande probité.. Mlle Béchereau a, depuis un mois, complètement déraillé. Elle a oublié (Dieu sait pour quelles raisons !) les plus élémentaires principes de l'honnêteté. Elle a distrait de notre caisse, dont elle avait la disposition, chaque jour, des sommes qu'elle a employées à des fins qu'elle seule connaît et qu'elle se refuse à indiquer. Elle a fait, comme l'on dit, des trous dans la caisse...

— *Des* trous dans la caisse ?

— Exactement, mon capitaine. *Des* trous... C'est ce qui est le plus grave... Tenez, j'ai les dates. Les voici. Je dois vous indiquer que je ne l'ai su que tout dernièrement et seulement sur l'aveu de Mlle Béchereau, car nous avions si grande confiance en elle que nous ne vérifiions même pas ses livres. Ce n'est que sur ses indications que nous avons pu établir ce qui s'était passé... et encore ne le comprenons-nous pas encore... Tenez, prenez connaissance de ce document.

— Dites-moi tout cela, monsieur. Vraiment, je n'en crois pas mes oreilles, mais, étant officier au 2e Bureau, je suis professionnellement, amené à tout admettre même ce qui est le plus inadmissible. Professionnellement, cette affaire m'intéresse. Lancemont étant un de mes jeunes amis et de mes protégés cette affaire me touche de plus près... De plus, nous nous sentions, ma femme et moi, véritablement attirés par Mlle Béchereau et... je vous le répète, je n'en crois pas mes oreilles.

— Pourtant...

— Je sais, cher monsieur : pourtant !... Je vous écoute si vous voulez bien...

— Voici les faits... Donc, mon capitaine, le mercredi 10 octobre...

— Le lendemain du jour où Mlle Béchereau nous a été présentée par son fiancé ! fit Sonia.

— Ah ?... donc, le 10 octobre, en faisant ses comptes en fin de journée, Mlle Béchereau a relevé une erreur de caisse qui lui avait fait rendre 5.400 francs en trop à un client. C'est ce qu'elle nous a indiqué. Elle a remboursé sans en rien dire à personne, sur ses économies... le 16 octobre, le mardi suivant, il manque 4.500 francs à la caisse.

Elle n'a plus d'économies. Elle raconte je ne sais quoi à son fiancé qui la croit et lui donne l'argent. Elle bouche le trou et ne nous met toujours pas au courant. Cela passe encore inaperçu... Le 21 du même mois, nouvelle erreur : 8.100 francs cette fois. C'est encore Lancemont qui paie mais il épuise ses ressources... le 31, encore une erreur; c'est la quatrième : 7.200 francs. Lancemont n'a plus d'argent. Il emprunte et le trou est bouché une fois de plus. Nous ne savons toujours rien...

Le 5 novembre, la cinquième erreur : 6.300 francs. Lancemont n'a plus d'argent, ne découvre pas de prêteur immédiat. Il vient nous trouver avec sa fiancée. Nous sommes mis au courant. Les jeunes gens nous affirment qu'ils nous rembourseront. Notez bien que nous ne savions toujours rien des « erreurs » précédentes... Mlle Béchereau nous avait toujours fidèlement servis... Elle allait se marier... Une erreur est toujours possible... Nous ne voulons pas entendre parler de remboursement... Nous passons l'éponge, au compte « profits et pertes »...

Mais le 10 novembre, sixième et dernière « erreur » de 9.100 francs. Cette fois, nous sommes mis immédiatement au courant. Mlle Béchereau, dans une crise de larmes, nous avoue toutes les « erreurs » précédentes. Nous avions fait ce que nous avions pu. Cette dernière « erreur » a fait déborder le vase... Il ne nous était plus possible de conserver chez nous une comptable-caissière sujette à de tels errements... Elle le comprend avant que nous ne lui en disions rien. Elle nous offre sa démission, nous signe une reconnaissance de dette que voici... Je me permets de vous faire remarquer, mon capitaine, que cette reconnaissance est une reconnaissance de dette pure et simple. Nous n'avons pas voulu d'une pièce qui pût sembler une menace de chantage toujours suspendue au-dessus de sa tête... Nous acceptons sa démission, lui donnons un excellent certificat — il faut bien qu'elle gagne sa vie, — et elle nous signe un engagement de nous rembourser avant un délai de trois ans... Lancemont, qui l'avait accompagnée, contresigne, sur sa propre demande, cet engagement... Mlle Béchereau nous quitte et nous ne voulons pas porter plainte.

Il y a huit jours, le 6 décembre donc, Mlle Béchereau est venue. Elle a demandé à me voir. Je l'ai reçue. Elle m'apportait 1.000 francs en premier remboursement sur sa dette. Je ne voulais pas accepter, lui disant qu'elle avait le temps, qu'elle devait tout d'abord penser à son mariage... C'est alors qu'elle m'a dit qu'elle avait voulu rompre ses fiançailles, au moins jusqu'à ce que sa dette vis-à-vis de notre maison soit payée... Au fond, cela part d'un bon naturel...

Elle m'a annoncé du même coup qu'elle avait trouvé une bonne place chez *Mesdemoiselles Paturel, marchandes de modes,* rue des Capucines... J'en suis très heureux pour elle, mais, après ce qui est arrivé ici, je n'aime pas la place... caissière...

Les deux époux quittèrent navrés la maison de couture où ils avaient appris cette pénible histoire.

— Ainsi la petite Yvette, si sympathique, n'était, après tout, qu'une voleuse, dit M. Jacquot en regardant le trottoir qu'il arpentait en silence depuis un moment. Qui l'eût cru ?

— Pas moi, certes, répondit Sonia, et... je dois te l'avouer, je ne le crois toujours pas.

— Une confidence en appelle une autre, répondit le capitaine de La Tour après un nouveau silence. Moi aussi je ne le crois pas.

— Alors ?...

— Faut voir..., fit M. Jacquot en faisant signe à un taxi vide qui passait.

CHAPITRE IV

DÉGONFLÉ

— Il est quatre heures, dit le capitaine de La Tour lorsqu'il fut assis auprès de sa femme dans le taxi qu'il venait d'arrêter. As-tu quelque course ou visite à faire ? Sans cela, ma chérie, et bien qu'il soit encore trop tôt pour fixe-o'clock-ter, je t'invite...

— Cette histoire m'a coupé l'appétit..., fit Sonia.

— L'appétit vient en mangeant... Chauffeur, au passage des Champs-Elysées... Nous irons prendre notre thé à la piscine, expliqua M. Jacquot à sa femme... en regardant les jolies filles se baigner dans des costumes ou plutôt des absences-de-costumes capiteux... Ça nous rajeunira (nous en avons besoin) d'au moins six mois en nous ramenant par la pensée sur la plage de Fos-sur-Mer, en Provence, du temps où Mme la marquise de la Tour de Mauban de Villebelle n'était encore que la princesse Garitzine et où elle faisait des pâtés... Sonia !... Je t'adore !...

— Moi aussi, mon chéri, je t'adore, et tu sais que ce n'est pas un vain mot... Mais je te trouve bien bizarre... Comment ? nous venons d'être mis au courant d'une affaire navrante (en pensant à cette petite, j'en ai le cœur gros) et te voilà tout d'un coup, toi si sage et si calme d'habitude, si pot-au-feu depuis trois mois, dissipé, frétillant et piaffant... C'est la robe « Radieuse Aurore » qui t'a produit cet effet-là ?... ou le mannequin qui la portait ?...

— Mlle Andrée ?... La robe qu'elle por-

tait ?... Elle n'était pas trop chargée, tu sais...

— Peut-être... mais tu sais déjà le nom de cette jeune personne ?... Oh ! Oh !... Faut que je me tienne à carreau, comme dit Toto.

— Ma petite fille, fit M. Jacquot d'un air docte, je vais te mettre au courant... Figure-toi qu'il y a des copains, dans l'aviation, qui se sont découverts un sens en rabiot, le « sens du pigeon voyageur », le sens de la direction... Moi, je viens de me découvrir un nouveau sens, le septième, si je compte bien.

— Juste au moment où je t'accusais de manquer de bon sens, jeta Sonia. Ça c'est de la veine...

— Parfaitement. C'est de la veine... Je disais que j'avais découvert un nouveau sens. Kipling en parle déjà, donc il existe : le « toucher de l'eau », ma belle... le « toucher de l'eau »...

— Justement, dit Sonia, heureuse de retrouver le joyeux M. Jacquot qu'elle avait connu lors des drames de *l'Horrible Mort de Miss Gilachrist* et du *Circuit-Fermé*, justement nous voilà arrivés. A la piscine, tu vas pouvoir t'en donner à cœur-joie... du « toucher de l'eau ».

L'officier du 2e Bureau régla le chauffeur du taxi en lui faisant une réflexion si cocasse que celui-ci le regarda disparaître sous la voûte du passage en hochant la tête d'un air désapprobateur.

Le groom, qui avait ouvert la portière, était lui aussi médusé. Il considéra gravement l'automédon en se touchant le crâne du doigt, geste qui en disait fort long...

M. Jacquot pénétra au bras de sa femme dans le jardin de la piscine. Il continua sa dissertation sur le septième sens qu'il s'était découvert, cita Kipling, parla de Kotick, le phoque blanc, de Matka, sa mère, bavardant, riant, plaisantant, ne s'arrêtant plus. Il était déchaîné, comme le lui fit remarquer Sonia, qui s'amusait de sa joie.

Finalement, il déclara qu'un bain lui ferait du bien...

— Ma foi oui ! riposta sa jeune femme.

Lorsqu'il sortit de l'eau et se précipita sur son thé avec un appétit d'ogre, Sonia, profitant de cette diversion qui amenait un instant d'accalmie dans l'esprit de son mari, lui dit très paisiblement :

— Donc, en principe, nous admettons, avant toute discussion, que la jeune Yvette n'est pas coupable.

— Je le nie avec énergie, déclara le capitaine, la bouche pleine d'un baba au rhum.

— Il y aurait donc un voleur véritable qui aurait subtilisé l'argent dans la caisse dont elle avait la garde... Elle n'aurait pu ni le démasquer, soit qu'elle ne le connût pas, soit au contraire qu'elle le connût mais qu'elle ne pût prendre sur elle d'appeler la justice sur ce coupable... Admettons que le voleur soit un pauvre diable et qu'Yvette se laisse accuser par charité... Admettons que le coupable soit son patron lui-même : qui voudra croire que c'est lui le voleur et non pas la caissière qu'il accuse ?... Tu me suis ?

— Je te précède, ma belle. J'avais déjà pensé à ce dernier coupable. Le patron m'a l'air bien... « coulant » dans cette affaire. Qui sait s'il n'insiste pas simplement parce qu'*il ne peut pas insister ?*

— Ce gros homme, obséquieux et bonasse, ne te revient pas, n'est-ce pas, mon chéri ?

— Non, je l'avoue... Et à toi pas davantage ?

— A moi non plus.

— ...Oui... Enfin, je vais tirer ça au clair. Je t'avoue que je commençais à me « languir » à ne rien faire... En attendant un travail patriotique d'ordonnance et mal payé, je pourrai toujours m'entretenir la main avec celui-ci...

— Sera-t-il mieux payé ? demanda Sonia, en riant à belles dents en constatant le plaisir que ressentait son mari en entrevoyant une enquête à l'horizon.

— Certes, fit M. Jacquot. — Il s'était levé et présentait le manteau de fourrure de sa femme pour qu'elle le revêtît. — Certes... D'abord, satisfaction personnelle de me faire la main et de rendre service à ce brave Lancemont qui doit être malheureux comme une pierre... Là, passe ta manche... Ensuite, il y aura le mariage et je pense bien embrasser la mariée...

— Compte sur ma permission pour cela...

— J'y compte bien... En fin de compte, ça te fera plaisir, s'pas ?... Non, tu remettras tes gants lorsque tu auras ton manteau... Alors, quand j'aurai découvert le coupable, tu m'embrasseras, et avec énergie... Enfin, si ce n'est toi qui m'embrasse, ce sera moi qui le ferai... Je me sacrifierai bien, tu sais ?...

— Chiche.

— Tiens ! fit M. Jacquot en profitant de la situation et en embrassant sa femme dans le cou durant qu'il lui arrangeait le col de sa fourrure.

— Oh ! s'écria Sonia. Tu n'as pas honte, devant tout le monde !

— Si tu veux que je prie tout le monde de se retourner..., dit M. Jacquot, le nez en l'air, de son petit air vainqueur qui lui allait de façon si cocasse. A la rigueur, tu sais, je pourrai recommencer, je n'en suis pas à un sacrifice près...

— Ignoble individu ! s'esclaffa la jeune marquise, en se laissant entraîner, par son mari, vers la sortie, les Champs-Elysées et le flot des voitures...

— Tu me déposeras au ministère, dit le capitaine de La Tour à sa femme, lorsqu'ils

furent installés dans l'auto. Je dois recevoir la visite de Lancemont.

— Parfait ! Bernard, j'ai ta promesse ! Tu vas résoudre l' « Enigme des erreurs de caisse », parce qu'il n'est pas possible que cette petite soit coupable de cela. Tu percéras cette énigme qui n'en sera plus une. Tu livreras le coupable à la justice. Le vice sera puni et la vertu récompensée... Le mariage aura lieu...

— J'embrasserai la mariée...

— Si ça te fait tant de plaisir .. et M. et Mme Lancemont auront beaucoup d'enfants...

— Ça, ma chérie, ça ne me regarde pas... Mais nous voilà arrivés... A ce soir, Sonia.

Aussitôt que le capitaine de La Tour eut pénétré dans son paisible petit bureau du ministère, il alla droit à son pot à tabac.

— Crégut ! appela-t-il en constatant que le pot était vide... Mon fils, dit-il au planton qui arrivait aussitôt, y a plus d'tabac dans mon pot. C'est toi qui me l'a fumé.

— Oh ! mon capitaine, fit l'autre, rouge comme une tomate.

— C'est bon ! Que je ne t'y reprenne plus. V'la cinquante francs, file me chercher du navycut...

— Des cigarettes ?

— Du tabac pour la pipe, bandit ! Est-ce que tu me prends pour un clampin de ton genre ?... Allons, ouste !... Tu n'es pas encore de retour ?

Crégut saisit le billet et se précipita dans la salle des plantons pour y prendre son bonnet de police. Il était radieux.

— Accré ! dit-il. V'là le pitaine de La Tour qu'est rentré. L'est tout content. Y gueule comme un âne. Y m'a dit qu'j'avais fumé son tabac et m'en envoie chercher pour cinquante francs. Y doit avoir un bath boulot à faire.

— Cinquante francs d'un coup ? demanda le téléphoniste, délaissant momentanément son standard.

— D'un coup, vieux Charles, vise le faflot.

— Oh ! ben, mince alors ! s'écria un autre. S'il gueule après toi et qu'y veut tant d'tabac, c'est qu'y doit vouloir réfléchir, le piston ! C'est du quoi, le perlot ?

— Du navy-cut. C'est sérieux, j'vous dis.

— Oh ! firent les autres, admiratifs. Cinquante francs de navy-cut ! Qu'est-ce qu'y vont prendre, les salopards, si le pitaine Bernard fume tout ça ?...

Un quart d'heure après, le bureau du capitaine de La Tour se remplissait d'une fumée épaisse et opiacée qui prenait à la gorge les arrivants et les faisait fuir aussitôt.

Perdu au milieu du nuage qu'il émettait comme un super-dreadnought, les yeux au plafond, les pieds sur son bureau, le piston, comme l'appelaient ses hommes, le piston réfléchissait.

Crégut, qui lui annonçait la visite de Lancemont, hésita un instant avant de plonger dans le sein de cette brume épaisse. Il prit cependant courageusement sa respiration, traversa la pièce en courant et alla ouvrir la fenêtre.

M. Jacquot grogna, voulut protester, mais il aperçut Lancemont qui se tenait sur le seuil.

— Entrez, entrez, mon fils ! dit-il au jeune officier qui hésitait. Vous voilà, vous ?... D'où sortez-vous ?... Qu'est-ce qui vous a pris ?...

— Mon capitaine..., dit l'autre, fort embarrassé.

— Ecoutez, mon petit. Voici un siècle que je ne vous ai pas vu et je vous réclame à tous les vents... J'ai vu le commandant d'Yngremont ce matin.

— Je le sais, mon capitaine. Je suis allé au 34e ce tantôt, pour voir des copains, et j'ai rencontré le commandant. Il m'a dit que vous vouliez me voir d'urgence...

— Mon petit Lancemont, je ne suis pas content de vous, mais là pas content du tout ! Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?... Je suis au courant... de tout. Oui, fit-il sur un mouvement d'étonnement du sous-lieutenant, j'ai vu M. Guitte de « *Guitte et Marguerite* » cette après-midi... Vous avez eu tort de ne pas venir me voir tout de suite...

— Mon capitaine...

— Fichez-moi la paix... Si je suis votre capitaine, c'est pour que vous m'obéissiez... D'abord, les affaires sérieuses... A qui avez-vous emprunté les 7.200 francs du 31 octobre ?

— A un cousin.

— Comment allez-vous payer les 9.100 francs de la dernière erreur, du 10 novembre, car j'ai remarqué que la maison « *Guitte et Marguerite* » n'a pas décompté les 6.300 francs du 5 novembre ? Ils ont été chic, vous savez, mon petit.

— Très chic, mon capitaine... Je pense les payer en économies sur ma solde, puisque je m'en suis porté garant. En Indochine, la solde est double, vous savez, mon capitaine...

— Je sais... Ça fait 7.200 plus 9.100 plus 6.300 égalent 22.600 francs ! C'est gros...

— Je sais bien, mon capitaine...

— Oui... Alors ?... Voici ce qu'il faut faire, et vous allez le faire immédiatement, *par ordre*, n'est-ce pas ? Voici un chèque de 22.600 francs. Il est à votre nom... Non, pas la peine de me remercier, c'est une chose que j'avais promise à un homme qui a été tué depuis. Il avait payé 25.000 francs pour moi et quand j'ai voulu le rembourser, il m'a dit que je paierai un jour cette somme pour un de mes officiers. C'était mon colonel, n'est-ce pas. Son commandant, quand il était lieutenant, avait payé ainsi pour lui. C'est une dette qu'on se passe

de génération en génération... Donc, vous avez droit encore à 2.400 francs qui sont à votre disposition. Vous allez toucher ça. Vous paierez... Huit jours après, le mariage aura lieu... Le mariage, vous m'entendez, crâne de piaff ?

Le sous-lieutenant Lancemont secoua tristement la tête.

— Hein ! fit M. Jacquot. Non. Pas de mariage ! Mais alors, Lancemont, vous êtes dégonflé ?

CHAPITRE V

FOLIE ?

Le sous-lieutenant baissa la tête sur la poitrine et resta un long moment sans répondre.

M. Jacquot, ayant retiré sa pipe de sa bouche, la tenait dans sa main droite et, stupéfait, regardait Lancemont songeur et affaissé.

Tout d'un coup, un long frisson agita les épaules du jeune homme et des sanglots silencieux le secouèrent atrocement.

Atrocement..., je dis bien atrocement, car c'est atroce de voir pleurer un homme. Un homme, un soldat surtout, ce n'est pas fait pour pleurer. Ça ne devrait jamais pleurer... Aussi les sanglots qui le secouent, qui éclatent au fond de sa poitrine, plus près du cœur, sont-ils les plus pénibles qu'il soit.

Lancemont, d'un mouvement gauche et maladroit, presque enfantin, fouilla sa poche pour y prendre son mouchoir. En même temps, il en sortit un paquet de cigarettes, des bleues, du caporal, des cigarettes de fumeur de cigarettes. Et cela encore c'était pitoyable, ces accessoires d'homme, et ce geste de petit enfant qui prend son mouchoir pour étouffer ses sanglots...

L'officier replaça ses cigarettes dans sa poche, déplia son mouchoir. Appuyant ses coudes sur ses genoux, il enfouit sa tête entre ses mains et longuement, amèrement, pleura...

Aux cahots des sanglots, les médailles qui chargeaient la poitrine du soldat sursautaient et tintaient péniblement... Il eut un geste gauche pour rejeter en arrière l'aiguillette de sa fourragère jaune qui s'était prise entre ses doigts.

Le capitaine de La Tour, immobile à son bureau, regardait pleurer son pilote et ne comprenait pas. Mais, comme ayant beaucoup fréquenté les méchants, il était bon avant tout, il le laissait pleurer, sachant bien que, selon l'expression populaire si vraie, « ça soulage ».

Enfin les sanglots de Lancemont se ralentirent. Le jeune officier put les dompter. M. Jacquot se leva, devinant bien le moment exact où son intervention pouvait être efficace. Il se tint debout près du pilote et lui mit la main sur l'épaule :

— Allons, mon petit, dit-il doucement, allons, allons... Qu'y a-t-il de si grave ?... Maintenant que vous êtes bien calmé, que vous avez bien pleuré tout votre saoul, entrez dans mon petit lavabo, passez-vous de l'eau fraîche sur la figure et revenez me raconter ce qu'il y a...

Lancemont fit ce que le capitaine lui avait indiqué. Dans le minuscule cabinet de toilette attenant au bureau de l'officier, il put « se refaire une beauté », ainsi que le lui dit gentiment M. Jacquot lorsque le sous-lieutenant se présenta, ayant mis de l'ordre dans sa chevelure et baigné d'eau froide ses traits congestionnés.

Il le fit asseoir sur une chaise, près de sa table, lui donna un cigare qu'il le regarda avec intérêt (car c'est un indice certain de l'énervement d'un homme) décapiter d'un coup de dents net et précis...

« Ça va mieux », pensa le mari de Sonia.

Il attendit que Lancemont prît la parole et, cette éventualité ne se présentant pas, simplement et posément, il demanda :

— Et alors ?

— Alors, mon capitaine, dit le pilote, alors je vous demande pardon tout d'abord de la scène grotesque que je viens de faire devant vous...

— Ce n'était pas grotesque, mon ami... ça vous a fait du bien...

— Et puis aussi je vous prie de recevoir l'assurance de ma très grande, très profonde gratitude pour votre geste si généreux à mon égard. Cela m'a très profondément, très sincèrement touché...

— C'est le chèque qu'il faudra toucher, mon fils, plaisanta M. Jacquot, dont le naturel reprenait vite le dessus.

Lancemont sourit tristement et tendit la main à son chef qui la serra bien amicalement.

— Maintenant, ces préliminaires remplis, dites-moi donc ce qui vous a bouleversé à ce point et ce qui a pu vous amener à envisager la rupture de vos fiançailles. J'ai vu M. Guitte. Il m'a, je crois, raconté l'affaire presque en entier, mais j'aimerais bien que vous me la narriez à votre tour.

Je dois vous dire tout de suite que je ne crois pas Mlle Béchereau capable d'une pareille vilenie... J'ai promis à ma femme (et vous savez, quand je promets quelque chose à ma femme, c'est à moitié fait), j'ai promis à ma femme de découvrir le fin mot de cette énigme. Elle l'appelle l' « Enigme des erreurs de caisse » et veut absolument que je lui découvre une solution innocentant, comme c'est naturel, votre femme de tout soupçon...

Lancemont poussa un profond soupir.

— Parfaitement, mon ami. J'ai promis à la patronne. Je n'ai donc plus qu'à m'exé-

cuter. Ça tombe d'ailleurs à pic. Je m'embêtais à dix francs l'heure. J'en perdais le boire et le manger. Ça va me donner une occupation... Allez-y, mon vieux, je vous écoute.

— Mon capitaine, dit Lancemont, je vous remercie de vos bonnes paroles et de vos excellentes intentions, mais je crois, je crains que, malheureusement, le mal ne soit plus grand que vous ne l'imaginez... Quand je vous aurai mis au courant, peut-être, hélas ! serez-vous de mon avis...

« Vous vous souvenez du soir où j'ai eu le grand plaisir de vous retrouver au Casino de Paris ?

— Parfaitement. Mlle Béchereau paraissait absolument normale et elle nous a fait, à ma femme, au docteur et à moi, une très excellente impression.

— Elle était, en effet, parfaitement normale. Dès la fin du spectacle, j'ai ramené ces dames chez elles, car Yvette, obligée d'être de bonne heure à son travail, n'aime pas se coucher tard. Elle était parfaitement d'aplomb, je le répète.

« Le lendemain, je devais aller la chercher au magasin de vente de « *Guitte et Marguerite* » à six heures et quart. Par une coïncidence que je regrette beaucoup maintenant, je ne pus y aller : des papiers à faire viser au ministère de l'Air... Je téléphonai à Yvette pour m'excuser. Elle me répondit très gentiment... Ce n'est qu'ensuite que le timbre de sa voix ne me parut pas normal. Vous savez que je suis très musicien, mon capitaine, j'ai une très bonne mémoire des sons et, par conséquent, des voix. Quand je réfléchis par la suite, cette différence dans le timbre de voix d'Yvette m'a frappé...

« J'aurais dû m'en apercevoir aussitôt, mais vous savez ce que c'est : tout va si bien, on est si heureux, on pense si peu qu'il puisse vous arriver une catastrophe que, s'y casserait-on le nez dessus, on ne s'en rendrait pas compte. C'est ce qui s'est passé...

« Donc le mercredi 10 octobre je ne vais pas la prendre comme entendu...

« Le lendemain, naturellement, je viens à l'heure dite. Yvette me reçoit très gentiment, mais j'ai eu l'impression qu'elle se forçait pour être aimable. Un rien, une nuance me disait qu'il y avait quelque chose de changé dans sa manière d'être à mon égard, bien qu'elle fît tout son possible pour n'en rien laisser paraître.

« La vie s'écoule très normale. Yvette semble avoir repris son attitude habituelle... Moi, je réfléchis, et comme elle ne veut rien me dire, malgré mes questions pressantes, je pense, soit qu'elle a été dépitée le mercredi en me voyant manquer au rendez-vous qu'elle m'avait donné, soit qu'il y avait eu chez « *Guitte et Marguerite* » une petite histoire, altercation ou passe-droit ou jalousie de métier, comme cela est si fréquent dans les maisons de couture et même dans les autres. J'étais à cent lieues de penser à ce qui était réellement arrivé.

« Nous arrivons ainsi au mardi 16. Ce soir-là, je me rends, comme convenu, rue de la Paix, au coin de la rue des Capucines. J'attends Yvette... Je l'attends longtemps... Enfin, pensant, soit que je l'avais manquée, soit qu'elle avait dû sortir plus tôt, je me dirige vers « *Guitte et Marguerite* » quand je la vois sortir rapidement et traverser la rue de la Paix.

« Je traverse aussi, me hâte à sa rencontre. Elle paraît très étonnée de me voir. On aurait dit qu'elle sortait d'un rêve... Je lui demande ce qu'il y a, elle me répond avec énervement : « Rien... je vous assure, rien du tout... Je suis fatiguée... voilà tout. »

« Je lui demande pourquoi elle est ainsi en retard. Elle ouvre des yeux tout grands et paraît surprise. Elle réfléchit, puis me répond encore : « Rien... je ne sais pas... Non, vraiment, je ne sais pas... » Nous rentrons chez elle où sa mère constate aussi le changement survenu chez Yvette.

« Pendant que ma fiancée se déshabille dans sa chambre, sa mère et moi nous faisons part de nos impressions à son sujet. Mme Béchereau me confirme que depuis une semaine environ Yvette paraît changée... Nous faisons diverses suppositions devant l'impossibilité de tirer un mot de la jeune fille qui répond toujours : « Rien... Il n'y a rien, je vous assure... Rien. »

« Nous pensons, Mme Béchereau et moi, que cet état doit provenir du surmenage du début d'hiver (les collections à sortir, la presse des acheteurs, surcroît de travail) ou encore que votre promesse de me faire affecter à Paris, rendant notre mariage plus proche, elle se faisait davantage de soucis pour son trousseau et notre installation.

« La soirée se passe normale. Yvette est seulement distraite, lointaine... Dès la fin du repas, sans que nous ayons, sa mère et moi, à insister, elle se couche après nous avoir à peine souhaité le bonsoir. Elle paraît vraiment exténuée...

« Le lendemain 17 octobre, je vais encore à notre rendez-vous habituel. J'attends encore longuement. Enfin Yvette sort, vient vers moi. Tout de suite, je vois qu'elle fait tout son possible pour ne pas éclater en sanglots. J'appelle un taxi dans lequel elle monte rapidement, et dès qu'elle y est elle se met à pleurer à chaudes larmes... Peu à peu, je la calme et j'obtins le récit de ce qui s'est passé :

« Le 10 octobre, me dit-elle, elle a été plus fatiguée que de coutume par sa besogne. Elle n'a pas eu le courage de faire

sa caisse le soir, en fin de journée. Elle a enlevé son tiroir-caisse et l'a emporté tel que. Elle l'a placé dans le grand coffre, se réservant de faire sa caisse le lendemain avant de commencer la vente. Le lendemain, elle a constaté qu'il manquait 5.400 francs à ses comptes. Elle s'est perdue en conjectures...

— Pardon, intervint M. Jacquot. C'est le matin du 11 octobre qu'elle a constaté son erreur de caisse ?

— Le matin du 11 octobre, un jeudi. Oui, mon capitaine.

— Elle n'avait donc pas fait sa caisse le soir du mercredi 10 ?

— Non, mon capitaine. Je viens de vous le dire et de vous indiquer pourquoi...

— Tiens, tiens, tiens, fit M. de La Tour, en se grattant derrière l'oreille, d'un air perplexe.

— Je vous demande pardon, mon capitaine, dit Lancemont, mais qu'est-ce qu'il y a ?...

— Mon Dieu... pas grand'chose... Au fait, mon bon ami, il y a ceci : M. Guitte, que j'ai vu cette après-midi, je vous l'ai dit, après que ma femme eût appris que votre fiancée avait quitté sa maison... rapidement... m'a dit que *Mlle Béchereau s'était aperçue de cette « erreur de caisse » le 10 au soir, en faisant ses comptes en fin de journée*...

— Non, mon capitaine, le 11 au matin. Elle était trop fatiguée le 10 au soir...

— Mais ne pouvait-elle avoir fait ses comptes et avoir constaté son erreur ? C'est ce qui l'aurait rendue si différente de son ordinaire, l'ennui, l'incertitude... que sais-je ?

— Non, mon capitaine. Yvette m'a dit la vérité et M. Guitte s'est seulement trompé dans les dates...

— Ah !... fit M. Jacquot... Continuez, mon ami.

— Nous en étions au 17 octobre, quand Yvette, en larmes, se confiait à moi dans le taxi.

— En effet.

— Elle me dit donc qu'elle a fait toutes les suppositions et les recherches possibles, qu'elle a fait et refait ses comptes vingt fois. Elle n'est pas arrivée à retrouver son erreur. Il fallait : ou admettre que M. Guitte, qui avait seul la clef du coffre et l'avait ouvert la veille au soir, pour permettre à ma fiancée d'y déposer son tiroir-caisse, avait pris de l'argent dans ce tiroir sans en aviser Yvette... Notez bien, mon capitaine, que le tiroir-caisse d'Yvette, très pratiquement agencé, constitue à lui seul un petit coffre; que Mlle Béchereau l'avait fermé à clef avant de le placer dans le grand coffre, mais sans avoir compté l'argent, qu'elle avait la clef sur elle et que M. Guitte ne l'avait pas.

— Il n'y a donc pas deux clefs pour ce tiroir-caisse ?

— Si, mon capitaine. Il y a deux clefs mais elles sont toutes deux entre les mains d'Yvette qui en porte une sur elle et qui conserve l'autre chez elle dans un des tiroirs de son petit bureau, dans sa chambre.

— Tiens... D'où vient cette disposition bizarre ?

— C'est M. Guitte qui le veut ainsi... Il dit qu'il est illusoire de donner à une caissière la clef de sa caisse si elle ne sait pas exactement s'il existe une autre clef et si cette clef n'est pas sous son contrôle permanent...

— Très juste comme raisonnement... mais coïncidence bizarre également... Continuez, je vous prie.

— Malgré toutes ses recherches, Yvette, ne pouvant mettre la main sur cette somme, est dans l'impossibilité de penser que ce soit M. Guitte qui ait pris l'argent... Pourquoi ?... Pourquoi l'aurait-il fait, grand Dieu ?... Yvette admet donc : ou qu'elle a déposé cet argent par inadvertance sur le pupitre, qu'il est tombé par terre et n'a pas été perdu pour tout le monde... mais il lui est impossible d'accuser quelqu'un... ou bien qu'elle a *fait réellement une erreur* d'encaissement et a rendu des billets de 1.000 francs, croyant rendre des billets de 100 francs, ce qui est bien inadmissible...

« Quoi qu'il en soit, il ne lui reste qu'une chose à faire, puisqu'elle est responsable de sa caisse et de sa façon d'encaisser : rembourser l'argent perdu *par sa faute*. Elle le fait.

« Elle possède 6.000 francs d'économies qu'elle gardait précieusement. Elle a le cœur bien gros, mais elle se résout à cette nécessité. Le 11, à midi, en revenant chez elle pour déjeuner, elle prend ses pauvres billets dans son armoire, et bouche le trou.

« Je n'ai donc pas à m'étonner si elle m'a paru « drôle » pendant quelques jours... L'épreuve était cruelle, et elle s'y est résolue avec beaucoup de courage... et d'honnêteté, mon capitaine... et d'honnêteté... il ne faudra pas l'oublier...

— Certes, mon ami, Mlle Béchereau a fait preuve de la plus grande honnêteté. Il ne peut lui être reproché d'avoir fait une erreur : c'est humain, tout le monde peut se tromper et se trompe cent fois par jour... Elle a fait preuve d'honnêteté en remettant sur ses économies l'argent perdu dans la caisse de cette maison...

— Je suis heureux d'avoir votre affirmation, mon capitaine... Voyez-vous, Yvette a pu se tromper, mais elle n'est pas malhonnête... Il faut la croire honnête... Mais... mais, mon capitaine, c'est affreux à dire... mais elle est certainement folle...

— Folle ?... Allons ! Folle ?... Que me dites-vous là ?

— Hélas ! la triste vérité, mon capitaine.

Yvette est certainement folle, car ce qui lui est arrivé le 10 octobre lui est encore arrivé le 16... le 21... le 31.. le 5 novembre et le 10 du même mois !... Folle, mon capitaine !... Il n'y a que la folie pour expliquer cela !...

CHAPITRE VI

« IS FECIT... »

— Pardon... pardon, dit le capitaine de La Tour, n'allons pas trop vite dans nos affirmations. Je vous ai demandé, mon ami, de me mettre au courant des faits très exacts; je ne vous ai pas encore demandé d'en tirer des déductions... Ça, c'est une chose dont je me réserve le monopole dans cette affaire. Vous y êtes mêlé de trop près pour pouvoir en juger sainement...

— Préférez-vous que je la croie malhonnête ?...

— Non, certes... je préfère... excusez-moi, mon petit, mais je ne vous demande pas votre avis... Bornez-vous à répondre à mes questions.

— Bien, mon capitaine.

— Oh là! je n'aime pas du tout ce « bien mon capitaine » là. Lancemont! soyons sérieux et croyez-moi : le cas de Mlle Béchereau peut certainement s'expliquer ; il s'expliquera... Il faut simplement nous mettre en face d'un problème bien posé, très exactement défini. Ne négligeons rien... le détail le plus infime peut avoir son importance... Ne vous braquez pas... Sans cela, nous n'arriverons à rien... Or il faut arriver à prouver que Mlle Béchereau n'a commis aucune indélicatesse... qu'elle est parfaitement normale... et que vous pouvez l'épouser sans aucune arrière-pensée...

Lancemont secoua tristement la tête.

— Sans aucune arrière-pensée. Je le spécifie bien. Naturellement, je ne puis en répondre...

— Vous voyez, mon capitaine...

— Vous, fichez-moi la paix, n'est-ce pas ? Je vous le répète, je ne vous demande pas votre avis. Je veux des faits... Vous me répondrez sans arrière-pensée ?

— Je vous répondrai sans arrière-pensée.

— Bien... Attendez que je classe mes idées.

— Vous avez une idée, mon capitaine ?

— J'ai des idées, ou plutôt j'ai des pensées, mais je n'ai véritablement aucune idée arrêtée... D'ailleurs : la ferme, mon vieux. Je n'y suis pour personne. J'réfléchis...

... Voilà. Ça y est, fit M. Jacquot au bout d'un long moment passé à fûmer avec volupté et attention.

Il se leva, alla à la porte qui donnait sur la pièce des plantons, déclara à ceux-ci : « Qu'on me fiche la paix. J'ai du boulot. Y suis pour personne.» Puis il ferma soigneusement la porte, tira d'un meuble une bouteille de cognac, deux verres, un siphon d'eau de seltz, les posa sur le coin de son bureau et invita Lancemont à se servir. Il se versa à lui-même un grand verre « corsé », s'assit dans son fauteuil où il s'enfonça et, avec un grand soupir de béatitude, tétant doucement son chalumeau, leva les yeux au plafond.

— Lancemont, demanda-t-il, nous y sommes?

— Oui, mon capitaine, répondit l'autre.

— Bien. Dans quelles conditions exactement s'est produite l'erreur de caisse du 16 octobre ?

— Exactement dans les mêmes conditions que celles du 10, mon capitaine.

— Bien... Nous disons donc : Mlle Béchereau, fatiguée, en fin de journée. remet son travail de comptabilité au lendemain, retire son tiroir-caisse, le ferme à clef, le porte dans le coffre de M. Guitte, rentre chez elle, se couche aussitôt après son repas, dort... Comment dort-elle, Lancemont ?...

— Il m'en souvient, mon capitaine. Yvette me l'a dit : elle dort chaque fois comme une personne exténuée...

— Bien... Donc elle dort-comme-une-personne-exténuée, se lève au matin, se hâte à son travail, arrive au magasin qui est au rez-de-chaussée, monte au bureau de son patron. Celui-ci ouvre son coffre. Mlle Béchereau reprend son tiroir-caisse, constate devant M. Guitte qu'il n'a pas été ouvert... car j'imagine que M. Guitte, à chaque fois, demande à sa caissière de constater que le tiroir-caisse n'a pas été ouvert.

— Mais... en effet, mon capitaine... C'est naturel...

— C'est naturel... Mlle Béchereau emporte son tiroir-caisse, l'ouvre en arrivant à sa caisse, fait ses comptes... et s'aperçoit... alors... *alors seulement*, qu'il manque une certaine somme d'argent.

— Très exactement, mon capitaine. Cela a, chaque fois, été la mê...

— Stop! Je ne vous demande rien... attendez.

M. Jacquot, avec un grand soupir, prit un bloc-notes, y écrivit rapidement quelques mots, se leva, alla à la porte de la pièce des plantons, appela le téléphoniste et lui dit :

— Téléphone tout de suite ça à la P. J. Tu prendras la réponse par écrit et me la communiqueras de même. Urgent.

Il referma la porte et se rassit à sa place où il reprit son attitude nonchalante.

— Tu disais donc, Mathéo ? fit-il en souriant au sous-lieutenant et en lui désignant du geste son verre vide et la bouteille pleine.

— Je vous demande pardon, mon capitaine ? demanda Lancemont qui ne comprenait pas.

— Très juste : « Tu disais donc, Mathéo, que le bruit de la mer empêchait les poissons de dormir ? » C'est une citation. Ça veut dire : vous pouvez continuer votre ex-

posé... D'autre part, je vais vous faire une autre citation qu'affectionne le docteur Torenko : « Quand mon verre est plein, je le vide... Quand il est vide, je me plains... » Donc, remplissez votre verre au moyen de cette bouteille qui, elle, n'est pas vide... et souvenez-vous que « La nature a horreur du vide »... Bien... je continue, car il me souvient que c'était moi qui tenais le crachoir.

« Nous avons résumé exactement les circonstances qui ont entouré l'erreur du 16 comme celle du 11... Bien... Maintenant, pour ce qui est de l'erreur du 21... Attendez. Ne me dites rien... Tout s'est passé exactement de la même façon ?

— Exactement, mon capitaine.

— Fatigue de Mlle Béchereau ? Caisse remise au lendemain ? Coffre de M. Guitte ? Constat de la fermeture du tiroir-caisse ? Vérification au rez-de-chaussée ? Il manque 8.100 francs.

— C'est tout à fait cela, mon capitaine.

— Bien... Nous en venons au 31 octobre... Tout se passe absolument de la même façon ?... Les 7.200 francs ?

— Toujours de la même façon...

— Et, dites-moi, Mlle Béchereau n'a aucun soupçon ?... Elle ne pense pas qu'une intervention a pu se produire en dehors de son contrôle ?...

— Non, mon capitaine...

— Bien... Nous disons : le 5 novembre, nouvelle erreur ?... Toujours les mêmes circonstances.

— Il y a du changement, mon capitaine.

— Ah !

— Oui. A partir du 1er novembre, lorsque j'eus connaissance de la nouvelle erreur, de celle du 31 octobre, les 7.200 francs, j'ai obtenu d'Yvette qu'elle ne fasse plus jamais sa caisse le soir. Elle emportait son livre de caisse, fermait son tiroir, *après l'avoir vidé*, le plaçait dans le coffre de M. Guitte, mettait sa recette de la journée dans la doublure de son manchon et emportait l'argent chez elle... Là...

— Mais, mon ami, ce n'était pas très régulier, cela. Qu'aurait dit M. Guitte s'il l'avait su ?

— Ça, mon capitaine, ça m'était égal...

— Ah! Tant que ça ?

— Oui, mon capitaine...

— Ah! Ah!... Vous soupçonniez donc quelque chose ?

— Je ne soupçonnais rien, mon capitaine, mais je me méfiais de tout.

— Bien... Continuez. Vous disiez que Mlle Béchereau emportait la recette de la journée chez elle et que là...

— Là, nous faisions la caisse... Nous n'avons relevé aucune erreur les 1er, 2, 3 et 4 novembre. Le 5 seulement, il nous manquait 6.300 francs... Nous avons fait et refait les comptes... nous avons tout envisagé, tout admis, nous n'avons pu arriver à rien...

— Mais n'est-ce pas possible que Mlle Béchereau se soit trompée dans ses inscriptions de vente, qu'elle ait porté « vendues » des robes qui ne l'étaient pas? Cela expliquerait alors que l'argent ne soit pas rentré et qu'il lui manque par la suite.

— Impossible. Nous avons comparé avec les chiffres portés par les vendeuses sur leurs carnets personnels, avec ceux du service de livraison et de l'empaquetage. Tout est minutieusement organisé dans cette boîte-là, je vous assure. Il est si facile de voler une robe; c'est si léger ! En deux tours de main, ça se fourre dans un manchon, sous un manteau. Non, non, impossible... Pas de truquage sans qu'aussitôt on puisse y mettre la main dessus...

— Alors ? Qu'avez-vous fait ?

— Je suis allé, ce matin-là, avec Yvette, chez M. Guitte, et nous l'avons mis au courant, franchement.

— Qu'est-ce qu'il a dit?

— Il a paru très surpris... Il a fait comme nous mille suppositions... Il a tourné et retourné la comptabilité d'Yvette... Il s'est fait apporter les carnets des vendeuses qu'elles conservent avec elles pour faire leur relevé de guelte, le samedi... Il n'a rien pu trouver...

— Qu'a-t-il dit lorsque vous lui avez appris que vous emportiez la recette de la journée chez Mlle Béchereau ?

— Il a sursauté. Il s'est mordu les lèvres, a rougi et froncé les sourcils. Il m'a semblé qu'il allait dire quelque chose, puis il est resté un bon moment à réfléchir. Enfin, il nous a dit que nous avions bien fait, mais que ça n'avait servi à rien.

— Alors ?

— Yvette lui a proposé de faire tous les soirs la caisse dans son bureau, avant de remettre le tiroir-caisse dans le coffre. Il a accepté.

— Alors ?

— Eh bien ! Yvette a fait la caisse tous les soirs avec lui, dans son bureau... Il n'y a rien eu jusqu'au 10 novembre. Tout s'est passé régulièrement. M. Guitte essayait de remonter le moral d'Yvette... Il était très gentil...

— Je le pense bien...

— ...Très gentil... Mais le 10 novembre, dans la journée, il y avait eu beaucoup de presse, vous savez, Yvette avait eu beaucoup de travail. Le soir, elle était malade. Quand elle a porté son tiroir-caisse dans le bureau de M. Guitte, elle a failli s'évanouir ! M. Guitte, qui savait que chaque jour je venais chercher Yvette et qui m'avait aimablement autorisé à l'attendre dans le vestibule privé, m'a fait appeler...

— Entrez ! cria M. Jacquot au planton qui frappait à la porte.

L'homme pénétra dans la pièce, remit une enveloppe au capitaine en disant :

— La réponse de la P. J., mon capitaine, et sortit.

Bernard de La Tour laissa l'enveloppe sur la table sans regarder ce qu'elle contenait et, se tournant vers Lancemont, le pria de continuer.

— Alors, mon capitaine, je suis monté au bureau. M. Guitte m'a dit de conduire Yvette jusqu'à un taxi qu'une de ses camarades l'accompagnerait chez elle mais qu'il me priait de venir faire la caisse de Mlle Béchereau avec lui.

— Alors ?

— Mon capitaine, quand nous avons fait la caisse, il manquait 9.100 francs.

— Où était le tiroir-caisse pendant que vous accompagniez Mlle Béchereau au taxi?

— Sur la table de M. Guitte, naturellement.

— Fermé à clef ?

— Fermé à clef.

— Et la clef ?

— Sur la serrure...

L'officier du 2e Bureau resta un moment rêveur puis considéra Marcel Lancemont avec acharnement, comme s'il ne l'avait jamais vu.

— Dites-moi, mon ami... A qui ont profité toutes les erreurs faites par Mlle Béchereau et qui se montent à 40.600 francs, si je ne me trompe ?

— 40.600 francs. Hélas ! vous ne vous trompez pas, mon capitaine... Mais elles n'ont profité à personne...

— Vous en êtes sûr ?

— Mais oui... mais non... Elles ont profité aux types à qui Yvette a rendu la monnaie en se trompant.

— Mais, admettez qu'elle ne se soit pas trompée, qu'elle ait toujours rendu exactement la monnaie ?

— Mon Dieu... Etant donné que tout a été remboursé, je ne vois que M. Guitte qui ait pu en tirer profit... Mais c'est tellement invraisemblable.

— Mon ami, fit le capitaine de La Tour, il y a un vieil axiome de droit romain qui est celui-ci : *Is fecit cui prodest*. Je traduis : « Celui-là l'a fait à qui cela profite. » Quand on ne peut trouver le coupable, c'est encore le meilleur moyen de le découvrir que de chercher qui est le bénéficiaire d'une faute ou d'une erreur...

CHAPITRE VII

DÉDUCTIONS

— Oh !... dit le sous-lieutenant Lancemont, les yeux agrandis par la stupéfaction. Mais ce n'est pas possible...

— Je le regrette infiniment, mon cher, mais c'est au contraire parfaitement possible... Il y a là, sur ma table, la réponse à un coup de téléphone que j'ai fait donner à la P. J. et à laquelle j'ai demandé des renseignements sur la situation financière actuelle de la maison « *Guitte et Marguerite* ». Je ne l'ai pas encore ouverte... Mais je vous parierais gros qu'en lisant cette note, nous allons apprendre que la maison qui employait votre fiancée se trouve dans une situation très embarrassée...

— Cependant...

— Mon ami, c'est cousu de fil blanc, cette histoire-là !... Voyons : qui avait pris de telles précautions pour que Mlle Béchereau ait le contrôle absolu de ses recettes ?... M. Guitte. Qui ne vérifiait jamais, ou pour ainsi dire jamais, la comptabilité de sa caissière, afin de lui montrer toute la confiance qu'on avait en elle ?... M. Guitte.

« Qui avait organisé ce système de tiroir-caisse à deux clefs, en laissant les deux clefs entre les mains de Mlle Béchereau pour donner toute garantie à celle-ci quant à l'intégrité de sa caisse ?... M. Guitte.

« Qui pouvait parfaitement posséder une troisième clef du tiroir-caisse et avait le libre accès au grand coffre ?... M. Guitte encore.

« Qui, s'étant aperçu (car il lui était facile de s'en apercevoir) que Mlle Béchereau ne laissait plus dans le grand coffre qu'un tiroir-caisse vide, avait toute facilité de pénétrer dans le magasin du rez-de-chaussée, à l'heure du repas, pour prendre dans le tiroir de votre fiancée une certaine somme d'argent afin que vous vous égariez sur une fausse piste ?... M. Guitte, toujours...

« Qui a pu exploiter l'honnêteté de votre fiancée et la vôtre en obligeant par la crainte d'une accusation Mlle Béchereau et vous à remplacer l'argent qu'il subtilisait, lui-même, dans la caisse ?... M. Guitte ! Encore et toujours M. Guitte !

« M. Guitte a passé l'éponge sur l'erreur de caisse du 5 novembre !... Gros malin !... Il n'y perdait rien et il se donnait des gants de générosité, de belle âme, de miséricordieux ?... Une grosse fripouille, je vous dis !... Pas autre chose !...

— Mais, mon capitaine ?...

— Il vous exploitait, vous dis-je !... Il pensait bien que vous ne porteriez pas plainte ! Contre qui ? Vol commis de quelle façon ? Au bénéfice de qui ?... Il n'y avait, si jamais la police fourrait son nez dans cette affaire, qu'un seul coupable possible : votre fiancée... et vous, comme complice !... Sans doute ?

« Ne l'aidiez-vous pas à emporter chez elle la caisse à chaque fin de journée, alors qu'elle aurait dû la déposer dans le coffre, ainsi qu'il le lui avait été ordonné, et ainsi qu'elle feignait de le faire ?...

« Vous vous voyez poursuivi pour vol, Lancemont ? Votre croix, hein... ne tient qu'à un fil !... Qu'importent vos brillants services de guerre ? Condamné, *privé du droit de porter la croix*... Vous feriez l'im-

possible pour éviter cette infamie, Lancemont, n'est-ce pas ?

— Certes, mon capitaine.

— Il spéculait sur votre honneur d'officier, comme il spéculait sur l'honneur de comptable et de caissière de votre fiancée... Ah ! il est malin, le bougre !... Mais petit-père-de-La-Tour est plus malin que lui ! Il a exagéré !... Tant va la cruche à l'eau, qu'à la fin on la poisse... Nous l'aurons, mon vieux, nous l'aurons et je vous en réponds. Ce ne sera pas long...

« Tenez, ouvrez cette enveloppe. Je vous parie cette boîte presque intacte de cigares « Big-Eagle » à un louis pièce (il y en reste bien quarante-cinq encore sur cinquante et ils sont bons ! C'est de la contrebande, d'ailleurs. C'est un de mes collègues anglais de l'*Intelligence Service* qui me les a offerts...) Je vous parie cette boîte de cigares (flairez-moi ça !) contre une cigarette caporal « bleu », que cette note va nous apprendre ce dont nous nous doutons déja : que la situation financière de « *Guitte et Marguerite* » est plus qu'embarrassée... C'est dit ?... Ouvrez. »

Le lieutenant Lancemont déchira l'enveloppe et n'y jeta qu'un coup d'œil.

Sans mot dire, il envoya la main à la poche, en tira son porte-cigarettes, l'ouvrit et le présenta à M. Jacquot.

— Merci ! dit froidement celui-ci en choisissant une des cigarettes.

Mais on voyait bien qu'il exultait. Ses yeux bleus lançaient de joyeuses flammes, son petit nez en trompette frémissait et son teint, déjà éclatant à l'ordinaire, était maintenant resplendissant... Il avait gagné...

— Hein, mon vieux ? fit-il d'un air si satisfait qu'il n'essayait même plus de le cacher (ce'a lui aurait été d'ailleurs complètement impossible). Hein ? Ça, c'est ce qu'on appelle de la déduction... Voyez-vous, mon ami, ce qui fait la force d'un policier (et que sommes-nous, nous autres du 2e Bureau, si ce n'est des policiers ? Nous veillons à l'intérêt de la France au lieu de veiller à l'intérêt des particuliers, c'est là toute la différence, je le reconnais). Donc, ce qui fait la force d'un policier, c'est sa puissance de déduction...

« La déduction, Lancemont, la cascade des déductions : tout est là... Vous pouvez être tranquille : nous tirerons Mlle Béchereau de là. Elle sortira de cette affaire, comme le chante ce crétin de Raoul au premier acte des *Huguenots :*

« *Plus blanche que la bla-anche hermine,*
« *plus pure qu'un jour de printemps.* »

« (En voilà un, Raoul, sire Raoul de Nangis, qui se pressait trop dans ses déductions ! Cette hâte a tout fait rater, mais a fourni au nommé Scribe un livret de grand opéra...)

« Revenons à nos moutons !... Mon petit Lancemont, tout va très bien marcher. Ayez confiance ! Je vais vous arranger ça... Mlle Béchereau sera complètement lavée de tout soupçon et vous rentrerez en possession de votre argent, ce qui ne gâte rien...

« A propos, comment va Mlle Yvette ? Cette vieille crapule de Guitte nous a dit qu'elle était rentrée chez « *Mesdemoiselles Paturel, marchandes de mode* » à la rue des Capucines. Tant mieux... tant mieux...»

— Mais, mon capitaine, elle n'y est plus...

— Ah ?... Au fond, puisque vous alliez vous marier bientôt, ça n'en vaut que mieux... Vous avez bien fait.

— Mais, mon capitaine, je vous demande pardon, ce n'est pas moi qui lui ai fait quitter sa place...

— Comment ?... Pourquoi l'a-t-elle quittée ?

— Mais, mon capitaine, parce que ça a recommencé...

— Quoi ?

— Les erreurs de caisse, mon capitaine... Oh ! je vous le disais bien quand je suis arrivé, mais vous m'avez remonté en m'assurant que M. Guitte était responsable de ces sommes qui disparaissaient si mystérieusement... Seulement...

— Seulement, quoi ?

— Seulement... je me demande comment M. Guitte peut s'y prendre, maintenant qu'Yvette n'est plus chez lui... Il lui manquait 3.600 francs hier soir...

— Hein ?

— 3.600 francs, mon capitaine !... Oh ! nous avons pu, Mme Béchereau et moi, boucher le trou. Elle venait de toucher sa pension, moi une partie de ma prime d'équipement pour mon départ en Indochine... Mais Mme Béchereau a voulu que je reprenne ma parole... Cela m'a crevé le cœur, mon capitaine...

M. Jacquot, muet, effondré dans son fauteuil, regardait Marcel Lancemont comme il est probable que (si ce que l'on raconte est vrai) don Juan regardait la statue du Commandeur.

Il leva la main.

— Stop, Lancemont ! fit-il... Un instant...

L'autre s'arrêta, des larmes, de nouveau, plein les yeux. Il attendit anxieusement ce qu'allait dire le capitaine.

— Expliquez-vous, demanda ce dernier. Si je vous comprends bien, Mlle Béchereau, dans la nouvelle place qu'elle occupait chez « *Mesdemoiselles Paturel* » a été à nouveau victime de nouvelles erreurs de caisse ?

— Une seule, mon capitaine : 3.600 francs lui manquaient hier au soir. Elle nous a immédiatement avisés par téléphone. Sa mère et moi avons fait le nécessaire, et dès hier au soir, une heure après que l'erreur

eut été relevée, l'argent était versé, Mlles Paturel désintéressées.

— Mai, nom d'un chien ! Lancemont, ça fiche tout mon raisonnement par terre, cette histoire-là !... Saisissez-moi bien. Chez « *Guitte et Marguerite* », nous avions un coupable possible, je dirai même probable : M. Guitte. Tous les moyens en main pour voler sa propre caisse ou plutôt sa propre caissière; situation embarrassée. La note de la P. J. est formelle : *Situation financière G. et M. très difficile. A péniblement pu faire son échéance d'octobre. Ne fera pas celle de décembre si un arrangement n'intervient pas. Gros frais généraux. Beaucoup de papier dehors. Les agences de renseignements financiers conseillent de ne pas traiter à découvert, même pour de petites sommes. Nos renseignements particuliers ne sont pas meilleurs.* Tout cadrait bien... trop bien...

« Mais, maintenant, chez les « *Demoiselles Paturel* », M. Guitte me paraît inopérant... à moins qu'il ne me soit possible de prouver qu'il y a collusion entre lui et les demoiselles Paturel... C'est possible... mais ça reste à prouver...

« Enfin, nous verrons ça... Il ne faut pas désespérer, mon ami, ajouta M. Jacquot en voyant les larmes qui montaient aux yeux de son jeune camarade. Il est très probable que nous trouverons quelque chose... quoi, je ne saurais le dire... mais je trouverai, vous pouvez en être sûr...

— Je l'espère bien, mon capitaine, déclara Lancemont d'une voix désabusée, je l'espère...

— Vous pouvez y compter aussi... Il faut à nouveau envisager les faits à un autre point de vue. Vous allez me mettre exactement au courant des circonstances qui ont entouré cette dernière erreur. Ensuite, nous prendrons ensemble des mesures pour qu'il ne s'en produise plus. Enfin, nous arrangerons d'un commun accord votre avenir.

— Bien, mon capitaine, dit le pilote. Je vous indique tout de suite que les faits se sont, en principe, passés comme chez « *Guitte et Marguerite* » : fatigue en fin de journée, désir chez Yvette de tout remettre au lendemain, mais l'aînée des demoiselles Paturel chaque soir fait la caisse avec sa comptable qui est aussi sa caissière. Yvette était entrée à leur service depuis cinq jours. Les quatre premiers jours, tout a bien marché et le soir, au règlement de comptes, ceux-ci étaient exacts. Hier, dans le courant de l'après-midi, Yvette s'est sentie malade. Elle a remarqué que les symptômes qu'elle ressentait étaient les mêmes que ceux qui ont *toujours* précédé ses erreurs de caisse.

« Aussitôt, elle a prié une de ses amies, celle-là même qui l'a fait entrer dans cette maison où elle est employée depuis six ans comme vendeuse, de se tenir près de la caisse et de bien vérifier tous les mouvements qu'elle faisait...

— Très sage précaution, dit M. Jacquot.

— Très sage, en effet, mais inutile, hélas ! comme vous verrez... Mlle Marie Chevert — c'est le nom de la jeune fille en question — s'est donc installée près d'Yvette, à la caisse, à quatre heures et demie exactement. Elle est depuis longtemps dans la maison et, en fait, elle est première vendeuse et a la charge du magasin de vente. Elle fait donc ce qu'elle veut dans le magasin. Elle n'a pas quitté Yvette des yeux, s'astreignant même à recompter toutes les sommes qu'Yvette payait ou encaissait et vérifiant les annotations portées par ma fiancée sur ses livres. Lorsque la journée a été finie, elle a accompagné Yvette qui portait son tiroir-caisse dans le bureau de la comptabilité, où elles ont refait ensemble tous les comptes. Elles ont immédiatement relevé une différence au détriment de la caisse de 3.600 francs. Elles ont recommencé leurs opérations, ont tout vérifié. Il leur a été impossible de trouver leur erreur.

« Aussitôt, Yvette a téléphoné à sa mère où elle savait que je me trouvais, attendant l'heure d'aller la chercher. Elle nous a mis au courant de cet inconcevable événement. Nous lui avons remonté le moral comme nous avons pu, bien que le nôtre fût très bas lui-même. Nous lui avons promis de lui apporter la somme qui lui manquait. Je suis parti chercher l'argent chez moi, pendant qu'elle mettait Mlle Paturel au courant.

« Celle-ci a été parfaite. Elle ne semblait pas disposée à incriminer Yvette, les explications de celle-ci et de Mlle Chevert étant d'une netteté absolue. Mais Yvette a prié Mlle Paturel de lui rendre sa liberté. J'ai versé l'argent que j'avais apporté et que Mlles Paturel ont fait quelques difficultés pour accepter. Elles ont formellement déclaré que si elles retrouvaient l'argent par la suite, Yvette recevrait immédiatement son argent.

« Ensuite, j'ai emmené Yvette. Mlle Chevert, très émue par ce qui venait de se passer devant elle, nous a accompagnés à la maison.

« Yvette, qui était à bout de résistance physique et morale, s'est aussitôt endormie en pleurant silencieusement... Nous avons cherché, avec le concours de Mlle Chevert, à reconstituer ce qui avait pu se passer. Tout ce que nous avons pu imaginer, c'est que l'erreur venait certainement d'une somme trop importante rendue par Yvette à un client qui payait. Elle n'avait rien sur elle, ni dans son sac, ni dans ses vêtements. Nous avions craint la kleptomanie, n'est-ce pas ? Elle n'a pas quitté sa caisse de-

puis deux heures, ouverture du magasin, jusqu'au moment où elle est partie avec Mlle Chevert pour se rendre à la comptabilité. La caisse avait été faite à midi, et à cette heure-là, elle était juste. A partir de quatre heures et demie, une erreur n'a pas pu se produire sous les yeux de Mlle Chevert : je vous ai dit les précautions prises. Il est donc possible de localiser l'erreur entre deux heures et quatre heures et demie.

« Il est passé assez peu de clients dans le magasin à cette heure-là; la foule n'arrive guère qu'à partir de cinq heures, quatre heures et demie au plus tôt. Les gens qui viennent avant sont généralement des habitués, presque tous connus des diverses vendeuses. Mlle Chevert nous a promis de faire une enquête auprès de celles-ci pour savoir qui était venu et s'il n'y avait pas quelqu'un que l'on pût soupçonner...

— Vous avez parfaitement agi. Je serai très heureux de voir cette jeune fille et de l'interroger.

— Si j'osais vous demander de venir tantôt avec moi ?... Mlle Chevert viendra probablement en fin de journée chez Mme Béchereau... Vous pourrez aussi questionner Yvette, mon capitaine, si vous le croyez utile...

— C'est indispensable ! Je vous remercie. Nous irons tout à l'heure ensemble.

— Entendu, mon capitaine... Merci... Maintenant, je dois vous dire que Mme Béchereau et moi avons sérieusement envisagé l'hypothèse d'une folie passagère dans laquelle Yvette confondrait les billets ou ne saurait plus compter...

— Difficile, cela ! Il faudrait alors admettre que cette folie ne se manifeste *que* lorsqu'il y a devant la caisse quelqu'un d'assez malhonnête pour empocher l'argent qu'on lui rend en trop. Inadmissible. Et que cela ne se produit *jamais* autrement. Non ! il *faut* que nous trouvions autre chose.

CHAPITRE VIII

LES LARMES D'YVETTE

M. Jacquot accompagna le sous-lieutenant Lancemont chez sa fiancée.

Celle-ci habitait, avec sa mère, trois pièces modestes mais propres et soigneusement entretenues du pâté d'immeubles qui, dans la rue Sainte-Anne, va de la rue Saint-Augustin à la rue Croix-des-Petits-Champs.

Il trouva les deux femmes très émues et très affectées par les derniers événements.

Assise près de la table qui garnissait le milieu de la pièce leur tenant lieu à la fois de salle à manger et de salon, Mme Béchereau cousait, ravaudant du linge de maison. Elle avait déposé son ouvrage sur la table pour aller ouvrir et, à l'interrogation muette des yeux du jeune officier, indiqua d'un triste signe de tête la porte qui donnait sur la chambre de sa fille.

M. Jacquot avait demandé à Lancemont, au cas où Yvette ne serait pas dans la première pièce où ils entreraient, de ne pas avertir la jeune fille qu'elle allait se trouver en présence d'un étranger, ce qui l'aurait mise sur ses gardes.

Aussi, dès que Mme Béchereau lui avait ouvert la porte, Marcel désigna son compagnon d'un geste et mit un doigt sur ses lèvres pour demander le silence à la mère de son ex-fiancée.

Les deux hommes entrèrent sur les pas de la digne veuve, dont le chagrin avait ravagé le visage.

Lorsque Mme Béchereau eut indiqué qu'Yvette se trouvait dans sa chambre, M. Jacquot, se penchant vers la mère, lui demanda tout bas la permission de donner subrepticement un coup d'œil par la porte entr'ouverte.

— Naturellement..., dit la bonne dame avec un pâle sourire.

Le capitaine de La Tour s'approcha de la porte.

Yvette était droite, le front appuyé aux vitres de la fenêtre, et regardait, dans la nuit tombante, l'horizon des toits.

Le ciel gris de décembre roulait sur ceux-ci de tristes nuages, mais les pensées de la jeune fille, quelques semaines plus tôt toute pleine de jeunesse et de gaîté, paraissaient encore plus sombres.

Si doucement qu'eût agi l'officier du 2e Bureau, il avait fait un léger bruit qui éveilla l'attention d'Yvette. Sans se retourner, regardant toujours les nuages qui roulaient dans la nuit presque tombée, elle demanda :

— C'est toi, petite maman ?...

Et, négligeant la réponse qui ne vint pas, elle ajouta avec une voix infiniment triste :

— Tu vois, Marcel ne viendra plus...

— Il est là, mademoiselle, dit doucement M. Jacquot.

Professionnellement, il attendit la réaction. Celle-ci ne tarda point.

Entendant une voix qu'elle ne reconnaissait pas, Yvette se retourna brusquement, lâchant le rideau qu'elle tenait soulevé pour regarder le ciel d'hiver.

Elle eut un mouvement brusque pour se raidir et pour se cacher, puis, reconnaissant celui qui parlait et dont le souvenir se réveillait en elle, elle tendit les deux mains en avant et fit les deux ou trois pas qui l'amenèrent vers M. Jacquot.

— Oh ! capitaine, dit-elle, c'est vous qui me l'avez ramené ?... Il ne voulait donc plus venir...

Elle allait éclater en sanglots quand elle aperçut, derrière l'officier, les visages de

sa mère et de Lancemont la considérant, emplis d'une tendre anxiété.

Bernard de La Tour s'écarta devant elle et la laissa se diriger vers sa mère au cou de laquelle elle se suspendit comme une pauvre petite fille... Yvette eut deux ou trois sanglots, puis elle releva la tête, regarda les deux hommes avec une lueur d'inquiétude, et, la voix blanche, demanda :

— Que se passe-t-il ?

M. Jacquot sourit et répondit en affectant un ton surpris :

— Mais rien du tout, mademoiselle ! Je viens vous saluer et prendre de vos nouvelles... et puis, si vous le voulez bien, causer un peu avec vous...

Yvette resta un moment sans répondre. A ses sourcils légèrement froncés, à ses yeux attentifs, on devinait qu'elle faisait un effort sur elle-même pour coordonner ses pensées, préparer la réponse à faire et, surtout, calculer les répercussions que ceci et cela pourrait avoir sur son fiancé qu'elle devinait anxieux plus que tous.

Elle se décida, ou plutôt ce fut la nature qui décida pour elle : une violente crise de sanglots la secoua toute et la rejeta dans les bras de sa mère.

Celle-ci, usant de son autorité, tout en consolant Yvette, obtint de la jeune fille qu'elle s'allongeât sur son lit. La vieille dame s'assit elle-même auprès de sa fille et lui parla doucement en lui tenant les mains.

M. Jacquot, renonçant à toute discrétion, appuyé au chambranle, contemplait curieusement ce touchant tableau. Il songeait certainement et ses pensées devaient le préoccuper beaucoup, car, machinalement, il prit sa pipe dans la poche de son pardessus et la mit dans sa bouche...

Machinalement encore il atteignit sa blague à tabac et bourra sa pipe. Mais le bruit que fit, en s'ouvrant sous la poussée de son doigt, le petit briquet d'argent qu'il avait saisi sans y prendre garde, la cérémonie du bourrage de pipe terminée, le rappela au sentiment des réalités. Il éteignit le briquet qui déjà flambait, le remit dans sa poche.

Puis il enleva la pipe de sa bouche, la regarda avec étonnement, constata qu'elle était bien bourrée de Navy-Cut et se mit à rire silencieusement :

— Ça va. Ça va... murmura-t-il.

Puis il jeta encore un coup d'œil sur la jeune fille qui, calmée maintenant, paraissait dormir, et rejoignit Lancemont qui attendait anxieusement dans la petite salle à manger.

Il répondit par une moue rassurante au regard que lui lança avec inquiétude le jeune officier.

Les deux hommes attendirent en silence un long moment, au bout duquel Mme Béchereau, refermant soigneusement la porte qui donnait dans la chambre de sa fille, vint les rejoindre.

La pauvre femme paraissait bouleversée. Elle posa tristement la main sur celle que Lancemont avait placée sur la table et l'étreignit doucement.

Le jeune homme, les yeux pleins de larmes, répondit à l'étreinte de la vieille dame, car c'était soudain une vieille femme qui avait remplacé la jeune maman heureuse rencontrée avec sa fille au Casino de Paris.

Tous trois, maintenant, gardaient le silence : Mme Béchereau parce qu'elle était vraiment trop triste pour savoir que dire ; Lancemont car son cœur était si gros qu'il ne savait comment l'épancher, et M. Jacquot car ce qu'il voyait et ce qu'il en déduisait le troublait tellement qu'il ne réalisait pas encore très bien comment l'exprimer.

— Prendrez-vous une tasse de thé ? demanda tout à coup Mme Béchereau avec la voix de quelqu'un qui s'éveille d'un rêve.

— Mon Dieu, madame, fit La Tour, je vous remercie infiniment...

— C'est oui, alors ! dit l'excellente femme en se levant pour servir son hôte.

Cela fit une diversion.

— Comment va-t-elle ? demanda Marcel.

— Elle repose... répondit la mère. Je pense que tout à l'heure vous pourrez lui poser toutes les questions que vous jugerez utiles...

— Merci... Mais, fit M. Jacquot, il ne sera peut-être pas nécessaire que je la questionne...

— Ah ? dit Marcel.

L'officier du 2e Bureau compris aussitôt l'angoisse que contenait cette simple exclamation.

— Non, Lancemont, dit-il, je ne crois pas que votre fiancée...

— Yvette a rendu sa parole à Marcel, fit observer Mme Béchereau en serrant la main de celui-ci.

— Je sais... je sais... Je disais donc, mon cher Lancemont, que je ne crois pas que « votre fiancée »...

Un regard de reconnaissance du sous-lieutenant pénétra M. Jacquot jusqu'au fond du cœur.

— ...soit folle en quoi que ce soit...

— Mais alors, dit Mme Béchereau, elle serait ?...

— Malhonnête ? Une voleuse ?... Pas le moins du monde. Je mettrais ma tête à couper qu'elle n'a jamais rien fait qui ne soit parfaitement correct...

— Alors ?

Ensemble Mme Béchereau et Lancemont posèrent cette question avec une angoisse pareille.

— Alors ? reprit le capitaine... Alors, je n'en sais rien... J'ai... (Quand je dis : j'ai, c'est peut-être que je devrais dire...) j'ai

peut-être une idée. Laquelle, très exactement ? Je ne puis le préciser. Ce qu'il y a de certain, c'est que je suis sûr, mais là, parfaitement sûr de l'innocence de cette jeune fille... Il se peut... oui... il se peut que je ne me sois pas trompé tout à l'heure dans les déductions que j'avais faites... vous vous souvenez, Lancemont. Je chercherai... je chercherai et je trouverai. De cela, encore, je suis sûr, parfaitement sûr. Je sais bien que je me répète et que je n'éclaire pas la lanterne, mais pas moyen de faire autrement... Mais vous pouvez être tranquilles, je vous promets d'innocenter complètement Mlle Yvette... Oui, complètement et... s'il vous faut une preuve... une preuve tout à fait certaine, je vais vous la donner : ma femme, que vous avez vue l'autre soir avec moi, madame, ma femme est aussi parfaitement persuadée que moi de la complète bonne foi et de la totale innocence de votre fille, madame... de votre fiancée, Lancemont...

— Marcel n'est plus mon fiancé, dit d'une voix nette Yvette Béchereau, qui avait ouvert sans bruit la porte et se tenait debout dans l'embrasure sans que personne l'eût entendue ou remarquée.

— Ah ? fit M. Jacquot. Ah ! parfait !

Froidement, sa main alla dans sa poche, y prit sa pipe toute bourrée, la porta à sa bouche, puis fit jaillir du briquet, machinalement sorti aussi, une flamme claire qui eut vite enflammé le tabac.

— Ah ! continua-t-il pendant qu'il secouait vivement le briquet d'argent pour l'éteindre, vous voilà, vous ?... Alors, ça va mieux ? Vous tombez à pic : on parlait justement de vous !

Il parlait calmement, d'une voix nette et tranchante que Lancemont reconnut aussitôt : la voix du chef d'escadrille quand il allait faire des observations à l'un de ses subalternes dont il n'était pas satisfait. Et, vraiment, l'attitude de M. Jacquot, nonchalamment renversé dans sa chaise, les mains dans les poches et la pipe à la bouche, était étrange en face de cette grande et belle jeune fille figée d'étonnement de debout à trois pas de lui.

— Asseyez-vous, dit le capitaine comme s'il était chez lui.

Lorsque Yvette, stupéfaite, eut pris une chaise (et Lancemont remarqua qu'elle ne s'asseyait qu'au bord de son siège comme lorsque l'on est en visite et que l'on est intimidé), M. Jacquot tira quelques bouffées de sa pipe, les sourcils froncés, regardant la pointe de ses chaussures. Soudain il redressa la tête :

— Voici, dit-il, ce que vous allez faire. (On sentait parfaitement qu'il n'y avait qu'à obéir et pas à discuter.) Mme Béchereau et Mlle Yvette partiront demain soir par le train 23 à vingt et une heure quarante, gare de Lyon. Elles descendront à Arles à huit heures vingt-quatre, après-demain donc. Une voiture automobile les attendra à Arles. Une Bugatti, peinte en rouge. Cette auto les emmènera à Port-de-Bouc. Là, elles iront trouver M. Nicolas Wassilieff-Préobrajensky, chef du Service du Personnel de la Maison Verminck, qui les attendra. Il indiquera à Mlle Béchereau la situation qu'elle occupera dans le personnel de la maison Verminck, dès qu'elle aura pris un mois de repos à l'Hôtel Sainte-Anne aux Martigues, où le lieutenant Montroy (le lieutenant-pilote qui vous attendra à la gare d'Arles avec la Bugatti s'appelle Montroy, madame), le lieutenant Montroy vous accompagnera aussitôt aux Martigues après que vous aurez vu M. Wassilieff. M. Isnardon, directeur de l'hôtel, sera prévenu et vous aura réservé une chambre à deux lits donnant sur l'Etang de Berre. Un mois de repos là fera le plus grand bien à Mlle Béchereau. Après cela elle pourra prendre son service aux Etablissements Verminck. C'est tout. Exécution !

Les deux femmes le regardaient avec la plus profonde stupéfaction, mais n'avaient pas encore ouvert la bouche. Elles étaient absolument médusées et subjuguées par ce petit homme frais et rose, à la figure poupine, qui, tirant sur sa pipe, les deux mains dans ses poches et se balançant sur sa chaise en équilibre sur les deux pieds de derrière, disposait d'elles avec une aussi imperturbable désinvolture.

Quand il eut terminé l'exposé de ce qu'il avait décidé au sujet des dames Béchereau, il s'arrêta, réfléchit un instant, comme pour voir s'il n'avait rien oublié :

— Ah ! fit-il, pour la pension de l'Hôtel Sainte-Anne, cela ne vous regarde pas... C'est prévu : fonds secrets ! En échange : ordre à Mlle Béchereau de ne pas quitter Martigues ou Port-de-Bouc sans notre avis et de nous signaler par le moyen qu'il vous sera indiqué toutes les personnes que vous auriez déjà vues à Paris et qui tenteraient de rentrer en relations avec vous.

Les deux femmes, de plus en plus étonnées et ne sachant que dire, ne protestaient pas.

— Bien entendu, continuait M. Jacquot, il ne faudrait pas repousser les tentatives qui seraient faites pour renouer avec vous, mais nous prévenir. C'est bien compris ?

— Parfaitement, dit Mme Béchereau en inclinant la tête.

— Bien. Vos billets vous seront apportés demain matin !... Mesdames, je vous présente mes hommages et vous souhaite un bon voyage et un bon séjour... Venez-vous, Lancemont ?... Laissons ces dames à leurs bagages...

Et l'étrange M. Jacquot, ayant salué fort respectueusement Mme Béchereau et sa fille, bourra une nouvelle pipe en descendant l'escalier, Lancemont sur les talons.

CHAPITRE IX

SUR UN BANC AUX TUILERIES

Les événements que nous venons de narrer dans le chapitre précédent se passaient le 17 décembre.

Tout s'exécuta comme M. Jacquot l'avait organisé et les dames Béchereau, après s'être présentées à M. Nicolas Wassilieff-Préobrajensky, oncle de la jeune Mme de La Tour et directeur du personnel des Etablissements Verminck à Carontes-Martigues, s'en furent à l'Hôtel Sainte-Anne.

Le directeur de l'hôtel, prévenu téléphoniquement par M. Jacquot, les attendait.

Notre ami s'arrangea pour faire mettre Lancemont en sursis de départ pour l'Indochine jusqu'au printemps. Il devait à ce moment réceptionner et convoyer sur le paquebot six avions nouveaux destinés aux escadrilles de la colonie. D'ici là, le capitaine de La Tour pensait qu'il aurait peut-être besoin de lui.

On l'a deviné : c'était le même M. Jacquot qui avait pris à sa charge la pension des dames Béchereau à l'hôtel des Martigues, mais il avait affirmé avec beaucoup d'aplomb que « les fonds secrets s'en chargeaient » et les deux femmes n'avaient pas protesté. Elles avaient la sensation de jouer un rôle auprès de M. Jacquot.

— Comme cela, avait expliqué celui-ci à sa jeune femme, je fais d'une pierre deux coups : premièrement, elles m'obéissent et n'ont même pas l'idée de discuter... Deuxièmement, elles acceptent que la pension leur soit payée. Sans cela, elles n'avaient plus un radis, il n'y aurait pas eu moyen de les faire dévisser, et je ne tenais pas du tout à voir la petite continuer à faire des blagues ici... Si ces vacances nous coûtent 1.500 balles, nous n'en mourrons pas et... ça vaut le coup de retaper cette môme...

— Mon chéri, dit Sonia en souriant à son mari, vous avez un cœur d'or et je suis très heureuse de vous approuver, de vous féliciter et même de vous encourager à persévérer, mais, par contre, comme vous vous exprimez mal ! Ne pourriez-vous revoir et châtier votre vocabulaire ?

— C'est, dit paisiblement le marquis de La Tour de Mauban de Villebelle, que le docteur Torenko a déjà revu et notablement augmenté le vocabulaire qui me fut légué par mon père. Or, le français, revu par le toubib Toto et quelques autres, est tellement plus riche et plus expressif... D'ailleurs, mon père, qui était pourtant un bien digne homme et même un parfait gentilhomme, ne fumait pas la pipe...

— Ah ? fit Sonia...

— Non. Il ne fumait pas la pipe... Tout est là ! Ainsi, ma chérie, mirez-moi ces mômes. N'est-ce pas tout plein meugnon ?... Elles viennent de plaquer l'atelier et les v'là qui radinent pour briffer près de nous. Faisons-y une petite pla-place.

— Chéri, dit Sonia, ne cherrez pas...

Les deux époux s'étaient, sur le coup de midi, assis sur un banc du jardin des Tuileries et profitaient d'une radieuse journée de fin d'automne pour jouir du spectacle si gai et si parisien que crée, dans ce coin exquis, le mouvement des midinettes.

Une troupe de celles-ci se dirigeait vers le banc qu'occupaient M. et Mme de La Tour. Ceux-ci firent la place aux arrivantes.

— Merci, m'sieu, fit une jolie brunette d'une vingtaine d'années en s'asseyant avec ses compagnes sur le banc ainsi dégagé.

Elles déballèrent leurs petites provisions et aussitôt se mirent à déjeuner en babillant comme les pierrots qui, guettant les miettes du frugal repas, sautillaient gaiement autour d'elles.

Sonia et son mari écoutaient, sans en avoir l'air, le joyeux tapage que faisaient les jeunes filles et s'amusaient des réparties et des appréciations portées par les ouvrières sur les clientes de leur maison.

A leur conversation, il était aisé de comprendre qu'elles étaient toutes cinq employées chez une modiste ayant son magasin rue du Mont-Thabor, à quelque cinquante mètres du jardin des Tuileries. Les clientes dont elles parlaient étaient pour la plupart des Anglaises et des Américaines. La petite voisine de M. Jacquot, appelée par ses camarades Cui-Cui, imitait drôlement leur accent.

— Oh ! Cui-Cui ! s'écria une petite blonde aux yeux noyés des larmes que provoquaient ses éclats de rire. Vrai, ma Cui-Cui, tu es marrante ! Qui c'est qui dirait qu'on t'a flanquée à la porte ?...

— Ma pauv' vieille ! Quoi qu'tu veux qu'j'y fasse ! La patronne, all' nest pas contente. All' m'fiche dehors... Bien heureuse encore qu'all' dise pas qu'c'est moi qui y ai barboté son fric...

— Tu comprends le français tel qu'on le parle ? demanda doucement M. Jacquot à sa femme en lui serrant les doigts... Bon. Alors, écoute... Ça devient intéressant.

— Voui, fit une autre, grande et rousse. S'plique comment qu'ça s'fait.

— Oh ! ma chère, comment qu'ça pourrait être autrement ? T'as vu l'coup ?...

— Voui, firent les copines moins une autre, mince aux cheveux noirs plaqués par du cosmétique et qui lâcha son sandwich au pâté de campagne pour déclarer :

— Moi, môme Cui-Cui, j'y ai rien pigé. Explique le coup.

Toutes les quatre autres se mirent aussitôt à raconter, chacune à sa manière, ce qui avait valu le renvoi de la voisine de M. Jacquot.

— Oh ! là ! Si vous croyez que j'y com-

prends quéqu' chose si vous jaspinez toutes les quatre, hé, les mômes ?... Laissez parler la môme Cui-Cui.

— Bien sûr, cria celle-là. Qu'est-ce qu'alles en savent les autres ?... La ferme, vous autres...

— Sois polie, hé, Cui-Cui ! dit la blondinette en menaçant l'héroïne avec une rillette qu'elle dégageait d'un papier gris.

— Jette pas : tu m'ferais des taches, dit Cui-Cui, mais donne-moi n'en, j'aime la rillette, dis, Totoche, et c'est, peut-être, la dernière fois qu'je fais dînette avec vous...

— Quelle garce, la patronne ! dit Totoche. Tiens, ma jolie, mais j'suis bien sûre qu'on en fera encore des balthazars sur les bancs d'par ici. Allons, ma Cui-Cui, explique-s-y le coup à cette Marthoune qui n'sait rien d'l'affaire...

Les quatre jeunes filles se turent. Gravement, Cui-Cui se moucha, cracha par terre et déclara :

— Gy ! Jcommence : Croix de bois, croix de fer. Si je mens, droit en enfer... Figure-toi, la Marthoune, qu'hier au soir, pendant qu't'es allée porter sa toque à cet' vieille toquée de mère Watson... (Comment qu'elle lui va la toque, avec sa trombine, à la mère Watson ?)

— Tu parles ! fit Marthoune. Comment qu'ça peut y aller une toque sur cette bouillote-là ? J'avais une envie d'rigoler pendant qu'alle l'essayait, ma chère ! Et, tu sais, j'ai pas pipé mot. J'y disais toujours qu'ça y allait bien, qu'elle ressemblait à Marie Dubas.

— Non ? fit le quatuor.

— Voui !... Enfin, elle m'a fichu vingt francs de pourboire...

— Non ?

— Voui.

— Quéqu'tu payes ? dit Cui-Cui qui ne perdait pas le nord.

— Un bock à toutes en rentrant... Mais vas-y d'ton histoire, la môme Cui-Cui.

— V'là ! Pisque tu payes la goutte, t'as le droit d'tout savoir... Figure-toi donc qu'pendant qu't'étais à faire du boniment à la mère Watson, v'là qu'il y a trois poules qui rentrent au masaguin. Pas ensemble, turellement. Une toute seule, une grande rouquine, avec un nez d'un pan de long, ma belle.

— Au moins ! fit Totoche. C'est moi qui l'ai servie. All' parlait boche, ma vieille. Un bibi à 180 : 18 sous de guelte.

— Y en avait une autre avec un jeune homme blond qu'avait un manteau bleu et l'nez qu'y pleuvait d'dans. Celle-là, c'est moi qui me l'ai offerte. 49 sous de guelte... si y avait pas eu l'truc... Enfin !... Et puis une autre, une belle brune, avec un vison, ma chère ! et des perlouzes ! et un gros type qu'avait l'air youpin...

— Mais non, pas youpin ! dit une nommée Marcelle, l'avait l'air arabe, j'te dis !

— Turc, dit la quatrième; j'ai vu une fois un Turc à la foire d'Neu-Neu ! l'était tout pareil.

— Enfin, reprit Cui-Cui, Youpin, Arabe ou Turc, c'était un Pas-Français ! Y faisait cossu, ma chère : il avait l'nez un peu en banane, le teint foncé et les lèvres comme ça.

— C'était parce qu'y fumait un cigare, dit Marcelle.

— J'te dis qu'il les aurait eues comme ça, sans son cigare... Enfin une pelisse !... La patronne, alle s'avance tout droit dessus, all' fait sa petite révérence, ploc ! tu sais ? Alle en bavait ! All' l'appelle : cher maître... All' doit l'connaître. Bref, all' refile à la femme au vison pour 600 et quéques francs de pacotille. Quand Totoche et moi nous arrivons avec nos clientes à la caisse pour régler, Mademoiselle, qu'était occupée avec son client, dit : « Une seconde. » Alle lâche son couple, vient à la caisse, touche le fric de la rouquine au grand nez, lui rend la monnaie et retourne vers ses clients. J'y fais : « Et moi, mademoiselle ? » Alle dit : « Ho ! encaissez vous-même, Cui-Cui. » J'y réponds : « Y a à rendre, mamzelle. » Alle dit : « Bon », revient à la caisse; alle fait : « Combien ? » J'y réponds : « 490 à prendre sur 500. »

— C'est pas ce qu'y fallait dire, dit Marthoune. Y fallait dire : « 10 à rendre sur 500. »

— J'sais bien. Mais quéque tu veux ? J'étais si contente de dire : « 490 »... 10, tu comprends, ça sonne mal, ça fait pas riche ! Tandis que « 490 » !... Ça en fout plein la vue... Bref, ça m'a valu d'être fichue à la porte.

— Mais comment ?

— Paraît que le soir quand alle a fait sa caisse il lui a manqué 480 francs. Ce matin, alle me l'a dit. All' prétend qu'alle a dû rendre 480 francs comme je l'avais annoncé... Turellement, j'ai dit qu'j'avais annoncé « 490 à prendre sur 500 »... Les autres ont dit comme moi. Alles ont certifié, quoi. Mais ce vieux chameau de patronne, alle a dit que l'annonce devait être faite sur la rendue et qu'j'aurais dû dire : « 10 à rendre sur 500 ! » All' a dit qu'c'était ma faute. J'y ai dit qu'non. Bref, all' m'a fichue à la porte. All' m'a dit qu'je pouvais finir la semaine, qu'all' m'donnerait un bon certificat et qu'j'avais trois heures par jour pour me chercher un' place. V'là ! Tu parles si c'est bassinant. On était si bien toutes les cinq...

Les cinq midinettes maintenant se livraient à un concert de lamentations dans lequel des noms d'oiseaux, de pachydermes et de ruminants n'étaient pas ménagés à leur patronne.

Tout d'un coup, elles s'arrêtèrent, figées.

M. Jacquot, réjoui, blond, frais et rose, s'était tourné vers elles et, mettant sur

l'épaule de sa brune voisine sa main potelée et soignée, déclarait :

— Eh bien ! la môme Cui-Cui, j'vous fait un' affaire, moi. Et vous resterez avec les copines et vous aurez un bath bénef, par là-d'sus. Ça vous va-t-y ?

— Hé là ! Charriez pas, monsieur ! déclara Cui-Cui.

— J'charrie pas, fit La Tour que Sonia regardait avec autant de stupeur que les midinettes.

Il envoya la main dans sa poche, en tira son portefeuille et de celui-ci sortit un gros billet de 500 francs.

— Vise, dit Cui-Cui à ses compagnes, et tout de suite elle ajouta : Attention, monsieur, pas de blague !

— Mesdemoiselles, dit Sonia, je suis la femme de Monsieur. Et je crois que vous devriez l'écouter avec attention et faire ensuite ce qu'il vous dira. Je ne sais pas encore ce qu'il projette, mais je suis sûre que c'est pour vous rendre service et pour tirer au clair une affaire dont il s'occupe depuis quelque temps. Il s'agit de rendre service à une jeune fille qui a été dans le même cas que vous.

Lorsque Sonia demande quelque chose, il est impossible de lui résister tant elle met de charme à formuler sa demande ou son désir, tant son sourire est exquis et engageant. Les cinq midinettes ne résistèrent pas un instant de plus et M. Jacquot, vers qui ces six jeunes visages se tournaient avec le très vif intérêt que l'on comprend, expliqua nettement ce qu'il attendait des jeunes filles.

Elles furent vite convaincues et, en joyeuse bande, ils allèrent tous à un petit bar tranquille et coquet au coin de la rue Cambon et de la rue du Mont-Thabor où il offrit plusieurs tournées générales de gâteaux, de café et de pousse-café qui remplirent de joie les jeunes filles et Sonia qui s'amusait franchement au milieu de cette industrieuse et gaie jeunesse.

On se promit de se revoir le lendemain et de déjeuner ce jour-là au restaurant de la Samaritaine, ce qui ravit d'aise ces charmantes jeunes filles.

— Et maintenant, dit notre ami, lorsque les cinq midinettes furent envolées, si nous allions déjeuner ?

CHAPITRE X

LE GRAND COMPLOT

Midi et demi avait à peine sonné depuis dix minutes quand, le lendemain, les cinq jeunes filles vinrent en courant et en riant rejoindre le ménage de La Tour sur le banc où l'on s'était rencontré la veille.

Aux yeux rayonnants de Cui-Cui et de ses compagnes, il était facile de comprendre que tout s'était parfaitement passé. Toutes cinq riaient à qui mieux mieux et chacune voulait raconter la chose.

M. Jacquot, qui s'amusait beaucoup du succès de son stratagème et en augurait la réussite de son plan, monta sur le banc et imposa silence à ses assaillantes.

Il déclara qu'on allait s'asseoir tous ensemble, car on était mieux là que partout ailleurs pour parler tranquillement ; que Cui-Cui, qui était le premier rôle, se placerait au milieu entre lui et Sonia; qu'elle leur raconterait rapidement tout ce qui était arrivé et qu'ensuite on irait déjeuner à la Samaritaine où il avait retenu une table. On prit place aussitôt sur le banc.

— Avant toute chose, dit Cui-Cui, dès que le capitaine lui eut donné la parole, je dois vous dire qu'j'suis bien contente et qu'y a une chose qui me f'rait joliment plaisir... V'là : ce s'rait que Mme Sonia, all' m'permette d'l'embrasser vu qu'j'suis bien contente comme j'l'ai dit.

— Nous aussi, on voudrait bien l'embrasser, dirent les autres... Pasque Cui-Cui reste avec nous...

— Mais ça me fera beaucoup de plaisir, à moi aussi, mes petites amies, répondit Sonia.

.....

— V'là qui est fait, et je suis bien contente, dit Cui-Cui quand la cérémonie fut achevée... Maintenant, nous vous disons toutes, et moi le plus, un et même beaucoup de grands mercis à vous, monsieur, aussi, vu qu'c'est vous qu'avez eu l'idée qui nous a rendues toutes si heureuses. J'suis sûre qu'ça vous portera bonheur à tous les deux et aussi à votre petite amie qu'a eu des embêtements comme moi... Donc, maintenant j'vas dégoiser mon histoire. Si je me gourre, les autres sauront ben me le dire tout d'suite.

« Alors, v'là : Comme vous m'l'aviez dit, monsieur, on est allé hier, aussitôt qu'on vous a quittés et qu'on a eu fait la monnaie, à la caisse de Mlle Cardieu; c'est la patronne. On a fourré les 480 balles d'sous son petit tabouret, comme si le fric était tombé tout seul. Marthoune faisait le guet pour voir si la patronne radinait pas par devant et la Marcelle alle regardait si alle la voyait pas qui venait par l'appartement, parce que, l'appartement de la patronne, il communique avec le mazaguin, s'pas ?

« V'là que, quand j'ai eu mis les billets sous le tabouret de la caisse et qu'on a vu qu'la patronne all' était pas 'core arrivée, la Marthoune all' dit (pasqu'alle pense toujours à tout, la Marthoune), all' dit : « C'est pas tout ça d'avoir tanqué l'fric, faut maintenant qu'on ait moyen d'le retrouver. » Alors alle nous envoie dehors là ousqu'all' avait vu, au coin d'la rue Mondovi, un tas

d'sable. On y va nous deux Totoche. On rapporte un peu d'sable. On l'colle par terre. On renverse quèques bouts d'papier de la corbeille. On fait un peu sale, quoi. Juste ce qu'il fallait pour que quand la patronne rentrerait alle dise : « Oh ! comme c'est malpropre ici ! Voyons, mesdemoiselles, l'une de vous veut-alle donner un petit coup de balai ? »

« On avait à peine fini notre arrangement que la patronne radine. Alle enlève son manteau, son galure, alle regarde à droite et à gauche, alle fronce le nez comme ça, et puis comme ça, et alle nous dit : « Oh ! comme c'est malpropre, ici. Voyons, mesdemoiselles, l'une de vous veut-alle donner un petit coup de balai ? » Tout juste comme on le pensait, quoi. Là-dessus, v'là Marthoune qui t'prend l'balai et qui fait ça, et ça et ça. La poussière volait bien un peu, mais alle faisait tout de même attention pour pas mettre la patronne à rebrousse-poil. V'là qu'alle s'rapproche de la caisse. Justement, la patronne était sur sa chaise et alle avait les pieds sur le fric que l'tabouret était dessus, s'pas ?

« La Marthoune s'approche donc de la patronne et alle dit : « Pardon, mademoiselle ! Si vous le permettez, je vais donner un coup de balai sous la caisse. » La patronne descend, alle vient jusqu'à la porte et nous, je vous assure, moi surtout, j'avais l'cœur qui faisait... enfin, qui tapait dur...

— Moi aussi, ho ! là là ! s'exclama Totoche.

— On l'avait bien toutes qui tapait fort aussi, dit la Marcelle, pour mettre les choses au point.

— Enfin, reprit la môme Cui-Cui, on n'respirait plus... V'là que tout d'un coup, Marthoune se baisse sous la caisse comme pour enlever le tabouret et « Crotte ! » qu'elle dit...

— Pas du tout ! J'ai pas dit « Crotte ! » enfin ce que tu me fais dire...

— Comment, t'as pas dit « Crotte ! » ? Eh bien ! quèque t'as dit, alors ?

— Non, je n'ai pas dit « Crotte ! » Pour quoi que c'est qu'tu vas me faire prendre, alors ? J'ai pas dit « Crotte ». J'ai dit : « Ah ! mince alors ! » tout simplement !

— Enfin, la Marthoune a dit : « Ah ! mince alors ! » tout simplement. Mademoiselle alle dit : « Qu'y a-t-il ? » Nous on se bouscule, s'pas ? encore on n'osait pas trop pour pas faire voir qu'c'était une combine. Marthoune, alle sort de d'ssous la caisse et alle tenait les fafiots dans les mains. Elle les montre à la patronne qui faisait des yeux ronds, fallait voir ça. La Marthoune dit : « Mademoiselle, regardez donc ce que je viens de trouver. » La patronne, qui en était baba, prend les fafiots, les compte et : « Quatre cent quatre-vingts francs » qu'alle dit. Moi, je pousse un cri : « Aaaah ! » La patronne dit : « Quoi ? » Et moi je crie tout de suite : « 480 francs ! C'est mon fric ! Aaaaah ! » et v'lan ! j'tombe dans les pommes... Vous comprenez, je m'étais dit : « Si tu tombes dans les pommes, c'est 'core c'qui vaudra de mieux... La patronne y verra que du bleu... Sans ça, des fois que tu te ficherais à rigoler... » C'est que j'étais contente, vous savez ! Alors me v'là dans les pommes, et je gigotais sur l'plancher en fermant les yeux bien dur parce que ça venait de me prendre : j'avais envie de me fiche à rigoler ! Vous voyez l'tableau d'ici ?

« Moi, qu'étais par terre et que je gigotais comme j'avais vu des gonzesses qui l'faisaient. Marthoune, Totoche, la Marcelle et Ninette qu'étaient autour de moi, qu'avaient envie d'rire et qui faisaient des « Oh ! Mon Dieu !... Sainte Vierge !... Faut fair' quéque chose !... » La patronne, qui n'savait plus si c'était du lard ou du cochon, qui t'nait ses fafiots dans la main et qui disait : « Cui-Cui ! Voyons, ma petite Cui-Cui !... Faut vous remettre !... »

« Alors, tout d'un coup, moi j'ai plus pu tenir, j'm'suis fichue à rigoler, et je te rigole, et je te rigole que je commençais à en pleurer... et les quatre-z-autres qui rigolent aussi... Enfin, la patronne dit : « Ma pauvre petite Cui-Cui !... C'est la détente... ça va aller mieux... Là ! là, mon enfant... calmez-vous, calmez-vous... Ninette, allez donc chercher de l'eau fraîche sucrée pour la remettre tout à fait... »

« La Marthoune (qui perd jamais l'nord) dit comme ça : « Turellement, mademoiselle, que Cui-Cui ne nous quitte plus ? — Vous n'êtes pas folle, Marthe ? Cette enfant ? Nous quitter après l'injustice dont je me suis rendue coupable ?... Non. Non. Elle restera avec nous... Si elle veut bien... Si elle ne me tient pas rigueur... » Alors, moi, je t'saute au cou de la patronne et on s'embrasse pendant que Ninette et Marthe filent chez le bistro et rapportent une bouteille d'mousseux...

« Après ça, on s'rembrasse encore un peu toutes, Mademoiselle nous fait un petit laïus comme quoi alle était bien contente et puis qu'alle était désolée, qu'il fallait toujours faire les annonces d'la même façon, qu'alle nous aimait bien...

— Mais alle nous flanque tout d'même à la porte, fit remarquer Totoche en levant son petit nez en l'air.

— Turellement, ma chère ! Sans ça all' nous aimerait pas... Enfin, alle nous fait son petit boniment qu'on écoute tout plein émues, nous autres; fallait ben y faire plaisir, s'pas ?...

— Moi, j'étais émue, vraiment, dit Marcelle qui tenait précieusement un paquet à la main. C'est pas une mauvaise femme, vous savez...

— Oh ! non, fit la môme Cui-Cui, l'est pas méchante... rien qu'un peu vache...

— Oh ! Cui-Cui, s'écrièrent ensemble Marthoune et Ninette outrées, comment qu'tu peux dire ça ?... Pense un peu à...

— Non. C'est vrai, admit la narratrice. L'est un bonne fille tout d'même... N'empêche que si j'vous avais pas eus, m'sieu-dame, la môme Cui-Cui l'était bien fichue... L'aurait pas pu s'retaper d'lâcher ses copines... Enfin, maintenant, faut qu'j'vous dise le plus beau. V'là, turellement, que des clientes arrivent; y en a une qui vient vers moi. J'la sers. J'y colle un bibi de 120. Elle vient à la caisse, tire un billet de 100 et un autre de 50. Je regarde bien la patronne et j'avais un peu envie de rire (quand on est si contente, s'pas ?) et j'dis : « 30 à rendre sur 150. » La patronne rigole en douce, elle répète : « 30 à rendre sur 150 », elle rend la monnaie. J'plie le bibi dans un p'tit sac et je raccompagne la cliente à la porte en me disant : « 12 sous de guelte. » V'là pu'la patronne me regarde. All'm'sourit. All' m'dit : « C'est très bien, Cui-Cui. » Comme j'rigole, all'm'demande : « Qu'est-ce qui vous fait si joyeuse, Cui-Cui ? » J'y réponds : « D'abord, mademoiselle, c'est qu'j'reste avec vous et les copines, et puis c'est mes douze sous de guelte... — Non ! qu'elle fait, ça n' fait pas douze sous de guelte. » Je la r'garde avec des yeux ronds, vrai j'm'bilais... Elle se fiche à rigoler : « Ça fera 120 francs, ma petite fille. J'ai été injuste envers vous et je m'étais promis que votre première vente serait tout entière pour vous »...

— Hein ? firent les quatre autres, qu'est-ce que vous en pensez, m'sieu-dames ?... Pas vrai, qu'c'est une chic femme ? Cent vingts francs d'un coup !

— Oh ! oui, déclara la môme Cui-Cui. D'maint'nant, j'veux plus la charrier, c'te femme-là. C'est tout d'même une patronne qu'est pas ordinaire... Alors... Alors, vous pensez si tout le monde était content. Alors. Alors..

— Attends, la môme ! Elle s'en tirera jamais, dit Marthoune... Madame, nous étions tous, naturellement, très contentes, vous le pensez bien...

— Plus qu'ça... fit Cui-Cui les yeux mouillés.

— Oui, plus que ça ! reprit Marthe. Vous comprenez : Cui-Cui, pour nous, c'est le fétiche contre le cafard. Elle est toujours gaie, toujours prête à rire même des choses les plus tristes qui peuvent lui arriver... Quand une de nous n'est pas contente, la môme Cui-Cui arrive avec ses cheveux de chien fou, son nez en trompette et ses mains qui frétillent toujours et, au bout de cinq minutes, elle a chassé le cafard et nous a remises d'aplomb... C'est pour ça, vous savez, qu'on l'appelle Cui-Cui... Elle est comme ces petits pierrots-là, vous voyez... Cui-Cui... cui-cui... Ils sont toujours contents d'eux... Enfin, on aime la môme Cui-Cui de tout notre cœur...

— Ça va... Ça va... fit doucement la môme Cui-Cui en question qui était fort émue.

— Maintenant, je dois vous dire que la guelte, chez nous, on la met toutes ensemble. C'est plus juste, vous comprenez. En fin de semaine, quand on touche, on partage... Donc ce matin la patronne, quand on a été pour sortir, a appelé Cui-Cui et lui a donné 120 francs comme elle l'avait dit... Alors... Alors... Alors, on a fait un grand complot.

— Alors si toi, qu'es notre orateur, tu ne t'en tires pas, dit Marcelle intervenant à son tour, faut qu'j'm'y mette... Madame, elles sont bien embarrassées pour peu de chose. Vous (puisque monsieur est votre mari, c'est donc comme si c'était vous)... vous nous avez fait un grand plaisir. Nous tenons à vous le prouver et à vous laisser un souvenir de notre reconnaissance. Alors, en sortant du magasin, nous sommes vite allées en courant sous les arcades de la rue de Rivoli, dans ce magasin où il y a tant de jolies choses. Ce que nous avons pensé qui pourrait vous faire plaisir est là, dans ce paquet que je porte et que je vous offre de notre part à toutes, et surtout de la part de Cui-Cui...

— Non, s'écria Ninette qui n'avait encore presque rien dit. Pas « surtout » de la part de Cui-Cui. De notre part à toutes, car nous sommes toutes aussi heureuses que Cui-Cui.

— Oh ! oui, de notre part à toutes... C'est elle qui a choisi l'objet, d'ailleurs.

— J'ai pensé..., dit Ninette toute rouge. J'ai pensé... enfin, moi qui suis née dans une ferme de Beauce, où mes parents ont toujours vécu, il y avait là une statue de chien d'cheu-nous, un beau beauceron à bas rouge, ça me faisait chaud au cœur rien que de le regarder... Alors... Voici, madame...

Ninette déposa sur les genoux de Sonia un lourd paquet soigneusement enveloppé.

Mme de La Tour, avec un sourire ému, défit les feuilles superposées de papier, dénoua des ficelles roses et puis, tout d'un coup, poussa un cri d'émotion et attira vers elle pour l'embrasser la petite paysanne beauceronne exilée, loin de ses plaines natales, dans le grand Paris.

Sur son socle de marbre blanc, comme la neige du pays slave, un grand lévrier russe, un Borzoï à la somptueuse fourrure, allongeait son élégante et puissante silhouette de bronze, prêt à bondir...

CHAPITRE XI

BRIGADE TOUT A FAIT MOBILE

Lorsque le déjeuner, qui n'avait été qu'un éclat de joie depuis les hors-d'œuvre jusqu'à la dernière miette de la « tarte mai-

son », fut terminé, M. Jacquot proposa de « changer de crèmerie » pour prendre le café. Les jeunes filles s'entassèrent en riant dans l'ascenseur et tout le monde, Sonia serrant sur son cœur son lévrier de bronze soigneusement renfermé dans ses nombreux papiers, se mit en route pour le petit café du coin de la rue du Mont-Thabor et de la rue Cambon.

Le capitaine de La Tour tenait à expliquer à cet essaim de midinettes ce qu'il attendait d'elles.

Subitement, en entendant la môme Cui-Cui expliquer, la veille, qu'elle était victime de ce qui ressemblait beaucoup aux erreurs de caisse dont Mlle Béchereau avait été rendue coupable, une idée avait germé dans son esprit :

« Pourquoi n'y aurait-il pas liaison entre l'erreur de caisse commise chez Mlle Cardieu et celles, successives, qui s'étaient produites chez « Guitte et Marguerite » ?

Il écouta donc attentivement le récit imagé et vivant de la môme Cui-Cui. Bientôt, il fut persuadé qu'il y avait une étroite corrélation entre cette narration et celles qui lui avaient été faites au sujet des fautes commises par la fiancée de Lancemont dans sa comptabilité.

Le signalement des acheteurs présents dans le magasin au moment de l'erreur, signalement sur lequel « toutes » les quatre petites vendeuses présentes étaient d'accord et que mimait Cui-Cui d'une façon si parfaite, lui donna la pensée qu'il pourrait peut-être, partant de ce point, découvrir les escrocs qui, d'une façon ou d'une autre, trouvaient habilement le moyen de subtiliser la monnaie qu'ils venaient de déposer sur la caisse.

Ce genre d'escrocs est bien connu et classé par les policiers. On les désigne habituellement sous le vocable d' « escrocs à la monnaie ». Généralement cependant, ils ne pratiquent pas comme ils paraissaient le faire dans les cas présents.

D'habitude, le voleur donne à la caisse un billet de la Sainte-Farce, ramasse sa monnaie et file avant qu'on ne se soit aperçu de rien. D'autres fois, le filou profite de ce que le tiroir-caisse est ouvert devant lui pour y puisser rapidement une poignée de monnaie ou de billets... Ou encore, procédant par paires, l'un des escrocs se fait servir et paie avec un billet de 100 francs sur lequel est une indication manuscrite. Le second entre à son tour dans le magasin, paie avec un billet de 50 francs et attend sa monnaie. Lorsque la caissière la lui rend, il a l'air étonné et dit aimablement : « Il y a erreur, mademoiselle, c'est un billet de 100 francs que je vous ai remis. »

La jeune fille, surprise, répond qu'elle croit bien avoir reçu un billet de 50 francs. L'escroc, toujours aimable, dit : « Mais non, mademoiselle. C'était un billet de 100. Justement, j'avais écrit une adresse dessus, n'ayant pas de papier sous la main où la noter; c'est « 55 bis, rue Jean-Bernard. » La jeune caissière cherche dans les billets qui sont dans son tiroir-caisse, trouve, ou plutôt croit trouver le billet, rougit, s'excuse (comment douter ?) et paie. Les deux escrocs ont 50 francs à se partager.

Ici, dans ces erreurs de caisse qui préoccupaient si fortement M. Jacquot, il paraissait y avoir une variante nouvelle.

En y réfléchissant bien, et le capitaine de La Tour avait tourné et retourné le problème dans tous les sens, il pensait avoir affaire, cette fois, à un individu d'une très grande habileté, un véritable prestidigitateur, qui subtilisait très adroitement les billets sur la caisse au moyen d'un truc inédit et faisait cela si délicatement que la caissière ne s'en apercevait pas; voyant la table nette devant elle, elle croyait de bonne foi avoir déjà renfermé dans son tiroir les billets que lui avait subtilisés le filou aussitôt après les avoir déposés.

Dans le dernier cas, celui des 480 francs enlevés chez Mlle Cardieu, la manœuvre paraissait avoir été fort simple, et le voleur avait dû profiter de cette espèce de flottement causé par l'indécision de la patronne de Cui-Cui pour s'emparer des 480 francs qu'il venait de déposer sur la table et pour les remettre dans sa poche. Il devait penser que si l'on voyait la table dépouillée de l'argent qui s'y trouvait un instant plus tôt, la modiste croirait que son employée avait déjà renfermé les billets dans le tiroir, tandis que cette dernière croirait que sa patronne s'était acquittée de ce soin.

Et, cette fois encore, il avait pleinement réussi sa filouterie.

Le même escroc avait dû réaliser une première fois son tour de passe-passe avec Mlle Béchereau, et, enchanté de sa réussite sans doute facilitée par une distraction d'Yvette (n'allait-elle pas se marier bientôt, ce qui devait lui occuper l'esprit ?), il avait recommencé, « repiqué au truc », comme disent les gars du milieu... et les militaires.

L'esprit de plus en plus préoccupé d'Yvette, qui ne s'exliquait pas la disparition des sommes qu'elle ne retrouvait plus en faisant sa caisse, facilitait à chaque nouvelle tentative la malhonnête manœuvre du filou. Celui-ci avait dû perdre le contact quand Mlle Béchereau avait quitté la maison « Guitte et Marguerite » pour entrer chez « Mesdemoiselles Paturel ».

Mais aussitôt, pensait M. Jacquot, le voleur s'était mis à la recherche d'Yvette, l'avait relancée dans sa nouvelle place et lui avait subtilisé, de la même manière que précédemment, les 3.600 francs sur lesquels portait l'erreur de caisse du 16 décembre.

Ce que ne comprenait pas M. Jacquot, c'était comment la fiancée de Lancemont n'avait pas remarqué le personnage qui de-

vait forcément être reconnaissable et qui venait faire un achat et un paiement au magasin où elle se tenait « chaque fois qu'elle commettait une erreur de caisse ».

L'exactitude des descriptions données par les cinq employées de Mlle Cardieu permettait à l'officier du 2e Bureau d'espérer démasquer bientôt le filou récidiviste.

M. Jacquot pensait que, rassuré par le succès de son premier larcin, l'escroc ne tarderait pas à le renouveler.

De plus, il soupçonnait fort « le jeune homme blond qu'avait un manteau bleu et un nez qu'y pleuvait d'dans » si bien décrit par Cui-Cui dont le regard observateur avait dû le photographier... Peut-être aussi la femme qui l'accompagnait... Mais, à peu près certainement, l'un des deux. Ils étaient assez près de la caisse pour pouvoir exécuter ce tour de passe-passe. Et les circonstances dans lesquelles ce paiement avait été fait étaient tellement propices pour les escrocs qu'il paraissait impossible à M. Jacquot que les filous n'en eussent pas profité.

Lorsqu'il eut emmené ses jeunes invitées au même petit café que la veille et qu'il leur eût fait servir un café et des liqueurs, profitant des quelques instants qui leur restaient encore avant la rentrée des jeunes filles, le capitaine de La Tour très gravement, leur demanda leur attention.

Il avait fait complètement la conquête des midinettes et elles l'écoutèrent religieusement.

Ce qu'il attendait d'elles n'était d'ailleurs ni difficile ni compliqué.

Il fallait :

1° Prêter la plus grande attention aux visites qui se faisaient dans le magasin et repérer soigneusement le retour des visiteurs qui étaient présents au moment où l'incident des 480 francs s'était produit.

Si l'un d'eux revenait, la jeune fille qui le servirait l'accompagnerait certainement jusqu'à la caisse pour le règlement de son achat, mais une de ses camarades devait se tenir près des acheteurs sous un prétexte ou un autre et bien surveiller tous leurs mouvements. Si elle s'apercevait de quelque chose, elle devait aussitôt avertir. Une seconde camarade se serait portée, en même temps que l'acheteur suspect se rapprocherait de la caisse, vers la porte, qu'elle fermerait immédiatement au premier cri qui lui indiquerait une tentative de vol.

— Faites bien attention, recommanda M. Jacquot. Si le client dit, comme il le fera certainement, qu'il a commis une erreur, que c'est machinalement qu'il a fait le geste de ramasser cet argent, il ne faudra le laisser aller sous aucun prétexte, même si Mlle Cardieu en donnait l'ordre. Il faut me prévenir d'urgence...

— Où ça, monsieur ? demanda Marthe.

—Voici mon adresse et le numéro de téléphone auquel il faudra m'appeler. Vous demanderez le numéro de téléphone. Vous l'aurez aussitôt, certainement. Vous direz simplement : « Mlle Cui-Cui fait dire à M. Bernard que ça y est. » Ce n'est pas compliqué ?

— Pas du tout, dirent les midinettes.

— Donc, pas d'erreur possible. Ensuite, empêchez le voleur de sortir tant que je ne serai pas arrivé ou qu'un agent ou un inspecteur de la police n'aura pas pris livraison du type... Vous me comprenez, hein ?

— Parfaitement, répondirent-elles toutes les cinq.

— Maintenant, il se peut que l'homme ou la femme soit arrêté avant que l'on ait eu le temps de me prévenir. Dans ce cas, voici une enveloppe fermée. Il faudra la donner immédiatement à l'agent ou au policier qui arriverait. Donnez-la-lui tout de suite...

— Et s'il ne veut pas la prendre ou pas la lire ? demanda Marthe, toujours pratique.

— Dites-lui, en la lui remettant : « Lisez d'urgence, ordre du 2e Bureau... » Il lira et obéira, soyez sans crainte. Pour plus de sûreté, j'ajoute cette mention sur l'enveloppe. Maintenant, encore un conseil : Si vous remarquez quelque chose d'irrégulier autour de vous, n'hésitez pas à me prévenir. Téléphonez-moi à mon numéro, demandez-moi de la part de Mlle Marthe, par exemple, et dites-moi ce qui vous a paru louche. D'ailleurs, je ne perdrai pas contact avec vous et je me tiendrai prêt à intervenir à l'occasion.

— En sorte, dit encore Mlle Marthe, que nous voilà embrigadées pour découvrir quels sont les escrocs qui ont failli nous faire perdre notre Cui-Cui ? Nous voilà devenues, à nous cinq, une véritable brigade mobile...

— Oh ! là là ! fit Cui-Cui, une brigade tout à fait mobile, mon gros chou. Pour être mobile, moi, je m'en ressens.

CHAPITRE XII

COMME AU CINEMA...

Le surlendemain — c'était le 23 décembre — M. Jacquot se disposait, vers les quatre heures, à sortir un instant de son bureau pour aller acheter le cadeau qu'il se promettait de mettre dans les souliers de Sonia, lorsqu'un planton ouvrit la porte :

— Mlle Marthe vous demande au téléphone, mon capitaine, dit le soldat.

— Donnez Mlle Marthe...

Bernard de La Tour, le chapeau sur la tête, prit l'appareil et dit :

— Allo ! Ici, Bernard...

— Bonjour, m'sieu. C'est Ninette qui parle.

— Bonjour, mademoiselle Ninette... Vous avez du nouveau ?... Racontez-moi ça. Je vous écoute.

— Pas chez nous, monsieur Bernard. Mais je vous téléphone tout d'même parce que, à la sortie de midi, j'ai rencontré une petite copine à moi, une payse, qui me cherchait pour me demander si je ne connaissais pas une place pour elle, vu que sa patronne à la suite d'une erreur comme celle qui était arrivée pour Cui-Cui...

— Ah ? Bien ! Vous avez bien fait de m'aviser. Il y a longtemps que cette erreur a eu lieu ?

— Hier soir, monsieur Bernard. Elle s'appelle Marie Binchon, mais on l'appelle Bichon. Elle pleure beaucoup, vous savez...

— Je n'en doute pas, mademoiselle Ninette. Où travaille-t-elle ?

— Chez « Darvieux frères », rue du Sentier, fournitures pour la mode... J'ai pris rendez-vous avec elle à six heures, au petit bar de la rue du Mont-Thabor, l'même que l'aut' jour.

— Parfait. Vous avez très bien fait. Je serai au bar à six heures. D'où me téléphonez-vous ?

— Du bar. J'ai pu m'échapper une minute en portant un galure. Oh ! pardon : un chapeau ! Maintenant, faut que je file... A ce soir, monsieur Bernard.

— A ce soir, mademoiselle Ninette... Attendez, mademoiselle Ninette, ne coupez pas. Gardez l'appareil, s'écria M. Jacquot en entendant le planton qui de la porte lui disait :

— Mlle Cui-Cui fait dire à M. Bernard que ça y est.

— Dites à Mlle Cui-Cui que j'y vais tout de suite, s'écria le capitaine. Mademoiselle Ninette vous êtes toujours là ?

— Oui, m'sieu.

— Bien ! Alors, restez là. Lâchez le téléphone et attendez-moi ou attendez de mes nouvelles dans le café.

— Mais mon galure...

— Gardez-le. Vous le porterez plus tard. Bougez pas, il y a du neuf...

L'officier du 2e Bureau raccrocha et fila dare-dare pour se rendre à l'appel de Mlle Cui-Cui.

Quelques minutes après, il était déposé par un taxi au coin de la rue de Rivoli et de la rue Rouget-de-l'Isle. Il avait repéré, en passant par là, le magasin de Mlle Carlieu où travaillaient ses petites amies. Il s'y dirigea en toute hâte.

Quelques personnes étaient rassemblées devant la vitrine et commentaient avec étonnement ce qui se passait à l'intérieur.

— C'est un soviet des vendeuses, disait l'un.

— Pige-moi la petite blonde si elle tient bon ! Elle veut pas lâcher l'morceau.

— Et la patronne... Je la connais, moi, cette femme... L'est pas trop poison...

— Voulez-vous me laisser passer ? demanda M. Jacquot en s'approchant de la porte.

On lui fit place curieusement et une brave femme qui se trouvait là lui demanda aussitôt des renseignements.

— J'arrive, répondit l'officier comme si cela ne se voyait pas.

Il heurta à la porte, contre laquelle Marthoune était appuyée, les sourcils froncés.

Un ménage dans lequel M. Jacquot reconnut aussitôt le « jeune homme blond avec le manteau bleu et le nez qu'y pleuvait d'dans », dont Cui-Cui avait donné et mimé la description, se tenait près de la caisse et discutait véhémentement, les bras au ciel.

Une femme relativement jeune et qui avait dû être belle était accoudée à la même caisse et se tenait la tête dans les mains. Cui-Cui et Totoche, le dos au public, restaient immobiles et semblaient changées en statues. Marcelle assise sur un siège, Totoche et Cui-Cui entre la caisse et elle, tenait l'appareil téléphonique pressé sur son cœur.

Au moment où Marthe allait ouvrir à M. Jacquot et venait de clamer : « Le voilà !... Le voilà !... » un agent que quelque voisin était sans doute allé chercher se montra à l'angle que venait de tourner le capitaine de La Tour.

Celui-ci, faisant signe à Marthe de ne pas ouvrir encore, descendit sur le trottoir et fit quelques pas à la rencontre de l'agent. Il fouillait sa poche pour en extraire sa carte et prouver son identité au gardien de la paix, pas très sûr au fond d'être dans son droit et de ne pas avoir outrepassé les limites qui lui étaient assignées par sa situation officielle en marge de la police civile, quand l'agent le salua avec un bon rire.

— Mais alors, c'est sérieux, mon capitaine ? Moi qui croyais qu'il s'agissait d'un crêpage de chignon. Est-ce qu'il faut que je demande de l'aide ?...

— Pas encore, Bournat, répondit M. Jacquot en reconnaissant avec satisfaction un des agents qui pendant longtemps avait assuré le service auprès du Ministère... J'ai été appelé ici par un coup de téléphone donné sur mes instructions au cas où quelque chose se produirait. Mais je ne sais rien encore. Je vous ai vu arriver au moment où j'allais entrer. Je préfère que ce soit vous, qui êtes plus officiel et en tenue, qui entriez le premier.

— Il ne doit pas y avoir beaucoup de danger pour que vous me cédiez le tour, mon capitaine... Je vais entrer le premier et vous voudrez bien me donner vos instructions au fur et à mesure.

La foule, qui s'amassait, s'écarta avec un respect accru de toute l'autorité du costume martial de l'agent. Marthoune, qui

n'avait pas quitté son poste de concierge, laissa entrer les deux policiers.

La première des choses que fit Bournat, après avoir jeté un coup d'œil à M. Jacquot, fut de demander que l'on fermât la devanture.

Marcelle lâcha aussitôt son téléphone et se hâta d'exécuter l'ordre de l'agent.

Cui-Cui et Totoche, toujours immobiles, sur un mouvement que firent le jeune homme au manteau bleu et sa compagne, hurlèrent : « Les mains en l'air !... » tout comme au cinéma.

Le capitaine s'aperçut alors qu'elles tenaient chacune un gros revolver d'un vieux modèle qui n'aurait certainement fait de mal à personne, mais dont le calibre était fort impressionnant. Les gesticulations auxquelles paraissaient se livrer les deux clients n'étaient donc, en réalité, que des positions désespérées de malfaiteurs pris sur le fait.

M. Jacquot fit un pas en avant et se plaça entre les deux midinettes transformées en « shériffs du Far-West dans l'exercice de leurs fonctions » et les « bandits ».

— Repos ! commanda-t-il, ne sachant s'il devait rire ou sévir et se demandant toujours comment cela se terminerait.

— Faites attention, souffla Cui-Cui en obéissant à l'ordre de l'officier, le jeune homme blond doit être armé.

M. Jacquot secoua la tête, et, s'adressant au jeune homme en question, allait lui demander son identité, quand il reconnut un officier qu'il avait rencontré plusieurs fois sur les terrains d'aviation. Il le connaissait pour un parfait honnête homme.

— Le lieutenant de Chabronne ?... Mais que diable faites-vous là, mon ami ?

— Ma foi, mon capitaine, vous en savez certainement plus que moi. Voici un quart d'heure que ces demoiselles m'ont commandé : « Les mains en l'air » et me tiennent sous la menace de leurs pétoires. Je commençais, je vous l'avoue, à trouver le temps long et à avoir des fourmis dans les pattes, quand j'ai entendu la petite blonde là-bas appeler le numéro du Ministère et vous demander à l'appareil... J'ai pris mon mal en patience et j'ai essayé de calmer... mon... amie, et voilà tout ce que je sais.

Un sanglot monta de la caisse. Mlle Cardieu, la tête dans son tiroir-caisse, sous l'empire d'une crise de nerfs, sanglotait éperdument.

La jeune femme qui accompagnait le lieutenant de Chabronne s'était assise sur un fauteuil et avait à moitié perdu connaissance.

Les petites vendeuses, pensant qu'elles avaient fait quelque gaffe, s'étaient réfugiées dans un angle du magasin et ne savaient plus quelle contenance tenir.

L'agent Bournat, planté au milieu de la pièce, ayant sorti son carnet pour verbaliser et ne sachant que faire, l'avait renfermé dans sa poche. Par contenance, il boutonnait et déboutonnait sa veste de cuir noir. Il regardait le capitaine de La Tour, puis le « jeune homme blond », puis, une à une, les quatre jeunes filles dans le coin.

Tout d'un coup, Mlle Cardieu releva la tête, vit un agent près d'elle et poussa un cri :

— Un agent ! Un agent ! Dieu vous envoie ! On m'a volé 325 francs...

Ce cri rappela M. Jacquot à la réalité.

— Il y a certainement un quiproquo, monsieur de Chabronne. Veuillez m'excuser. C'est une affaire très compliquée et vous pourrez nous être utile. Attendez, je vous prie...

Mlle Cardieu se précipita vers notre ami en l'entendant parler :

— Vous êtes M. le commissaire ? demanda-t-elle avec un sourire qui illuminait étrangement sa pauvre figure ravagée par les larmes qui avaient délayé ses fards... Monsieur le commissaire, venez à mon secours.

— Exactement, je ne suis pas le commissaire de police, mais je vous serai reconnaissant de bien vouloir vous calmer d'abord et nous dire ensuite ce qui vous est arrivé. Si vous voulez bien, nous allons laisser la devanture fermée pendant quelque temps et je vais envoyer une de ces demoiselles chercher quelque chose pour vous remettre de votre émotion... Nom d'un chien ! Et Ninette qui est au bar... Mademoiselle Marthe, dit-il aussitôt sans s'occuper des regards étonnés que tous lui lançaient, voulez-vous aller au bar du coin ?... Oui, le même ! Vous y trouverez Mlle Ninette... Elle m'attend ! Vous lui direz de venir ici et vous rapporterez ce que Mademoiselle demandera pour se remettre d'aplomb.

—Ce sera une bénédictine avec de l'eau... dit Mlle Cardieu d'une voix mouillee.

—Une bénédictine avec de l'eau... Et pour Madame ? demanda M. Jacquot au lieutenant de Chabronne.

— Pour moi, ce sera un whisky avec du soda, fit la jeune femme qui se redressa légèrement sur son fauteuil.

Le lieutenant se mordit les lèvres en haussant imperceptiblement les épaules, mais M. Jacquot le remarqua aussitôt.

— Pour vous et ces demoiselles, ajouta-t-il, vous aurez l'obligeance, mademoiselle Marthe, de prendre ce que vous voudrez... Voici...

Il glissa cent francs dans la main de la jeune fille et la regarda sortir par la petite porte basse ménagée dans la devanture...

En lui-même, le capitaine de La Tour, regardant de coin la compagne du lieutenant de Chabronne, se disait : « Où donc

ai-je vu cette tête-là ?... Est-ce que les petites filles auraient mis dans le mille et fait mouche au premier coup ?... C'est normal; on dit bien : aux innocents les mains pleines... »

Il se retourna vers Bournat, qui ne savait plus trop que faire et, commençant à avoir chaud dans ce magasin hermétiquement clos et chauffé, avait pris le parti d'enlever sa veste de cuir.

M. Jacquot allait dire quelque chose quand il se ravisa, alla au lieutenant, l'attira à l'écart.

— Cette dame..., demanda-t-il, n'est pas votre parente, ni votre femme ?...

Le lieutenant se mit à rire.

— Une simple connaissance, répondit-il.

— Vous en répondez ?...

— Hein, mon capitaine ?... Répondre ? Pourquoi ?

— Mais pour les 325 francs qui manquent dans le tiroir...

Le lieutenant eut un haut-le-corps.

— Franchement, mon capitaine, je la connais depuis peu... C'est... un flirt, rien de plus... Mais cependant, je ne crois pas qu'elle ait fait une chose pareille... Si cela était et si c'était possible, je serais très désireux de désintéresser la modiste afin que cette jeune femme n'ait pas d'ennuis... Vous savez ce que c'est...

Le lieutenant était assez ému. Il ne savait pas trop comment s'expliquer... La Tour le regarda avec attention.

— Je comprends, dit-il.

CHAPITRE XIII

LE RAPPORT DU CONSTABLE CUI-CUI

— Je comprends, répéta M. Jacquot.

Il alla vers la jeune femme qui était toujours affaissée dans son fauteuil :

— Vous m'excuserez, madame, dit-il, et il se rendait compte, pendant qu'il parlait, que Mlle Cardieu le regardait avec étonnement, voulait lui dire quelque chose mais n'en trouvait ni le courage ni la volonté. Vous m'excuserez, mais il y a eu ici une erreur de caisse commise et il est absolument nécessaire, bien que ce soit une simple formalité, que nous notions les noms de toutes les personnes qui se trouvaient dans le magasin à ce moment-là.

— Vous ne croyez pas que j'aie pris de l'argent ? demanda la jeune femme en pâlissant malgré son fard.

— Pas du tout. C'est une simple formalité, je vous l'ai dit...

— Parfait, monsieur.

— Bournat, voulez-vous inscrire les indications que va vous donner Madame ?

L'agent sortit dignement son carnet de sa poche (enfin !) et s'approcha, le crayon tout prêt.

— Vous vous appelez ? demanda-t-il.

— Janine Lambling, née le 14 mars 1909 à Wimereux, Pas-de-Calais.

— Vos parents ?

— Paul Lambling, de Wimereux, et Marie, née Malploo, de Saint-Omer, Pas-de-Calais.

— Je vous remercie. Vous demeurez ?

— 16, rue Lepic, à Montmartre.

— Votre profession ?

— Artiste chorégraphique, sous le nom de Jeannie Bling.

— Vous dansez à quel théâtre ?

— On m'a remplacée... Mais je dansais encore la semaine dernière au Casino de Paris.

Ce fut un éclair pour M. Jacquot.

— Je cherchais où je vous avais vue, mademoiselle. C'est évidemment sur la scène du Casino. S'il me souvient bien, vous faisiez partie d'une troupe de girls, n'est-ce pas ?

— En effet, monsieur. Nous étions huit.

— Vous étiez, à ce moment donné, en costume de matelot...

— Nous chantions une transposition des « Gars de la Marine »...

— Et votre place était à l'extrême-droite du rang.

— Exactement, monsieur, j'étais la plus grande.

— Depuis que vous avez quitté le Casino, que faites-vous ?

— J'attends un autre engagement que l'on m'a promis pour le Mogador... Oh ! l'agent m'a assuré que je ne tarderai guère à être engagée, seulement, vous savez, ça traîne toujours un peu...

— Serait-il indiscret, mademoiselle, de vous demander pourquoi vous avez quitté le Casino ?

La jeune femme regarda M. Jacquot avec un peu d'appréhension. Elle rougit. Elle savait bien qu'il lui faudrait répondre à toutes les questions qu'on lui poserait. Mais cet homme encore jeune qui avait déclaré ne point être un commissaire de police, que son ami, le lieutenant de Chabronne, appelait « mon capitaine » et pour lequel il semblait manifester beaucoup de déférence (n'avait-il pas déclaré, aussitôt qu'il avait entendu la vendeuse le demander au téléphone : « Oh ! si le capitaine de La Tour vient, nous n'aurons pas d'ennuis » ?) qui était-il ? Elle ne le comprenait pas, ni dans quel but il l'interrogeait.

Elle était très étonnée qu'un personnage d'un physique aussi jovial et réjoui, blond, gras, frais et rose, aux mains bien faites, petites et dodues, le chapeau melon en arrière et incliné sur l'oreille, pût représenter une autorité comme celle qu'elle voyait, ayant un agent à ses ordres, paraissant commander en maître dans un magasin où tout à l'heure c'était un vrai brouhaha.

Elle ne réalisait pas non plus la politesse

avec laquelle cet homme replet et — tout l'indiquait — puissant lui parlait et lui posait ces questions que bien souvent on lui avait jetées à la face avec bien moins de ménagement.

Elle avait bien envie de se taire. Elle se rendait compte qu'elle était malgré tout suspecte d'avoir subtilisé une forme somme, 325 francs, dans le tiroir de la caisse, et, mon Dieu, la raison qui avait motivé son départ du Casino ne serait peut-être pas bonne à dire en cette occasion.

Comme elle tardait à répondre et que le lieutenant la regardait avec inquiétude, elle entendit le capitaine répéter sa question avec tout autant de douceur et de politesse, comme s'il ne s'impatientait pas le moins du monde.

— Je vais vous dire, monsieur, commença-t-elle. On m'a remerciée parce que je me suis battue avec une copine.

— Et pourquoi vous êtes-vous battue avec votre camarade ?

Janine Lambling rougit, baissa la tête un instant, rien qu'un instant, mais elle la releva aussitôt. Elle hésita un tout petit moment (oh ! un très petit moment !) puis elle regarda M. Jacquot dans les yeux et dit d'une voix nette :

— Elle m'avait accusée de lui avoir volé 475 francs dans son sac qu'elle avait laissé dans le vestiaire.

— Mais ce n'était pas exact, dit doucement le capitaine de La Tour en regardant son interlocutrice.

Celle-ci eut un radieux sourire...

— Non, ce n'était pas vrai. C'est pour ça que je me suis battue avec elle et qu'on m'a résiliée. Mais comment le savez-vous ?

L'officier sourit discrètement et tapota doucement la main de la danseuse qu'elle avait posée sur le bras du fauteuil où il était assis. Mais il ne dit rien.

— Mademoiselle Cui-Cui ? appela-t-il.

— V'là, m'sieu Bernard, dit la môme Cui-Cui qui n'était pas très fière.

— Voulez-vous venir ici, ma petite fille, et me raconter ce qui est arrivé et la raison pour laquelle vous m'avez fait appeler ?... Attendez ! Voilà Mlle Marthoune qui revient avec notre amie Ninette et les liqueurs demandées à l'intérieur... Buvez, puis vous me mettrez au courant.

Pendant un instant, tous les museaux jeunes ou un peu moins jeunes, mais tous émus, plongèrent dans les verres. M. Jacquot regardait avec étonnement Mlle Cardieu dont il ne comprenait pas du tout les réactions.

La modiste, pâle et les yeux vagues, après le très passager émoi qu'elle avait manifesté à la vue de l'agent Bournat, semblait complètement « absente », comme l'on dit. Elle suivait vaguement la conversation, opinant de la tête et d'un air parfaitement idiot à chacun des interlocuteurs à mesure qu'ils parlaient.

Ce n'était certes pas l'air que devait avoir là Mlle Cardieu dont parlaient les petites ouvrières dans leurs conversations avec le capitaine de La Tour.

L'agent Bournat s'approcha de l'officier et dit dit à voix basse :

— Mon capitaine, regardez la modiste. Elle paraît prête à tourner de l'œil... Faut-il...

— Attendons, répondit M. Jacquot à voix basse. Sa bénédictine la remettra peut-être d'aplomb.

Mais la môme Cui-Cui, ayant vité son verre, ce qu'elle fit avec une satisfaction visible, vint se planter devant l'officier du 2e Bureau.

— Je vous écoute, mademoiselle Cui-Cui. Racontez-moi ce qui vous a paru si anormal.

La jeune brunette prit une pose qu'elle jugeait avantageuse et digne à la fois et commença aussitôt, entrant, comme l'on dit, dans le vif du sujet.

— V'là c'qui s'est passé, monsieur le capitaine. Y a quelqu'un qui a barboté 325 francs sur la caisse, et comme y avait à ce moment-là que M'sieu et Madame qui pouvaient les barboter, j'ai téléphoné ou plutôt j'ai fait téléphoner comme vous me l'aviez dit, et j'ai tenu M'sieu et Madame en respect avec mon « browninge ».

L'agent Bournat jeta un œil sceptique sur les deux énormes revolvers rouillés et certainement incapables de constituer un danger pour une autre personne que celle qui les maniait, au cas où elle se les laisserait tomber sur le pied.

— Voui, reprit la môme Cui-Cui. J'avais apporté ces revolvers, s'pas ? crainte qu'on se ferait estourbir en voulant empêcher les filous de s'cavaler. « Comme ça, qu'j'ai dit à Totoche, nous valons chacune six hommes forts. » (Y sont à six coups, mon capitaine.) Alors j'vous raconte comment tout s'est goupillé.

« Mlle Cardieu (j'crois qu'elle va pas très bien en c'moment : elle est comme ça d'temps en temps depuis huit jours...), Mlle Cardieu donc elle était assise à la caisse. Elle reçoit un coup de téléphone de M'sieu Gottlieb. C'est un client à Totoche qui a une maison pour fournir les théâtres de costumes et d'un tas d'trucs qu'ils ont besoin. Il demande un chapeau comme ça et comme ça. Mademoiselle prend la communication et puis elle dit, au fur et à mesure que l'père Gottlieb parlait, comment il voulait le chapeau pour que Totoche le prépare. Totoche cherche donc un galure qui fasse l'affaire de M. Gottlieb et quand elle l'a trouvé elle le porte à Mademoiselle qui dit au téléphone qu'elle a l'bibi en question tout prêt.

« M'sieu Gottlieb, il dit qu'ça va bien

mais qu'il faudra l'envoyer dans un moment mais pas tout d'suite. Il faut le porter à son bureau au 17 de la rue Saint-Georges. C'est entendu comme ça. Mademoiselle dit qu'elle fera porter le chapeau dans une petite demi-heure, on met l'galurin dans un sac en papier comme vous voyez qu'il est là. Totoche, qui fait l'paquet, l'pose sur la table près de Mad'moiselle et puis on attend. Il vient une petite quantité de clients. Nous autres on surveillait tout en faisant le boulot. On s'était partagé les rôles, vous comprenez. Totoche et moi, qu'étions armées (j'les ai achetés 20 francs la paire au marché aux puces, m'sieu Bernard), nous devions faire lever les mains aux « bandits ». Marthoune, qu'est la plus costaud, devait fermer la porte, et Marcelle ou Ninette avait l'téléphone dans son rayon. On leur avait fait apprendre le numero par cœur, crainte qu'elles perdent du temps à le chercher, et puis la phrase aussi.

« Bon. Tout marchait bien. On regardait bien si Mlle Cardieu mettait bien dans son tiroir-caisse tout ce qu'elle recevait et si elle le marquait bien sur son livre. Elle nous regardait d'une façon bizarre, mais ça se comprenait, n'est-ce pas ? y avait toujours quelqu'un à rôder autour d'elle au moment qu'elle touchait ses sous. Mais, tout d'un coup, elle prend l'air qu'elle a encore maintenant... Tenez, quand elle fait comme ça avec sa tte qui s'en va d'droite et d'gauche comme si qu'elle avait envie de roupiller.

« Nous on marque pas trop l'coup, s'pas, vu qu'ça lui arrive d'temps en temps, depuis quéqu'jours.

« Mais tout d'un coup, Marthoune, qu'était près d'la porte, dit : « Fait chaud. » C'tait un mot convenu pour dire qu'y avait des suspects qu'étaient en vue.

« Presqu'aussitôt, M'sieu et Madame entrent. On les r'connait tout d'suite pour être les types d'l'aut' jour et on ouvre les mirettes. Juste, c'était d'la veine, y avait personne d'autre dans le magasin.

« Cest moi qu'je sers. J'fais choisir l'galure et j'vas vers la caisse, en faisant signe à Totoche d'se rapprocher du coin ousqu'y avait les browninges. Je fais l'annonce : « 175 à rendre sur 500 » et j'attends. Le m'sieu ouvre son portefeuille comme pour remettre la monnaie que M'zelle lui rend. Mademoiselle laisse une seconde les 325 fr. du bibi sur la tablette de la caisse et dit à Ninette de porter le chapeau que M'sieu Gottlieb attendait. Elle prend le sac là ousqu'y avait le bibi choisi et l'tend à Ninette. Ninette prend le sac et s'en va.

« Moi aussitôt j'regarde sur la table. J'avais pas entendu le tiroir-caisse s'ouvrir parce qu'il y a un petit timbre qui sonne chaque fois qu'on ouvre le tiroir. Une mesure de précaution qu'a pris Mlle Cardieu quand on le lui a demandé. Qu'est-ce que je vois ?... J'vois plus les 325 francs sur la caisse. J'saute en arrière pour attraper l'browninge qu'Totoche me passe et je crie : « Haut les mains ! » comme il faut. L'jeune m'sieu, il commence par rigoler, mais j'y dis qu'c'est pas du cinéma et y finit par comprendre que c'est sérieux. On vous a téléphoné et voilà. Faut croire que si c'est pas un c'est l'autre qui a pris les fafiots qu'étaient sur la table. J'dois vous dire qu'mamzelle, elle a pas fait d'difficultés. Elle a un peu chialé, un peu fait les yeux ronds, mais on a eu toutes les peines du monde à lui faire comprendre qu'y manquait 325 francs sur sa caisse...

« V'là, mon capitaine, j'ai fait mon rapport. Maintenant, vous, avec l'agent, vous pouvez arrêter ces bandits...

Le capitaine de La Tour avait écouté Cui-Cui avec la plus grande attention. Tout lui paraissait avoir été parfaitement organisé par ces jeunes filles si peu faites pourtant pour tendre une souricière.

— Avez-vous cherché sous la table ? demanda-t-il en souriant.

CHAPITRE XIV

CROTTE !... V'LA L'FRIC !

Un frais éclat de rire répondit à la question de M. Jacquot posée avec un ton d'admirable candeur. Janine Lambling rit comme les autres et l'agent Bournat et le lieutenant Chabronne ne purent réprimer leur hilarité. Il n'y eut que Mlle Cardieu qui continua à dodeliner de la tête derrière sa caisse en marmonnant des mots sans suite et en roulant des yeux vagues.

Le résultat de la question saugrenue du capitaine fut bien tel qu'il l'espérait. Elle détendit l'attitude générale, enleva aux vendeuses l'aspect revêche et agressif qu'elles avaient cru nécessaire d'adopter et dans lequel elles se drapaient comme un proconsul dans sa toge. Cui-Cui éclata :

— Eh bien ! vous croyez qu'on est bien peu dégourdies si vous pensez que c'est pas la première chose qu'on a faite...

— C'est vrai, dit la danseuse. C'est Mademoiselle — et elle désignait Marcelle — qui a regardé, et soigneusement...

— Vous voyez ? s'écria Totoche. M'zelle a bien vu, elle...

— Oh oui ! dit Janine, vous avez bien cherché partout...

La glace était rompue...

— Voulez-vous que nous cherchions encore ? proposa Cui-Cui. Des fois qu'on aurait pas bien vu tellement qu'on était bouleversé...

Tout le monde se mit à chercher et il semblait à M. Jacquot que seule Mlle Cardieu paraissait se désintéresser de la ques-

tion. Elle faisait toujours aller sa tête à droite et à gauche et, il n'y avait pas à en douter, elle chantonnait une scie de café-concert...

— Vous ne croyez pas, mon capitaine, que ça peut lui avoir tapé sur le ciboulot, à cette femme ? demanda Bournat à mi-voix, pendant les recherches.

— Qu'est-ce que vous en pensez ? dit M. Jacquot en se tournant vers le lieutenant de Chabronne qui avait entendu. Je n'ai encore jamais vu cette dame. Etait-elle comme ça, avant cet... incident ?

— Pas du tout ! Elle était parfaitement normale pendant que nous étions, Mlle Janine et moi, à la caisse pour le règlement de notre achat. Pendant que nous payions, le téléphone a sonné. La modiste a répondu fort calmement. Elle savait très bien ce qu'elle disait...

— Que disait-elle ? demanda l'officier du 2e Bureau.

— Ma foi, mon capitaine, il ne m'en souvient plus guère. Elle parlait à son avocat, je crois. La communication a été très courte, d'ailleurs. Seulement, quelques mots échangés. Cela m'avait l'air d'un rendez-vous d'affaires... Aussitôt raccrochée, elle a appelé cette jeune fille, Ninette, je crois, lui a donné ce chapeau à porter et nous a priés de l'excuser... C'est à ce moment seulement que j'ai eu la sensation qu'elle avait quelque chose... Il me serait difficile de préciser, mais elle ne paraissait pas normale... les yeux vagues... l'air absent... « l'air bu », diraient les mécanos...

— C'est bien l'air qu'elle a actuellement...

— Mon capitaine, dit l'agent, vous ne croyez pas qu'il doit y avoir une histoire de coco là-dessous ? C'est vite reniflé, une prise... Après ça, elle se fiche dedans avec ses comptes, ses tiroirs, je ne sais plus, moi...

— Possible... mais pas probable, répondit Bernard de La Tour. Eh bien ! mesdemoiselles, qu'avez-vous trouvé ? demanda-t-il aux jeunes vendeuses qui, leur visite « perquisitoire » terminée, se ressemblaient autour de lui.

— Rien, mon capitaine, dit Cui-Cui d'un air navré. Rien...

— Avez-vous fait le compte de ce qu'il manque réellement dans la caisse ?... Non ? Eh bien ! laquelle de vous connaît la caisse, car Mlle Cardieu n'est peut-être pas en état de la faire ?... Vous, mademoiselle Marthoune ?... Voulez-vous que nous vérifiions ensemble ce tiroir ?... On va arranger ça avec Mlle Cardieu.

Celle-ci, quand M. Jacquot s'approcha d'elle, le regarda d'un œil vague et parut, après avoir réfléchi un moment, le reconnaître.

Elle lui sourit aimablement et se prêta de bonne grâce à la vérification qu'il proposait.

Pendant qu'il se penchait avec Marthe sur les livres et que cette jeune fille faisait les totaux et la balance sous l'œil à demi amusé, à demi étonné de la modiste, la jeune Ninette demanda :

— Et ma livraison ? Faut-il que j'attende encore, mon capitaine, ou est-ce que j'y vais ?

— Attendez encore un peu, mademoiselle Ninette, on pourrait avoir besoin de vous, répondit M. Jacquot.

Puis il se mit à compter l'argent qui se trouvait dans le tiroir. Ce fut rapidement fait et, surpris de ne pas trouver davantage, il pria à voix basse le lieutenant de Chabronne et l'agent Bournat de recompter pendant qu'il regardait soigneusement dans les tiroirs s'il n'avait rien oublié. Il ne découvrit rien.

— Fini, mon capitaine, dit Marthoune en tournant vers l'officier son fin visage à la Botticelli.

— Eh bien ! que trouvez-vous ?

— 6.770 francs, plus les 325 francs de l'achat du chapeau de Madame qui n'ont pas été portés avec toute cette affaire... Au total, vous devriez avoir en caisse 7.095 fr...

— Combien dites-vous ?

— 6.770 fr. plus 325, soit 7.095 francs.

— Et vous trouvez combien, lieutenant ?

— 770 francs, dit l'officier.

— C'est bien ça, confirma l'agent de police.

— Il manque donc, en plus de 325 fr., prix du chapeau de Madame, 7.000 francs.

— Sept billets..., dit une des jeunes filles au milieu du silence général.

— C'est exact : sept billets... Où diable peuvent-ils être ?

— Je suis sûr, dit le lieutenant de Chabronne, que j'ai vu, au moment où Mlle Cardieu ouvrait son tiroir pour me rendre ma monnaie sur un billet de 500 francs... que voici certainement... un paquet de billets de mille dans le tiroir-caisse.

— Dans cette case qui semble réservée pour les gros billets ?

— Exactement, mon capitaine.

— Mais il n'y avait plus, quand j'ai vidé le tiroir-caisse, que ce billet de 500 francs : le vôtre, vraisemblablement. Cela me fait supposer que les billets de mille francs ont disparu entre le moment où Mlle Cardieu a ouvert la caisse et celui où elle y a mis votre billet, en d'autres termes pendant que la caisse était ouverte. Où vous teniez-vous, lieutenant ?

— Ici, devant la caisse... Evidemment, en allongeant le bras, j'aurais pu prendre les billets. Nous ne sommes pas ici pour faire du sentiment, et je préfère envisager toutes les possibilités...

— Très bien, dit M. Jacquot en opinant de la tête.

— Oui, mon capitaine, toutes les possibilités. Donc, en étendant le bras j'aurais

pu m'emparer des sept billets, mais il aurait fallu que je bouscule Mademoiselle, et Mlle Cui-Cui et sa compagne, qui me surveillaient très attentivement (je me demandais même la raison de cet examen que je comprends maintenant), ces demoiselles m'auraient vu faire le geste.

— Nous ne vous avons pas vu faire le geste en question, déclara Cui-Cui.

— Même, confirma Totoche, nous sommes sûres que vous ne l'avez pas fait...

— Merci, mademoiselle, déclara en souriant le lieutenant... Mlle Lambling était à ma gauche, un peu en arrière de moi. Elle était hors de portée, non pas de la caisse, mais du tiroir. Elle aurait pu, à la rigueur, prendre de l'argent sur le pupitre, mais il lui était impossible d'en prendre dans le tiroir. D'ailleurs, ces jeunes filles auraient également vu le geste...

— Nous n'avons vu aucun geste de Madame, déclarèrent les deux vendeuses qui paraissaient de plus en plus intriguées.

— Mais, ajouta Cui-Cui, nous avons vu que les billets que Mademoiselle avait devant elle sur la table avaient disparu avant qu'elle ne ferme son tiroir, après y avoir mis le billet de 500 francs et y avoir pris la monnaie pour vous rendre. Elle a ouvert son tiroir, a laissé les 325 francs sur la tablette et tout d'un coup nous ne les avons plus vus. C'est alors que j'ai crié, comme c'était entendu avec mes copines.

— Voulez-vous que tout le monde reprenne la place qu'il occupait au moment précis où M. de Chabronne s'est approché de la caisse ?...

La reconstitution eut lieu, à laquelle la modiste, qui paraissait recouvrer peu à peu ses esprits, se prêta volontiers. On put même obtenir d'elle certaines précisions sur sa position, sur la façon dont elle se tenait à la caisse, position qui fut contrôlée avec les souvenirs des vendeuses et qui, M. Jacquot le vérifia, rendait impossible toute intervention de Mlle Lambling dans la disparition des billets. Elle était vraiment trop loin pour avoir pu étendre le bras et atteindre le tiroir sans toucher Mlle Cardieu.

— Et le chapeau que Mlle Ninette devait emporter ? demanda le capitaine de La Tour. Où se trouvait-il, ce chapeau ?

— Le v'là, dit Ninette en tendant son paquet. J'l'sors du sac ?

— Faites. La reconstitution sera plus exacte.

La jeune fille ouvrit le sac de papier et y plongea la main.

— Oh ! s'écria-t-elle en retirant en même temps que le chapeau un paquet de billets... Oh ! crotte, v'là le fric !

On se précipita vers elle.

M. Jacquot tendit la main et prit les billets qui se trouvaient roulés en boule et introduits dans la coiffe du bibi de feutre bleu marine.

Il se garda de les défriper, mais les dénombra d'un coup d'œil.

— Tout y est : une grosse boule de sept billets de mille et une autre petite boule de trois billets de cent, un de vingt et un de cinq... Mais, voyons, comment Mlle Cardieu a-t-elle rendu la monnaie ? Cet argent ne devrait pas être là, puisque les 500 francs sont dans le tiroir.

— Je lui ai donné d'abord un billet de vingt et un billet de cinq; j'ai mis à côté deux billets de 100 francs; je pensais avoir encore d'autres billets de 100 francs, mais je n'avais plus que des billets de 500 et de 1.000 francs. J'ai repris mes billets de cent, sorti un billet de cinq cents. Elle a ouvert son tiroir, en a sorti cinq billets de cent, me les a remis en échange du gros billet qu'elle a mis alors dans son tiroir, et il me souvient bien d'avoir entendu sonner le timbre au moment où elle a ouvert le tiroir. J'ai replacé deux billets de cent dans ma poche, — les voici — et j'ai laissé les trois autres sur la table pendant que Mlle Cui-Cui, qui nous avait servis, enfermait le chapeau acheté par Mlle Lambling dans un sac... que voici...

— Cependant, dit M. Jacquot songeur, les billets étaient dans le sac que Mlle Ninette emportait.

Il alla au téléphone, demanda qu'on lui indiquât le numéro de M. Gottlieb. Il appela celui-ci. Il ne témoigna aucune surprise quand il reçut avis de cet agent théâtral, bien connu sur la place de Paris, qu'il n'avait rien demandé à Mlle Cardieu.

— Ne serait-ce quelqu'un de chez vous qui aurait passé cette commande ?...

M. Jacquot attendit un instant, puis eut confirmation que ni M. Gottlieb ni aucun de ses employés n'avait rien demandé ce jour-là à Mlle Cardieu.

Le capitaine de La Tour, songeur et perplexe, raccrocha le téléphone lorsque l'agent théâtral lui eut indiqué les deux personnes qui étaient venues dans son bureau pendant l'après-midi et qui paraissaient hors de tout soupçon : un auteur dramatique notoirement célèbre et qui fréquentait chez l'agent, lequel s'occupait des tournées de ses pièces en province, et une jeune artiste d'une vingtaine d'années qu'il avait convoquée ce jour-là justement pour la présenter à l'auteur dont la pièce était en panne à Limoges où l'ingénue de la troupe avait eu un accident. La jeune artiste partait le soir même la remplacer. Elle s'appelait Florence Révail.

La modiste, peu à peu, se rétablissait. M. Jacquot obtint facilement d'elle qu'elle lui accorde un entretien particulier. Il l'interrogea longuement mais ne put rien obtenir d'elle.

A toutes ses questions, à toutes les tentatives de l'officier qui cherchait à savoir pourquoi elle avait mis les billets dans le

sac avec le petit chapeau destiné au soi-disant M. Gottlieb, elle répondait constamment la même phrase :

— Je ne comprends pas comment ça s'est fait.

CHAPITRE XV

LE COUP DE BICHON

Mlle Ninette, qui voyait arriver l'heure du rendez-vous qu'elle avait donné à sa petite amie, commençait à s'inquiéter quand le capitaine de La Tour rentra dans le magasin avec Mlle Cardieu maintenant à peu près remise et qui ne conservait plus que l'air égaré ou plus exactement celui de quelqu'un qui vient de s'éveiller d'un profond sommeil. La petite vendeuse jeta à l'officier un regard anxieux.

Celui-ci, qui la vit, inclina la tête, puis s'assit dans un fauteuil et réfléchit un moment.

Enfin il déclara qu'il s'agissait certainement d'une espèce de vertige auquel Mlle Cardieu avait cédé sans s'en rendre compte.

Il déclara à l'agent Bournat qu'il n'y avait pas lieu de verbaliser pour le moment et le renvoya à ses affaires.

Il s'excusa ensuite auprès du lieutenant de Chabronne et excusa ses petites amies en lui disant que, déjà victimes d'une erreur d'encaissement, elles se tenaient exagérément sur leurs gardes : chat échaudé craint l'eau froide. Il pria le lieutenant de venir le voir le lendemain matin à dix heures avec Mlle Janine à son bureau du Ministère, car il désirait tirer au clair cette affaire du Casino de Paris. (M. Jacquot flairait là quelque vilain tour de passe-passe qui se rapprochait certainement des erreurs de caisse dont il s'occupait à découvrir les raisons, il aurait presque dit : le coupable.)

Ayant vu partir l'officier et la danseuse après qu'ils eussent promis leur visite à l'heure indiquée, il rassembla les jeunes vendeuses autour de lui.

Il les félicita chaleureusement de l'initiative dont elles avaient fait preuve, leur assura qu'il ferait l'impossible pour trouver le fin mot de l'affaire et rassura aimablement Mlle Cardieu qui lui déclarait qu'elle avait peur de devenir folle puisqu'elle ne comprenait pas comment elle avait agi pendant toute cette après-midi.

Il trouva moyen de glisser un mot à Ninette qui était inquiète sur le sort de sa petite camarade Marie Binchon et lui dit qu'il filait au bar où il les attendrait toutes deux si la jeune Beauceronne n'était pas déjà là.

Avant de partir, il salua gentiment tout le monde et exhorta ces demoiselles au calme le plus serein. Puis il bourra une pipe, l'alluma soigneusement, rejeta son chapeau en arrière, mit sa canne sous son bras et s'en fut.

En pénétrant dans le bar de la rue du Mont-Thabor où il avait rendez-vous avec les jeunes filles, il aperçut aussitôt une petite brune au minois chiffonné qui attendait, assise à une table devant l'entrée, en face d'un café-crème qui avait probablement été tout son déjeuner. Il supposa que c'était là Mlle Marie Binchon dite Bichon, mais choisit une table tranquille à l'écart et où il put réfléchir en paix tout le temps que lui laisserait la jeune Ninette.

Il s'était à peine assis depuis deux minutes, quand une idée soudaine le fit bondir :

Pourquoi n'avait-il pas pensé à envoyer la petite Beauceronne porter le chapeau comme on le lui avait demandé ? Sans aucun doute, en la prenant en filature, il serait tombé sur la personne qui attendait ce bibi... et son contenu. Il ne comprenait pas du tout quels étaient les mobiles qui avaient fait agir Mlle Cardieu, mais il supposait, et il eût été difficile qu'il en soit autrement, qu'elle était de mèche avec quelqu'un. Volontairement ou involontairement...

Dans l'esprit de M. Jacquot se faisait un travail, lent peut-être, mais profond et subtil. Tandis qu'il fumait sa pipe paisiblement devant un bock de bière brune bien tiré et frais, il se disait :

« Chaque fois que la petite Béchereau a commis une erreur de caisse, elle était malade, égarée, comme si elle sortait d'un rêve... La modiste a fait ce... cette gaffe ce soir : elle est malade et semble sortir d'un rêve... Elle était comme ça, paraît-il, quand elle a fait cette erreur qui m'a valu de connaître la jeune Cui-Cui et ses amies...

« Faut que je me débrouille, ce ne sera pas difficile certainement, pour savoir *dans quel état* était la danseuse du lieutenant de Chabronne... Janine, je crois qu'elle s'appelle.

« Si elle était comme les autres..., si pardessus le marché, la môme qui attend là-bas devant son café-crème à moitié bu me parle d'une « fatigue », d'un « ahurissement » semblabes à ceux-ci... alors je crois que je serai en face d'un complot organisé...

« Un quidam quelconque... (fichtre non ! pas quelconque, un type bigrement roublard !) doit doper toutes ces femmes et, après leur avoir fait ingurgiter une « mort-aux-rats » quelconque, en profite pour exploiter à son profit leur défaillance.

« Stop ! N'allons pas trop vite... C'est bien compliqué, cette *combinatzione* que j'imagine... Il y a quelque chose qui me semble plus réel et, peut-être (je me dis : peut-être !) plus plausible : la jeune Ninette ?

« Au fond, qu'est-ce que je sais de la jeune Ninette ?... Voyons, il pourrait bien

y avoir du louche dans son cas... Procédons par ordre.

« Premier temps : Ninette, purement et simplement, le 20, barbote 480 francs dans la caisse. Ni vu ni connu.

« 2° La même Ninette, qui est une roublarde, imagine le coup du barzoï pour plaire à ma femme et, par là même, à moi. Elle « se met bien dans la maison ».

« 3° Aujourd'hui, ayant drogué le café de Mlle Cardieu que celle-ci boit dans son magasin et que ladite Ninette, qui semble particulièrement chargée des courses, lui apporte elle-même, elle fourre l'argent dans le sac qu'elle sait devoir porter elle-même « chez M. Gottlieb », à un complice qui a joué le rôle de M. Gottlieb et passé la commande. Ninette, portant le bibi promis au prétendu Gottlieb et les 7.325 francs, va rejoindre son complice... Et pourquoi retourne-t-elle avec l'argent puisqu'elle savait que les 7.325 francs étaient dans son sac ?

« Mais alors Ninette ne savait pas que l'argent était dans le sac puisqu'elle l'a rapporté. Il lui aurait été si facile de s'en débarrasser n'importe où, même dans sa poche où personne ne serait allé voir.

« Il y a cependant cette histoire de la nommée Bichon qui semble bien être une tentative d'exploitation de... mettons : mon bon cœur, pour ne pas dire : mon idiotie. La jeune Bichon perd de l'argent, on la fout à la porte; Ninette et elle me racontent une histoire qui m'émeut, je leur refile l'argent qui n'a jamais été perdu et elles se le partagent, à moins qu'un petit copain n'en ait la plus grande part... Mon vieux Jacquot, est-ce que tu ne serais pas le plus refait de l'affaire ?... Dans ce cas, ce serait moi qui serait la poire, tout simplement !

« Est-ce que je n'ai pas tort de vouloir rassembler toutes ces affaires ? Le cas de la petite Béchereau paraît assez simple. Je crois bien que le véritable coupable dans l'histoire est M. Guitte qui subtilise l'argent dans sa caisse et accuse sa caissière. Cela a été fait et refait et ce ne serait pas une invention qui surprendrait chez ce bonhomme. N'oublions pas que sa maison est dans une situation difficile et paraît très compromise. Il se sera arrangé ensuite pour prendre ou faire prendre par Mlle Béchereau de l'argent dans la caisse de ses nouveaux patrons, les demoiselles Paturel, à moins qu'il n'ait tout bonnement passé à celles-ci le tuyau : la caissière qui vient de chez lui est remarquablement naïve et il n'est pas difficile, si l'on prend de l'argent dans sa caisse, de lui faire admettre que c'est elle qui l'a pris. Au surplus, elle le remplace.

« Pour le cas du 20 et d'aujourd'hui que nous pourrons appeler le cas Cardieu, nous avons Ninette qui peut être coupable.

« L'histoire de la danseuse Janine Lambling est un incident comme il s'en passe des centaines d'exemplaires dans tous les théâtres.

« Le cas Bichon rejoint le cas Cardieu avec Ninette, coupable ou complice, et, très probablement, exploitation d'une poire : M. Jacquot, comme les autres exploitent les poires duchesses.

« Sapristi ! ce qui me manque le plus, c'est mon vieux Toto; avec lui je retrouve ma norme, et son bon sens, en même temps que sa science, me sert beaucoup plus que je ne m'en rends compte moi-même...

« Enfin ! il doit rentrer pour la Noël, c'est-à-dire demain soir. Comme je regrette qu'il n'ait pas été ici aujourd'hui pour me donner son avis sur l'indisposition de la modiste. Elle était certainement malade, cette femme. De quoi ? Je n'en sais rien, mais elle avait quelque chose de pas naturel du tout... Ah ! voilà la jeune Ninette... Elle me sourit, mais s'en va vers la môme au café-crème. J'avais mis dans le mille. Les voilà. Tenons-nous bien : s'agit de ne pas se faire rouler.

La petite vendeuse-coursière de Mlle Cardieu s'approchait en effet de M. Jacquot. La « jeune fille au café-crème » l'accompagnait. Elle la présenta au capitaine de La Tour qui leur fit servir un verre de porto à chacune et leur demanda de le mettre au courant de ce qui s'était passé dans la maison Quorbec. Voici le récit que lui fit Marie Binchon, dite Bichon, en l'entrecoupant de soupirs profonds :

— Je suis employée dans la maison Quorbec depuis trois ans. Mes patrons, qui sont deux frères, tous les deux mariés à deux sœurs, vendent des fournitures à un grand nombre de maisons de couture et de mode. Ils « font » surtout les galons d'or et d'argent et simili et les lamés et les plumes.

Avant-hier soir, le 21, il était environ six heures lorsqu'un coup de téléphone est arrivé au magasin. M. Charles (c'est l'aîné des frères Quorbec) m'a dit de répondre moi-même. J'ai fait comme il me le disait et j'ai, en même temps que je décrochais l'appareil de téléphone, ouvert le livre où l'on enregistre les conversations téléphoniques. C'était M. Guitte...

— De la maison « *Guitte et Marguerite* » ? demanda M. Jacquot.

— Ah ? vous connaissez ? Justement, c'était celui-là. Il demandait qu'on lui envoie d'urgence vingt mètres de galon lamé or véritable et rebrodé d'argent, d'un modèle qui porte dans nos catalogues le numéro 715. Il voulait aussi des écailles de nacre et vingt mètres de perles enfilées et nouées pour une garniture, enfin une grosse commande.

M. Charles, qui était assis à son bureau pendant que Mme Jean (la femme du cadet) était à la caisse, prit la commande en

même temps que je l'écrivais sur le livre du téléphone. La personne qui téléphonait demanda s'il serait possible de faire la livraison le soir même. Je transmis la question à M. Charles. Il téléphona au magasin pour savoir si ce serait possible. On lui répondit : Oui. Il me dit : « Oui » et je répétais : « Oui » à M. Guitte.

Quand le magasin eut prévenu que la commande Guitte était prête, M. Charles demanda qu'on la fît monter au bureau. C'était un paquet qui n'était pas très gros mais qui valait tout de même 9.600 francs. M. Charles dit à Mme Jean et à sa femme qui venait d'arriver que la situation de la maison « *Guitte et Marguerite* » n'étant pas très sûre, il voudrait bien envoyer quelqu'un de confiance porter cette marchandise en même temps que la facture, avec ordre de ne livrer que si la facture était acquittée aussitôt.

C'est une chose qu'il faut exiger fréquemment, ça, vous savez. J'avais souvent de ces sortes de livraisons à faire. M. Charles me dit de prendre la marchandise et la facture. Il me donna dix francs pour un taxi et je partis livrer.

Quand j'arrivai chez « *Guitte et Marguerite* », la maison était fermée, mais un monsieur m'attendait. Il était sous la voûte d'entrée. Je ne l'avais jamais vu, mais il me reconnut tout de suite, peut-être parce que le carton dans lequel était ma marchandise porte le nom de la maison. Il me demanda si c'était bien là ce qui avait été demandé et dont il me donna la liste. Je lui dis que c'était bien ça.

Il me demanda alors de le lui remettre. Je lui dis que j'avais l'ordre d'encaisser avant de livrer. Il se mit à rire et dit : « La confiance règne. » Il me dit d'attendre avec mon paquet, prit un trouseau de clefs dans sa poche et entra dans le grand escalier. Cinq ou six minutes après, il était de retour avec des billets à la main. Il me les fit compter. Ce que je fis. Il y avait bien 9.600 francs. Neuf billets de mille, un de cinq cents et un de cent. Il me donna aussi une enveloppe. Je comptai encore une fois les billets, les mis dans l'enveloppe, la cachetai et la plaçai dans mon sac et le sac sous mon bras.

Je lui dis bonsoir et le laissai là avec le carton. A cause que j'avais tant d'argent sur moi, je pris un taxi pour me ramener à la maison de mes parents, comme me l'avait dit M. Charles.

Le soir, je mis mon sac, sans en sortir l'enveloppe que je vis cependant, dans mon armoire à glace. Le lendemain, quand je pris le sac, l'enveloppe y était toujours. Quand j'arrivai à la maison Quorbec et que je l'ouvris, l'enveloppe ne contenait que du papier blanc.

CHAPITRE XVI

PIPPERMINT... LAIT... DUBONNET...

M. Jacquot retira sa pipe de sa bouche. Il la tint délicatement entre le pouce et l'index de la main gauche et se frotta le nez avec le dos de l'index de la main droite, un long moment. Puis il déclara, en suivant des yeux la vague silhouette d'une femme qui passait sur le trottoir à l'extérieur du bar :

— Evidemment...

Le son de sa voix parut le sortir d'un rêve. Il tressaillit et, comme il était un garçon fort poli, il se tourna vers les jeunes filles en leur disant sur un ton confus :

— Je vous demande pardon, mesdemoiselles. Mais c'est vraiment très impressionnant, cette histoire que vous me racontez-là... Ainsi les billets de banque, les onze billets n'étaient plus que onze morceaux de papier blanc... Bizarre !... Bizarre !...

Mais il avait beau faire, le capitaine de La Tour, le cœur n'y était pas. Ce qu'il disait sonnait faux et l'on voyait tellement qu'il pensait à autre chose et probablement tout autrement qu'il ne le disait, que la Jeune Binchon soudain fondit en larmes.

L'officier du 2e Bureau resta un moment étonné et regardait la jeune fille d'un air de se demander ce que c'était que cette jeunesse près de lui sur la banquette de molesquine rouge de ce bar, ce qu'elle y faisait et qu'est-ce qui pouvait bien provoquer ses larmes.

Puis la petite Ninette se leva et vint s'asseoir à côté de Mlle Binchon. Elle lui entoura les épaules de son bras gauche et de l'autre main essayait de lui bassiner les yeux.

Un garçon du bar, avec son spencer noir lustré aux coudes et son grand tablier blanc, les sourcils relevés, le front ridé, le menton rentré, considérait la jeune fille en pleurs d'un air désolé. Il tenait son plateau élevé sur trois doigts de sa main gauche et M. Jacquot remarqua (pourquoi ? pourquoi ?) qu'il y avait, sur ce plateau, trois verres à moitié vides, que l'un contenait du pippermint, un autre du quinquina Dubonnait et le troisième du lait...

« Drapeau italien, se dit le capitaine, drapeau italien... italien... Mussolini... Mussolini... »

(Mais qu'est-ce qu'il arrivait donc à M. le marquis de Mauban de Villebelle, capitaine pilote-aviateur détaché au 2e Bureau ? Qu'est-ce qui lui avait pris ce soir ?)

A côté de lui, une jeune fille pleurait, assise sur la banquette de moleskine. Une autre lui épongeait les yeux en lui murmurant de doux mots d'amitié et toutes les

deux avaient fait appel à lui pour les tirer d'un pas difficile...

Lui... il venait de rebourrer sa pipe, de la rallumer, et considérait avec amusement le garçon de café. Il se disait :

« Je vais compter jusqu'à cent... Il fichera son plateau par terre avant que j'arrive à cent. Et ces trois verres ?... Ces trois verres aux couleurs italiennes ! C'est trop rigolo... Mussolini ?... Evviva Mussolini !... »

Et puis, tout d'un coup, monta à ses lèvres, d'un repli de sa mémoire, le chant interdit par les fascistes... Le chant interdit ?... Aussitôt il se mit à le fredonner :

Non te enrrabbia
La vitta e bella...

Et en lui-même il se disait : « Je suis complètement idiot... complètement idiot... Pourquoi diable chanter cette chanson ?... Pourquoi chanter, d'ailleurs ? Mais qu'est-ce qui me prend ? Pourquoi diable est-ce que je pense à l'Italie ?... Les trois verres ?... Non... *Il y a autre chose... Il y a autre chose.* Qu'est-ce que c'est ? Je n'en sais rien pour l'instant, mais je suis persuadé que lorsque j'aurai trouvé, je serai bien près de la solution... Solution ?... Solution ?... Quelle solution ?... Vert, blanc, rouge... Italien ?... Où ai-je vu des drapeaux italiens dernièrement ?... »

— M'sieu ? fit une voix mouillée près de lui.

Le capitaine sursauta.

— Hein ? fit-il...

— M'sieu, reprit Ninette qui venait de parler, Marie est malade... Je vais l'emmener...

Alors, tout d'un coup, M. Jacquot redescendit sur la terre de la lune où il se trouvait (pourquoi ?) depuis cinq minutes.

Il aperçut les deux jeunes filles en pleurs, Marie dans les bras de Ninette, les consommations sur la table, les sacs à main des midinettes, celui béant de Bichon.

Il devint très rouge, s'empressa, s'excusa, fit apporter de quoi remonter les jeunes filles, s'agita et finalement obtint que Mlle Binchon reconnût que c'était « cette chanson idiote » qui l'avait ainsi fait éclater en sanglots...

— Pourquoi ? demanda le capitaine.

Les yeux de Bichon, qui commençaient à s'éclaircir, à nouveau se remplirent de larmes, son pauvre nez se fronça et elle avoua d'une voix émue :

— Parce que j'étais avec mon ami Bobby la dernière fois où j'ai entendu cet air-là, et qui sait quand je reverrai Bobby ?... Il est resté chez Quorbec frères, lui...

— Ah ? dit M. Jacquot qui comprenait l'émotion de ce petit cœur sensible.

Il était maintenant compatissant aux malheurs de Mlle Marie Binchon.

Il lui fit bien répéter ce qui lui était arrivé, lui promit son intervention auprès de ses patrons qui lui avaient donné jusqu'au 28 décembre pour « retrouver » l'argent.

Il lui glissa cent francs dans la main en lui recommandant de venir le rejoindre le lendemain, dans le courant de l'après-midi, dans ce café, de lui téléphoner pour savoir s'il avait des instructions à lui donner et lui dire si, de son côté, elle avait quelque chose de neuf. Il la mit dans un taxi avec sa petite amie Ninette, pria celle-ci de la ramener chez elle et se tenir en rapport avec lui le lendemain.

Puis, comme il commençait à se faire tard, il releva le col de son pardessus, mit son chapeau sur le front, enfonça ses deux mains dans les poches de son manteau, en tenant sa canne dressée, et s'en alla.

En arrivant chez lui, la première chose qu'il fit surprit énormément Sonia, encore qu'elle commençait à être habituée à certaines des lubies de l'officier du 2e Bureau.

Répondant à peine au tendre baiser de sa jeune femme, il la regarda d'un air interrogateur et, sans rien dire, se mit à siffler la marche des antifascistes :

Non te enrrabia.
La vitta e bella...

— Eh bien ? demanda la jeune marquise.

— Ça ne te rappelle rien ?

— Ma foi, non... Si, pourtant : je l'ai entendue bien souvent, cette chanson, aux Martigues et à Port-de-Bouc, où sont réfugiés de nombreux Italiens ayant fui l'autorité du Duce.

— C'est bizarre, fit M. Jacquot.

— Qu'est-ce qui est bizarre ?

— Figure-toi que, depuis trois ou quatre heures, j'ai cet air-là dans la tête et je ne puis m'en débarrasser.

Sonia se mit à rire.

— Tu travailles trop, mon chéri ! Surmenage !... Anémie cérébrale !... Faut soigner ça. Et puis, tu dois avoir faim. Viens te mettre à table. Il y a déjà une bonne demi-heure que Marguerite m'a déclaré que « Madame la marquise était servie »... A propos, ajouta la femme de M. Jacquot pendant qu'elle le regardait, par la porte de la salle de bains, faire une toilette sommaire avant de se mettre à table, il y a un télégramme de Toto. Il annonce qu'il arrive cette nuit à une heure vingt à la gare du Nord.

— Si on allait l'attendre à l'arrivée du train ? demanda le capitaine en pénétrant derrière sa femme dans la salle à manger.

— C'est une idée... Tu ne veux plus de potage ?

— Encore un peu, je te prie. Je meurs de faim !... Mais que va-t-on faire en l'attendant ?

— On ira quelque part... Tiens, si nous allions dire bonsoir à Marfa Chankégian ? Il y a longtemps qu'elle nous a demandé d'aller la voir un soir à son hôtel. Il a l'air de faire une très belle nuit, ça nous fera du bien de sortir un peu...

— Allons voir Marfa ! Elle nous racontera des histoires de pétrole et de viol en croquant des sucreries. J'en frémis d'avance !... Mais moi j'ai une histoire à te raconter... D'abord, faut-il téléphoner à ton amie Marfa ?

— Inutile. Elle ne sort presque jamais...

— Presque ?... dit Bernard de La Tour en appelant l'Hôtel Exelmans, où demeurent une foule de nobles russes échappés aux Soviets.

Il apprit bientôt que Mme Chankégian était sortie dîner mais ne tarderait pas à rentrer. On la préviendrait de la venue de ses amis.

— Voilà qui est fait, déclara le capitaine. Maintenant, avant de te raconter mon histoire, je vais faire une petite expérience... Tu permets ?

L'officier quitta un instant la table et revint rapportant de son bureau, où il avait disparu un moment, trois morceaux de papier, un vert, un blanc et un rouge.

Il les posa près de sa femme en se rasseyant à table et la regarda d'un air interrogateur.

— Eh bien ? demanda Sonia.

— Ça ne te rappelle rien ?... Ça n'évoque en toi aucun souvenir ?... Oui ?... Suis ta pensée...

— Si, signor marchèse... fit la jeune femme en riant... Evviva Italia... Mussolini... Puccini.. Boldini..,

— Non !..

— Venezzia ?... Gondole... Barcarolle... San Marco ?... Pigeons... confetti... les Plombs...

— Non !...

— Stromboli ?... Vesuvio ?... Napoli... Lazzaroni.. minestra... La sérénade de Bragga... celle de Toselli...

— Non !...

— Ah ! j'y suis ! s'exclama Sonia

— Ah ?... alors ?... demanda M. Jacquot anxieux.

— Reprends donc des macaroni... dit sérieusement la jeune femme qui, aussitôt, éclata de rire au nez de son mari.

— Grosse bête !... Ça ne te rappelle donc rien de spécial, ces trois couleurs et la chanson ?

— Non, rien du tout. Et toi ?

— Moi non plus ! fit piteusement le capitaine; et pourtant, vois-tu, je sens que cela devrait me rappeler quelque chose.

— N'y pense plus, peut-être ça te reviendra. En attendant raconte-moi l'histoire que tu m'as annoncée...

M. Jacquot narra à sa femme tout ce qui s'était passé pendant l'après-midi : la « descente de police » chez Mlle Cardieu, la perte et la découverte des billets de banque, l'erreur, ensuite, de la jeune Binchon, la scène du petit bar de la rue du Mont-Thabor.

Sonia suivait très attentivement ce que disait son mari. Quand il en arriva à parler des papiers blancs que Bichon avait retrouvés dans son enveloppe, machinalement la marquise prit les trois bouts de papier déposés près d'elle sur la nappe et commença à jouer avec.

Tout en parlant, l'officier suivait attentivement les mouvements de sa femme, qui plaçait et déplaçait les trois feuilles de couleurs différentes.

Peu à peu, il sentit qu'elle était distraite et, diminuant progressivement le volume de sa voix pour ne pas la tirer de sa rêverie par un brusque silence, il observa ce qu'elle faisait.

Elle avait placé devant elle les trois bouts de papier de couleurs et s'arrêta quand elle eut obtenu la disposition suivante : blanc, vert, rouge.

Elle leva alors les yeux vers son mari qui s'était tu et demanda :

— Bulgarie ?

— Bulgarie ?... répondit M. Jacquot. Mais après ?

— Non... rien. Je ne vois rien...

— Moi non plus. Bulgarie ? C'est bien. C'est neuf, c'est entendu. Nous n'y avions pas encore pensé, mais cette idée-là dans ma tête ne déclenche rien... elle est... comment dirai-je ?... c'est ça : inféconde... stérile. Or ce qu'il faut c'est une idée féconde, ma chérie...

A ce moment, le téléphone sonna.

M. Jacquot l'avait fait apporter sur la table par la femme de chambre qui servait. Il prit l'appareil.

— Lui-même, dit-il... Mes respectueux hommages, chère madame... Oh ! elle sera désolée... Je vous la passe, chère madame...

L'officier tendit l'appareil à sa femme en lui disant :

— Mme Chankégian ne peut nous recevoir, elle va au théâtre avec des amis...

CHAPITRE XVII

CENT PAQUETS DE DIX BILLETS DE CENT...

Les deux époux, ayant reçu la communication de Mme Chankégian qui s'excusait d'avoir déjà engagé sa soirée, venaient de décider d'aller passer un moment au *Théâtre de Dix Heures*, et s'apprêtaient à se lever de table. La femme de chambre, en les servant, avait entendu toute leur conversation et suivi avec une grande attention le récit de son maître. Paraissant prendre une décision soudaine, elle de-

manda la permission de lui dire quelque chose.

— Allez-y, Mathilde. Donnez-moi mon café et racontez-nous ça.

La femme de chambre, qui semblait fort émue, rapporta à ses maîtres qu'une étrange aventure ressemblant beaucoup à celle que le capitaine venait de narrer était arrivée, à ce que lui avait raconté le domestique de l'étage au-dessus habité par le directeur d'une banque, à son fondé de pouvoir.

Celui-ci avait, la veille même, constaté qu'un paquet de dix liasses de cent billets de cent francs, épinglés par dix, soit au total 100.000 francs, avait disparu de son coffre-fort. Il était certain de les avoir mis en place le matin même et à midi, sans que personne ne fût entré dans le bureau, qu'il n'avait pas quitté un instant de toute la matinée, il n'avait plus trouvé, à la place du paquet de billets, qu'un paquet de journaux.

Mathilde ajoutait que le fondé de pouvoir de la « Banque-pour-le-commerce-avec-les-Pays-Baltes » (c'était le nom de la banque en question) étant le beau-frère du directeur, la femme de celui-ci était désespérée de l'accident arrivé à son frère.

La domestique des banquiers qui avait parlé de cette affaire à Mathilde n'avait pas négligé de lui dire que, au déjeuner de midi, qui avait réuni, au troisième, le directeur de la banque, sa femme et son beau-frère, la désolation la plus grande avait régné et qu'il avait été, à plusieurs reprises, question de venir demander l'avis du capitaine de La Tour.

Mme Dubocquier, qui pleurait beaucoup, suppliait son mari et son frère de le faire, mais ceux-ci avaient objecté qu'il était difficile d'aller déranger un officier du 2e Bureau pour des intérêts particuliers et que, très certainement, le capitaine de La Tour, beaucoup trop occupé par des enquêtes plus graves, les éconduirait.

— Qu'est-ce que tu en penses ? demanda Bernard en se tournant vers sa femme.

— Je connais à peine nos voisins, répondit celle-ci. Mais la jeune Mme Dubocquier me paraît très aimable. Elle a deux beaux enfants...

— La mari est un fort honnête homme, autant que je puisse le savoir... D'ailleurs, cette affaire me semble toucher de près celles dont je m'occupe *pour mon plaisir*... Tiens-tu beaucoup à aller au théâtre ?

Sur la réponse négative de Sonia, Bernard de La Tour envoya la femme de chambre demander aux Dubocquier s'ils pouvaient le recevoir.

Cinq minutes après, Mathilde était de retour, précédant M. et Mme Dubocquier qui venaient solliciter le concours du capitaine de La Tour, sûrs qu'ils étaient maintenant de ne pas se voir éconduits.

Le banquier avait, sitôt que Mathilde lui eut fait part de la démarche que se proposait son maître, téléphoné à son beau-frère en le priant de le rejoindre d'urgence. Il arriva peu après et, avec beaucoup de clarté et de précision, expliqua ce qui s'était passé.

En voici le résumé.

La veille, 22 décembre, il avait, en prévision des paiements à faire en fin d'année et pour ne pas être pris de court, envoyé l'un de ses encaisseurs à la Banque de France demander 100.000 francs de billets de 100 francs. On lui avait aussitôt remis, en échange de son chèque de 100.000 francs, mille billets de 100 francs. Ils étaient épinglés par dix en cent petites liasses. Ces petites liasses étaient à leur tour réunies par dix, et les liasses de 10.000 francs ainsi constituées étaient attachées ensemble en un paquet au moyen d'une ficelle rouge.

L'encaisseur, dès qu'il avait reçu le paquet de billets, l'avait placé dans sa serviette, qu'il porte sous le bras gauche, qui est fermée à clef et qu'une chaîne relie à sa ceinture.

En arrivant à la banque, il était entré dans le cabinet du fondé de pouvoir. Il s'était assis à côté du bureau de ce dernier, avait posé sa serviette sur ses genoux et l'avait ouverte avec sa clef.

Le paquet était dans la serviette.

Le fondé de pouvoir, M. Gignoux, était occupé à revoir un état. Il dit à l'encaisseur de compter lui-même les billets. L'employé lui obéit, défit le paquet en détachant la ficelle rose et compta, un à un, tous les billets, posant chaque liasse de dix sur le bord du bureau du fondé de pouvoir. Celui-ci les avait donc sous les yeux, pour peu qu'il tournât la tête, ce qu'il faisait fort régulièrement à chaque fois que l'encaisseur déposait un nouveau paquet après l'avoir vérifié.

Quand l'encaisseur eut terminé la vérification qui s'avéra exacte, il demanda :

— Le compte y est, monsieur Gignoux. Je refais le paquet ?

Le fondé de pouvoir, qui faisait pour l'instant une longue opération, inclina la tête pour dire : Oui !

— Je laisse le paquet là ? demanda encore l'employé lorsqu'il eut achevé de lier la ficelle rose.

M. Gignoux leva la tête car il venait de terminer une colonne de chiffres.

— Laissez-le là, fit-il. Je le renfermerai dans mon coffre dès que j'aurai fini de revoir ça. Si je remets ces billets aux caisses, nous en manquerons quand nous en aurons besoin.

L'encaisseur se mit à rire et dit :

— Avant de renfermer le paquet de billets, monsieur Gignoux, est-ce que vous

penserez à les recompter ? C'est pas que j'ai peur de m'être trompé, mais...

— Je sais, Frégier, c'est plus « régulier ». Je vous promets de le faire... Au revoir, Frégier. Merci. Dites à Meunier qu'on ne me dérange pas.

L'encaisseur étant sorti sur cette promesse, le fondé de poivoir reprit ses calculs. Il mit environ une demi-heure avant de les achever. Pendant tout ce temps, il ne pénétra personne dans son cabinet car il avait donné l'ordre au garçon de bureau de consigner sa porte, voulant être tranquille pour ses vérifications de fin d'année.

Lorsqu'il eut terminé, il téléphona à son beau-frère et directeur, par l'appareil intérieur, que le relevé qu'il venait de vérifier était exact et qu'il avait reçu les 100.000 francs en billets de cent.

— Neufs ? demanda M. Jacquot.

— Parfaitement. Tous des billets neufs, mon capitaine. La plupart de ces billets étaient destinés à des étrennes. Dans ce cas, nous mettons les billets dans une enveloppe au nom de la personne à laquelle le présent est destiné, nous y joignons une carte du Conseil d'Administration. C'est la tradition de la maison. Vous comprenez que nous tenons à avoir toujours des billets neufs pour ce faire.

— Parfait. Continuez votre exposé, je vous prie. Ah ! un mot encore. Je suppose que, dans ces conditions, il doit rester trace des numéros des billets ?

— Chaque paquet de cent billets est enveloppé dans un papier bleu, sur lequel figure le numéro des billets qui sont dans ce paquet. Frégier, en vérifiant la première fois les billets, a enlevé ces papiers et les a placés sur le coin de mon bureau sous un presse-papier.

— Parfait. Nous pourrons alors rechercher les numéros...

MM. Dubocquier et Gignoux se regardèrent avec consternation et Mme Dubocquier, prenant sa tête dans ses mains, éclata en sanglots...

— Les papiers, mon capitaine, dit le directeur de la banque, ont disparu avec les billets...

— Ça, par exemple ! s'écria M. Jacquot. Mais continuez, monsieur Gignoux, je vous prie. Nous verrons les papiers bleus après...

— Quand j'ai eu dit à mon beau-frère que tout allait bien, il me répondit que, quelques instants après, il viendrait dans mon bureau pour que nous arrêtions ensemble la liste des gratifications. Il était alors dix heures très exactement. Il n'avait pas plus tôt coupé qu'il me rappela pour me dire que le directeur de notre succursale à Calais venait d'arriver et que lui-même ne pourrait être dans mon bureau qu'à midi probablement. « Rentre les billets et les livres, me conseilla-t-il, et téléphone à la maison (ici, mon capitaine, au troisième) pour prévenir Jeanne (Mme Dubocquier, ma sœur) que nous viendrons dîner ensemble, mais pas avant une heure. Ça ne te dérange pas ? » J'habite Asnières, mon capitaine, et il est très fréquent, lorsque nous avons un travail urgent à terminer ensemble, que mon beau-frère et moi le fassions entre midi et une heure et nous mangeons ensuite ensemble chez ma sœur. Cela ne m'empêche pas, de la sorte, de prendre mon train à six heures le soir.

« Je pris la clef du coffre, l'ouvris, y plaçai les livres que je venais de revoir, la liste que j'avais préparée pour les gratifications de fin d'année et, avant d'y déposer le paquet de billets, je le défis et le recomptai, comme je l'avais promis à l'encaisseur Frégier. Ce sont des habitudes de comptable...

« Je vérifiai que tous les billets étaient bien en nombre exact et de bon aloi. Il faut toujours procéder ainsi lorsqu'il s'agit de billets neufs, car une erreur d'impression est toujours possible, bien que tout a fait improbable. Je refis les paquets par dix, puis par cent, et enfin le paquet final. Je l'attachai avec une autre ficelle, écrue celle-là, car j'avais coupé la ficelle rose après m'être cassé l'ongle pour défaire le nœud trop serré et que je ne pouvais détacher. Je plaçai le paquet dans le coffre avec les autres documents, refermai et mis la clef dans ma poche où je la conserve attachée à une chaîne... La voici.

« Je vous indique, mon capitaine, qu'il s'agit ici non pas du coffre, ou plutôt des coffres de la banque où peuvent accéder certains employés, mais du coffre qui est placé dans mon bureau personnel, un petit coffre Fichet, qui reçoit les pièces que j'ai besoin d'avoir sous la main. J'y place aussi le numéraire lorsqu'on me l'apporte et avant de le répartir entre les différentes caisses. J'y serre les provisions de timbres et les dossiers ou valeurs dont je sais avoir besoin mais qui sont trop précieux pour laisser sur mon bureau.

« Je refermai donc le coffre (mon beau-frère a une seconde clef), puis je me remis à mon travail. A dix heures et demie, je reçus un coup de téléphone d'un de nos clients qui me demandait de remettre à un employé de son agent de change un paquet d'actions qu'il avait déposées chez nous et dont il avait besoin. Il m'avait téléphoné la veille et j'avais fait prendre au sous-sol le paquet de titres. Il était prêt dans mon bureau et dans le coffre. Je le lui dis.

« A onze heures, l'employé de l'agent de change de notre client est venu. Il est entré dans mon bureau et s'est assis à quatre ou cinq mètres du coffre. J'ai ouvert celui-ci, j'ai pris le paquet d'actions demandées. Je le lui ai remis. Il m'en a donné reçu et est parti.

« J'ai refermé le coffre. Je me souviens

bien d'avoir, à ce moment-là, repoussé le paquet de billets de cent francs qui s'était légèrement déplacé en glissant sur les livres. J'ai repris mon travail.

« A midi, aussitôt après le départ du directeur de Calais, M. Dubocquier est venu dans mon bureau. Nous avons pris dans le coffre liste, livres et paquets de billets. Celui-ci est resté sur la table tout le temps où nous avons parlé ensemble des affaires de la banque.

« Avant de partir, j'ai proposé à mon beau-frère de voir les billets neufs. Il m'a répondu : « Allons dîner. Jeanne doit s'impatienter. » J'allais remettre le paquet en place, quand M. Dubocquier m'a dit : « Au fait, puisque tu as là des billets neufs, donne-m'en donc deux ou trois mille francs pour Jeanne. Elle est toujours contente quand elle a des billets neufs. C'est plus propre. » Je connaissais ce goût de ma sœur. Je défis aussitôt le paquet...

— C'est alors, dit M. Dubocquier, que nous avons constaté qu'il ne contenait plus des billets de banque, mais seulement des journaux, ou plutôt quelques journaux coupés vaguement de la dimension très approximative des billets.

— On sentait bien que cela avait été très vite fait par quelqu'un de pressé.

— Quels étaient ces journaux ? demanda de La Tour.

— *L'Information* et *La Journée Industrielle*. On les avait certainement pris sur ma table. C'étaient les miens. Nous y avons retrouvé des marques au crayon que j'y avais faites.

XVIII

VERT... BLANC... ROUGE... ?

M. Jacquot, enfoncé dans son fauteuil pendant que les banquiers lui racontaient cette invraisemblable histoire, les avait suivis avec le plus grand intérêt et la plus extrême attention. Mais depuis quelques minutes, exactement depuis le moment où ils avaient parlé du papier remplaçant les billets, il était rêveur... et il s'en rendait compte.

Il sentait très nettement qu'un travail intérieur se faisait en lui, par associations d'idées...

« Non te enrrabbia
La vitta e bella... »

songeait l'officier du deuxième Bureau.

« Ah! zut! toujours cette scie! Vert-blanc-rouge. Ce n'est certainement pas blanc-vert-rouge... Et si le « mot » était « Mexique » ? Le drapeau mexicain aussi est vert-blanc-rouge... Mais il y a le serpent et le condor qui le dévore, au centre du blanc... Essayons tout de même... »

— Sonia, fit-il sans souci de ses auditeurs étonnés... « Mexique »? Ça ne te dit rien ?

— Non...

— Excusez-moi, reprit le capitaine en se tournant vers ses hôtes... C'est un problème auquel peut-être se rattachera le vôtre... Voulez-vous répondre à quelques questions, puis je serai obligé de vous quitter car je dois aller à la rencontre d'un de mes collaborateurs qui rentre de mission...

— Excusez-nous plutôt nous-mêmes, riposta M. Dubocquier. Nous abusons de votre temps...

— Pas du tout. Votre affaire m'intéresse beaucoup, beaucoup plus que vous ne pouvez le croire... Voyons, je vais vous questionner...

— Faites. Nous répondrons de notre mieux.

— Tout d'abord : avez-vous déposé une plainte ?

— Non. Nous faisons des recherches. Si elles ne donnent rien, nous déposerons demain soir la plainte.

— Contre inconnu ?

— Naturellement.

— Ne vous formalisez d'aucune question... L'inconnu ne pourrait pas être l'encaisseur Frégier ?

— Impossible. Il était parti en tournée immédiatement après m'avoir laissé le paquet de billets sur mon bureau. Je les ai recomptés après son départ.

— L'employé de l'agent de change ?

— Il ne s'est pas approché du coffre où était le paquet de billets.

— Avez-vous vérifié s'il a bien rapporté les valeurs chez son patron ?

— J'ai téléphoné dans le courant de l'après-midi. L'agent de change nous a d'ailleurs fait parvenir régulièrement le reçu officiel et le bordereau de vente pour notre client.

— Bien... Ne vous fâchez pas, je vous prie, monsieur Gignoux ?

— Je n'ai pas quitté mon bureau. Le paquet de mille billets de cent francs est tout de même assez important pour ne pas passer inaperçu. Nous l'avons cherché partout. Impossible de le trouver. Mon beau-frère et moi, tous les deux ensemble, avons vérifié un à un tous les tiroirs, ma petite bibliothèque, le coffre, la corbeille à papier, les poches de ma veste de bureau, de mes vêtements pendus au porte-manteau. Nous avons même regardé à plusieurs reprises derrière le radiateur, dans la cheminée...

— Il y a une cheminée dans votre bureau ?

— Oui, c'est un ancien hôtel particulier que la banque a acheté. Mais la cheminée était vide et personne ne peut s'introduire par cette cheminée. D'ailleurs, j'étais dans mon bureau et un cambrioleur s'introduisant en plein jour par une cheminée bar-

rée par des barres de fer et relevant sans bruit le rideau métallique... Je ne vois pas ça...

— En effet... N'avez-vous pas fait emporter un paquet par un quelconque de vos employés ?

— Personne, en dehors de Frégier et de l'employé de l'agent de change, n'est entré dans mon bureau.

— Le garçon de bureau, Meunier ?

— Il n'est pas entré dans le bureau. Il m'a annoncé l'employé de l'agent en restant sur le seuil.

— Et... M. Dubocquier ?

— Pas possible pour les mêmes raisons que moi, répondit le fondé de pouvoir. Nous avons vérifié ensemble toutes ses poches avant qu'il ne sortît de mon bureau et nous sommes venus chez ma sœur sans emporter une serviette ou même un papier quelconque, volontairement. En arrivant, nous nous sommes fait fouiller par elle devant les domestiques et même devant le concierge et son fils que nous avions fait monter avec nous afin d'avoir des témoins.

— Je vois... vous avez pris toutes vos précautions...

— Toutes celles qui nous ont paru utiles.

— Qu'allez-vous faire ?

— La première des choses, dit le fondé de pouvoir, que l'on devait faire a été faite. J'ai remis à mon beau-frère un chèque de 100.000 francs sur la Banque de France et ai fait bloquer sur mon compte à cette banque une somme correspondante. C'est moi qui suis responsable de ce qui se passe sous mes yeux. Or il n'est pas possible que je n'aie pas *vu* le paquet de billets s'en aller... (Parfaitement, « s'en aller », c'est la seule formule possible.) Donc j'en suis responsable, car je n'avais qu'à l'arrêter. Donc, je paie... Si, par la suite, on retrouve l'argent, mon beau-frère me rendra mes 100.000 francs. Mais il n'est pas possible d'agir autrement.

— Vous avez parfaitement agi... De ce côté donc vous êtes à couvert et il n'y a que vous et M. Dubocquier qui soyez au courant de l'affaire ?

— Nous deux seulement, parfaitement.

Drinnn... Drinnn... Drinnn... Drinnn..., fit le téléphone.

Sonia alla à l'appareil et répondit :

— Parfaitement... C'est elle-même... Qu'est-ce que vous me dites là, chère amie ? Ce n'est pas sérieux ?... Si ?... Elle est couchée ?... Attendez, Natacha. Bernard, c'est Natacha Chankégian qui téléphone que sa mère a eu une syncope au théâtre et qu'on vient de la rapporter chez elle, à l'hôtel... Elle repose maintenant... Mais je voudrais bien y passer.

Les Dubocquier et M. Gignoux s'étaient levés.

— Nous y allons, fit le capitaine.

— Nous allons passer voir votre mère, Natacha... Le docteur Torenko ?... Non, il n'est pas ici, mais il arrive cette nuit. Justement, nous devons aller le prendre en gare... Oui... Oui... Mais, naturellement, ma petite... Eh bien! c'est entendu. Nous irons d'abord en gare, puis nous nous rendrons chez vous... Mais non, Natacha, c'est tout naturel... Embrassez votre mère, chérie... Ce ne sera rien, vous verrez. A tout à l'heure.

Lorsque la marquise de La Tour eut raccroché son appareil, ses hôtes s'excusèrent d'avoir ainsi abusé de leur soirée. Ils déclarèrent vouloir se retirer.

Bernard de La Tour semblait être reparti pour le pays des rêves. Affalé dans son fauteuil, il réfléchissait profondément. Il fallut que sa femme insiste beaucoup pour le faire redescendre sur terre, comme l'on dit.

Il fut alors très confus, s'excusa et affirma à MM. Dubocquier et Gignoux que leur affaire l'intéressait beaucoup et qu'il s'en occuperait.

Il prit rendez-vous avec eux pour le lendemain et leur dit de ne rien faire avant de l'avoir revu. Puis il les raccompagna jusqu'à la porte et au moment de les quitter leur demanda à brûle-pourpoint :

— Voulez-vous excuser cette question qui vous paraîtra saugrenue ? Mais je désirerais vous fredonner un air et vous poser une question.

— Faites donc, monsieur, dit le directeur de la « Banque pour les Pays baltes », légèrement surpris.

— Merci. Voici l'air :

Non te enrrabia
La vitta e bella...

Voici la question : Est-ce que cet air ne vous rappelle rien ?

— Non, rien, fit M. Dubocquier.

— Moi non plus je ne vois rien. Je l'ai peut-être entendu, mais je ne m'en souviens pas...

— Moi, oui ! s'exclama Mme Dubocquier. Il me souvient très bien d'avoir entendu cet air-là...

— Vous rappelez-vous à quel endroit ?...

— Ça, c'est plus difficile... Attendez... Attendez... J'y suis : je l'ai entendu la semaine dernière au Cinéma de l'Hippodrome... Nous y étions tous...

— C'était le 20, dit M. Gignoux. Je me souviens de la date car c'était il y a trois jours. Mais l'air m'a échappé...

— C'est bien possible que nous l'ayons entendu là, mais, pour moi, je ne m'en souvenais pas du tout, reconnut le directeur. Je dois dire que je ne m'en souviens pas davantage que mon beau-frère.

— Mais, voyons, dit Mme Dubocquier, c'était au moment de l'attraction.

— Possible. Enfin, je ne me rappelle pas ce détail.

— Oh! toi...

— Enfin, madame, je vous remercie. Je l'ai entendu aussi. Certainement, ce n'est pas à l'Hippodrome, car il y a bien longtemps que je n'y suis pas allé. Mais cet air me hantait...

— Et quand un air vous reste dans la tête... Bonsoir, monsieur, dit Mme Dubocquier en montant chez elle avec son mari et son beau-frère.

Un peu avant l'arrivée du train, le marquis et la marquise de La Tour faisaient les cent pas sur le quai de la gare du Nord, attendant le docteur Torenko.

— J'ai oublié, dit doucement M. Jacquot à sa femme après un long silence, de leur demander si vert-blanc-rouge ça ne leur rappelait rien.

— Aux Dubocquier ?... Tu le leur demanderas demain. Est-ce que tu crois vraiment qu'il y a une relation entre ce vol étrange et les erreurs de caisse et de comptabilité dont tu t'occupes en ce moment ?

— Indubitablement, répondit La Tour, comme le rapide entrait en gare.

Le docteur Torenko, la tête à la portière de son wagon, toute flamboyante de l'éclat de ses cheveux roux, s'esclaffa dès qu'il aperçut ses amis et gesticula pour leur prouver la joie qu'il ressentait à les revoir. Il les serra sur son cœur avec de grandes démonstrations d'amitié et exigea qu'on allât immédiatement dans une des brasseries faisant face à la gare pour « arroser » la réunion.

Ce fut dans la brasserie que le capitaine de La Tour mit succinctement son collaborateur au courant des extraordinaires disparitions d'argent qui s'étaient produites depuis quelque temps et dont il avait décidé de s'occuper. Il lui narra tout *grosso modo*, se réservant de le mettre au courant des détails le lendemain, et lui demanda ce qu'il en pensait.

— Rien ! déclara froidement Toto. Si...

— Ah ?

— Oui, je trouve qu'il y a beaucoup de petites filles là-dedans...

— Soyons sérieux, toubib, rétorqua M. Jacquot, et dépêche-toi. Mme Chankégian a eu une indisposition et elle te réclame. On va y aller tous les trois.

Cinq minutes après, tous trois remontaient en voiture et celle-ci se hâtait vers le boulevard Exelmans.

L'hôtel Exelmans, où demeurait Mme Chankégian, femme d'un réfugié russo-arménien ayant occupé une haute situation financière dans l'ancienne Russie, est situé tout près de la Seine et du pont-viaduc d'Auteuil. L'auto filait sur l'avenue de Versailles.

Elle tourna à gauche en arrivant au boulevard Exelmans et, ne tenant pas compte, à cette heure tardive, du sens obligatoire, descendit le boulevard sans le traverser. Elle fut bientôt devant l'hôtel Exelmans.

Torenko sauta à terre et tendit la main à Sonia pour l'aider à descendre. Ils pénétrèrent rapidement dans l'hôtel où ils firent annoncer leur venue à Mme Chankégian. Ils attendirent d'avoir la réponse pour monter chez leur amie.

Quand Natacha vint à leur rencontre en leur disant que sa mère allait mieux et les attendait, la marquise de La Tour remarqua que son mari n'était pas là.

— Ce monsieur est resté dehors, dit le concierge.

Il allait sortir pour appeler le capitaine, quand Torenko, le devançant, fit rapidement quelques pas à la recherche de son ami.

Le docteur fut un moment à le retrouver.

Quand il l'aperçut, le capitaine de La Tour, dit M. Jacquot, était en arrêt devant une grande affiche placée à la façade du Théâtre du XVI[e] Arrondissement, voisin, porte à porte de l'Hôtel Exelmans. *Un cadre vert-blanc-rouge entourait cette affiche.*

CHAPITRE XIX

LA RIVIÈRE PAR LA FENÊTRE

Le capitaine de La Tour resta sourd à l'appel de son ami et, ayant empoigné à deux mains la tête de bécasse en écume de mer qui lui servait de pipe, sans souci des regards curieux que lui jetaient les passants, la tétait éperdument.

En voyant l'officier si étrangement occupé, le docteur Torenko, évitant de le troubler, rentra dans l'hôtel et rejoignit la jeune marquise.

Au regard interrogateur que celle-ci lui lança, le toubib prit un air grave, grimaça toute une mimique savante et compliquée qui voulait dire qu'il se passait des choses aussi mystérieuses qu'importantes, et lui conseilla de monter chez Mme Chankégian sans attendre son mari « qui ne tarderait pas à venir »...

Mme Chankégian était encore sous le coup de la sorte de syncope ressentie par elle au théâtre. Elle allait beaucoup mieux, certes, mais elle présentait encore tous les symptômes du mal qui l'avait si soudainement frappée. Le docteur Torenko, aidé de Sonia, se mit aussitôt en devoir de l'examiner.

Toto et Mme de La Tour étaient depuis quelques minutes dans la chambre de la malade quand M. Jacquot, ayant, à son idée, suffisamment réfléchi devant son affiche, frappa à la porte du petit appartement habité dans l'Hôtel Exelmans par les Chankégian.

Natacha vint lui ouvrir la porte et le fit entrer dans le boudoir de sa mère en attendant la fin de la visite du docteur.

La jeune Russe s'assit dans un fauteuil pour tenir compagnie à son nouveau visiteur. Naturellement, la conversation roula sur le malaise qui avait saisi la vieille dame et les circonstances dans lesquelles il s'était produit.

Mme Chankégian avait dîné, comme d'habitude, avec sa famille et deux autres réfugiés habitant comme elle l'Hôtel Exelmans, dans une petite taverne russe de la rue Naquet où elle se rendait journellement et dont la clientèle est presque exclusivement composée de Slaves.

Ayant des billets de réduction pour le Théâtre du XVI^e^, voisin de l'hôtel, elle y était allée aussitôt après être rentrée à l'hôtel pour se changer, car c'était un des seuls plaisirs de la vieille dame que de s'habiller pour aller au théâtre, même pour celui pour lequel on fait généralement le moins de frais de toilette.

Le programme du Théâtre du XVI^e^ Arrondissement avait beaucoup amusé Mme Chankégian, surtout le travail de l'illusionniste hongrois Ladislas Szabolcz. Elle s'était si bien intéressée à tous les tours de passe-passe de cet illusionniste qu'elle avait voulu monter sur la scène pour se livrer à diverses expériences. Elle se déclarait enchantée d'avoir eu l'impresion de boire un excellent vin de porto, qu'elle appréciait beaucoup, alors qu'elle n'avait ingurgité qu'une simple gorgée d'eau...

M. Jacquot écoutait le babillage de Natacha avec le plus vif intérêt. Il lui posa diverses questions et déclara à la jeune fille qu'il avait lui-même assisté à une pareille séance au Casino de Paris où le spirite (c'était un spirite, celui-là), faisait percevoir aux gens autre chose que ce qui se trouvait sous leurs yeux...

Le capitaine de La Tour resta subitement muet, la bouche ouverte et les yeux agrandis tellement il les arrondissait.

— Qu'est-ce que vous avez, cher monsieur ? s'enquit Natacha Chankégian, surprise par ce brusque arrêt de son hôte.

Celui-ci resta une minute sans répondre puis déclara qu'une dent creuse l'avait soudainement fait souffrir.

— Un peu de salive qui a touché le nerf..., admit la jeune fille.

— C'est sans doute cela, dit M. Jacquot.

Reprenant la conversation interrompue et avisant un grand écrin sur la table, il s'amusa à jouer avec. Machinalement, il l'ouvrit. L'écrin contenait un magnifique collier de diamants. Le capitaine connaissait ce collier comme constituant le plus clair de la fortune de la vieille dame qui aimait à s'en parer à la moindre occasion.

— Tiens, le fameux collier des Chankégian ! Vous le laissez là comme cela ? Vous n'avez pas peur qu'on vous le vole ?

— Maman l'a mis ce soir pour aller au théâtre et, dans la hâte des soins qu'il a fallu lui donner aussitôt sa rentrée, je ne l'ai pas encore descendu à la caisse où on l'enferme dans le coffre. C'est trop tard maintenant pour le faire. Je le descendrai demain matin, ou plutôt ce matin car il est maintenant plus d'une heure.

— Cela ne m'enchante pas beaucoup de savoir que vous gardez ce collier dans votre chambre...

— Je vous avoue qu'il y est assez fréquemment car, malgré que maman en ait une réplique fausse qui imite parfaitement celui-là et que mon arrière-grand-père avait fait exécuter à Moscou en même temps que celui-ci, maman tient essentiellement à mettre le vrai lorsqu'elle « s'habille ».

— C'est une imprudence véritable, insista l'officier du 2^e^ Bureau et, après l'indisposition de votre mère, je n'aime pas du tout que vous gardiez ce collier ici...

— Qu'en faire ? A cette heure, on ne peut faire ouvrir le coffre de la direction dans lequel nous le tenons enfermé...

— J'aimerais bien... Mais, Natacha, voulez-vous me le confier jusqu'à demain ? Je n'ai qu'à mettre l'écrin dans ma poche et personne n'aura l'idée que je transporte une telle fortune sur moi...

— Vous me feriez un bien grand plaisir, savez-vous, et m'enlèveriez un souci si vous vouliez bien l'emporter... Même, je vous demanderai, car maman a grande confiance en votre parole et en celle du docteur Torenko, de chercher à la dissuader de garder ce collier avec elle... Il faudrait obtenir qu'elle le mette dans notre coffre au Crédit Lyonnais, où nous conservons tous les autres bijoux que nous avons pu sauver de Russie... Pour ce soir, si cela ne vous ennuie pas, je serais bien heureuse que vous me déchargiez du souci d'avoir dans la chambre cette rivière d'un million.

— Voilà qui est fait, dit M. Jacquot en refermant l'écrin et en le mettant dans la poche de son veston.

— Attendez, fit Natacha, qui parut soudain avoir une idée. Au cas où maman me demanderait des nouvelles du collier, nous allons faire un petit changement.

Elle se leva, pénétra dans la chambre et revint quelques secondes après en rapportant un autre écrin.

— Le docteur Torenko prend la tension artérielle de maman. Il dit que ce malaise n'aura pas de suites, mais qu'il ne comprend pas comment cela est arrivé... Tenez, voici le collier faux. Vous voyez, il est semblable au premier et même un excellent connaisseur ne pourrait les confondre. Moi-même je ne les différencie que parce que je sais que le vrai collier a son fermoir garni de trois rubis et qu'il y en a quatre à l'imitation... Voyez : trois et quatre. Les deux colliers ont des écrins semblables,

mais le vrai est dans un étui de maroquin rouge et le faux dans un écrin de maroquin bleu. Nous allons les changer de boîte. Comme cela, si maman me demande ce que j'ai fait de la rivière, je lui montrerai que je descends l'écrin rouge à la caisse...

Tout en parlant, la jeune fille avait fait la mutation indiquée, remis l'écrin bleu contenant le précieux bijou au marquis de La Tour et remporté dans sa chambre l'écrin rouge contenant l'imitation.

Le docteur Torenko ayant terminé ses soins, M. Jacquot pénétra dans la chambre et salua la vieille dame. Elle voulut aussitôt lui conter l'émerveillement dans lequel l'avait plongée l'adresse de cet illusionniste hongrois, mais le toubib, lui parlant comme à une enfant, lui enjoignit de se taire et de s'endormir tout de suite.

Il y eut une petite discussion entre la vieille malade et le jeune docteur qu'elle avait vu tout enfant et qu'elle tutoyait, mais Torenko obtint qu'elle bût un peu de potion calmante et soporifique.

Mme Chankégian voulut bien consentir à ce que le docteur lui demandait mais elle exigea auparavant que Natacha vînt déposer le fameux écrin rouge sous son oreiller. La jeune fille obéit aussitôt, ce qui motiva cette réflexion de la vieille dame :

— On voit bien que je suis malade et que mon indisposition a ému ma petite Natacha, car elle ne proteste pas comme d'habitude pour me confier la garde de ce bijou auquel je tiens tant...

— Et que vous avez l'imprudence de conserver avec vous et de mettre pour aller dans un théâtre de quartier..., fit observer le capitaine.

— Mon petit marquis, assura la bonne dame avec un rire joyeux, si vous aviez vu comme j'étais belle ce soir...

— Je n'en doute pas, chère madame. Mais nous parlerons de cela un autre jour... Pour l'instant, Torenko veut que vous dormieux. C'est la seule chose à laquelle vous devez penser maintenant...

— Bonsoir à tous, dit la vieille Mme Chankégian en s'installant dans son lit pour s'y endormir commodément, bonsoir... et merci pour la peine que vous vous donnez tous...

Tout le monde se retira dans le petit salon et le docteur Torenko proposa de rester passer la nuit pour être prêt à porter secours à Natacha et à sa mère le cas échéant. Sonia fit remarquer que, si le docteur ne croyait pas à une rechute possible immédiatement, il valait mieux qu'il allât se coucher chez lui. Il devait être fatigué après son long voyage. Sonia resterait avec Natacha. Cela serait moins compliqué pour la nuit et, à toutes deux, elles seraient bien assez fortes pour prendre les premières dispositions en cas de besoin.

Il fut entendu que M. Jacquot ramènerait Torenko chez les de La Tour, que le docteur y coucherait et que la voiture serait laissée devant la porte pour pouvoir venir immédiatement en cas de nouvel accès. Sonia et Natacha avaient le téléphone et appelleraient les hommes à la moindre alerte.

M. Jacquot boutonna soigneusement son manteau avant de s'en aller et frappa sur sa poche en regardant Natacha et clignant de l'œil d'un air complice. On se fit les adieux et les recommandations nécessitées par les circonstances et quelques minutes après le capitaine de La Tour arrêtait sa voiture devant chez lui.

Une demi-heure après, tout le monde dormait au boulevard Exelmans comme à la rue Copernic.

Une vieille habitude fit aussitôt regarder l'heure par le capitaine de La Tour pendant qu'il décrochait le téléphone qui carillonnait sur sa table de chevet. C'était trois heures du matin.

— Allo ! fit-il.

— Allo ! Ici Sonia ! lui fut-il répondu.

— 'Soir, chérie. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Venez vite. Mme Chankégian vient d'avoir une crise.

— Toto ! appela le capitaine. Viens vite, vieux... Tiens, prend l'écouteur. Parle Sonia, mon chou. Qu'est-ce qu'il y a eu ?

— Voici. Elle avait très bien dormi, n'est-ce pas ? Puis nous l'avons entendue qui se levait. Vite, Natacha et moi, nous nous sommes levées. Nous sommes entrées dans la chambre au moment où elle se dirigeait vers la fenêtre laissée entr'ouverte, tu te souviens, pour qu'elle ait plus d'air. Mme Chankégian tenait à la main un objet que nous n'avons pas reconnu tout de suite. Nous nous sommes précipitées. Alors elle a jeté par la fenêtre ce qu'elle tenait et elle est retombée dans nos bras en poussant un cri...

— Comment va-t-elle maintenant ? demanda Toto.

— Nous l'avons recouchée. Elle s'est endormie aussitôt. Elle est un peu haletante, mais elle dort bien.

— Laissez-la dormir, déclara le docteur. Elle ne risque rien. La seule chose dont elle a besoin, c'est de repos. Laissez-la dormir. Ce n'est pas la peine que j'aille la réveiller pour la voir. Laissez-la dormir et ouvrez la fenêtre en grand.

— Mais si elle se jette par la fenêtre ?

— Elle ne se jettera pas par la fenêtre.

— Mais tu ne sais pas: c'est l'écrin rouge qu'elle a jeté dans la rue. Dès que sa mère a été rendormie, il y a deux minutes, Natacha est allée rechercher son écrin dont nous avons bien entendu le bruit lorsqu'il est tombé sur la chaussée et elle n'est pas encore remontée. Par la fenêtre, je la vois

qui cherche avec le concierge et un garçon de l'hôtel... Elle ne trouve rien... C'était l'écrin rouge...

— Je sais, dit M. Jacquot. Ça n'a donc aucune importance. Mais, maintenant, je tiens un bout du fil.

CHAPITRE XX

DES IDÉES QUI SE LIENT

M. JACQUOT MARQUE UN POINT

Le lendemain, veille de Noël, dès sept heures, le capitaine de La Tour téléphona à l'Hôtel Exelmans pour avoir des nouvelles de Mme Chankégian et de ses gardes-malade.

Il lui fut répondu que le reste de la nuit avait été très calme, que la vieille dame avait parfaitement reposé. Elle dormait encore, ainsi que les jeunes femmes, qui récupéraient un peu de la nuit passée à veiller. On n'avait nul besoin du docteur.

Aussi ce fut devant leur petit déjeuner que M. Jacquot et le docteur Torenko tinrent conseil.

Le toubib, qui n'avait été mis que très vaguement au courant des événements qui s'étaient précipités pendant son absence, avait droit à des explications complémentaires et circonstanciées. Le capitaine les lui donna et n'omit rien des faits étranges qui avaient accompagné cette suite d'*Erreurs de caisse* et de diverses autres irrégularités.

Il ne manqua pas de lui conter cette curieuse hantise qui l'avait poursuivi : vert-blanc-rouge.

Toto, étendant du beurre sur sa tartine, regarda d'un œil rond son interlocuteur.

— Parfaitement, dit celui-ci. Chaque fois où, au cours de ces événements, il a été question de billets de banque remplacés par du papier sans valeur, j'ai immédiatement pensé, par association d'idées dans mon subconscient sans aucun doute, à la chanson des antifascistes : *Non te errabbia* et aux trois couleurs vert-blanc-rouge.

— Eh bien ?

— J'étais persuadé, mon vieux Toto, que je découvrirais là le nœud de la question et que, du moment où je pourrais « lire » ce que signifiait en moi ce trio d'idées associées : 1° billets changés en papier sans valeur; 2° air antifasciste; 3° vert-blanc-rouge, j'aurais la solution du mystère.

— Alors ?

— Je crois que j'y suis.

— Et c'est ?...

— Mon grand, je ne vais pas te le dire comme cela ! J'ai assez torturé mes méninges pour découvrir ça... Tu vas me confirmer peut-être dans mon idée et tu me diras, après avoir réfléchi un instant, ce qu'éveillent en toi ces trois idées associées.

— Bon. Je pige. Redonne-moi encore un bol de ce vieux chocolat, fils... Merci. Je suis à toi.

M. Jacquot, comme il l'avait fait pour sa femme, avait disposé devant le docteur les trois morceaux de papier vert, blanc et rouge.

Toto les manipula un instant pendant qu'il réfléchissait. Il les plaça finalement les uns au-dessous des autres dans cet ordre : rouge, blanc, vert, le rouge étant en haut.

Alors il leva vers le capitaine de La Tour son nez en trompette, fronça ses petits yeux noirs et, lui tirant une langue d'un pan, il déclara :

— Hongrie.

— Juste. Mon grand, ça m'a fait chiffrer ça. Je ne pense jamais que la Hongrie a un drapeau national et qu'il est rayé horizontalement « de vert, de blanc et de rouge », pour parler comme Banville. Nous avons cherché la solution dans « Italie » et le « *Non te enrrabbia* » nous y poussait. Puis nous avons pensé que ce pouvait être « Mexique » ou « Bulgarie », mais cette idée ne nous apprenait rien de neuf... Je me désespérais, quand j'ai eu la solution cette nuit...

— Devant le Théâtre du XVI[e] Arrondissement, avant d'entrer à l'Hôtel Exelmans, en regardant la grande affiche sur le panneau ? Je m'en souviens, maintenant. Un nom à coucher à la rue...

— Juste, j'ai pris sur le bureau d'entrée de l'Hôtel Exelmans un des demi-tarifs pour assister à ces représentations. Regarde :

LE CÉLÈBRE ILLUSIONNISTE HONGROIS
LADISLAS SZABOLCZ

Voici donc, en principe, le rouge-blanc-vert expliqué.

Maintenant, rassemble tes souvenirs. Où avons-nous vu ensemble, toi, Sonia et moi, un Hongrois paraissant sur une scène ?

— Ma foi..., fit Toto en cherchant dans sa mémoire.

M. Jacquot lui présenta un uméro de la *Semaine à Paris* du 7 au 14 octobre. Il lui indiqua l'un des programmes :

Au Casino de Paris...

L'illustre fakir hindou Nazim-Bey dans ses curieuses séances d'hypnotisme en collaboration avec le public...

Le virtuose violoniste magyar Zapolya...

— Vu ! annonça Toto. Suis-je gourde !

— D'accord ! concéda M. Jacquot. Maintenant, regarde ça :

L'estudiantina Manninaccini... avec son merveilleux soliste de cithare Beppino Carduccelli.

— Je vois. Eh bien ?

— Voilà pourquoi nous pensions à l'Italie en voyant le vert-blanc-rouge dans notre pensée. Nous n'avions pas « vu » réellement parlant le vert-blanc-rouge italien, mais « entendu » un concert italien. Tu sais qui est le soliste Carduccelli ?

— Sans doute. Il était secrétaire du parti antifasciste à San-Giovanni en Calabre. Il a dû filer et, comme les petits copains, il est venu se réfugier en France. C'est d'ailleurs un artiste de *primo cartello* et... c'est ça... je me souviens bien maintenant de lui avoir entendu jouer ce jour-là, ou plutôt ce soir-là, des variations sur l'air qui ne plaît pas à Mussolini. Chacun proteste comme il peut et des pizziccati sur une cithare sont tout de même moins dangereux qu'une bombe.

— Alors ? fit M. Jacquot, son bon visage frais et rose rayonnant, tandis qu'il tenait délicatement entre le pouce et l'index de sa main droite, le petit doigt levé, une mouillette de pain bis soigneusement beurrée qu'il allait tremper dans son œuf à la coque.

— Alors..., dit Toto. A propos, ta cuisinière aurait été digne d'être cuistot dans l'escadrille : elle réussit divinement les « *eggs-bacon* ». Quand on déguste ça, on dirait que « le bon Dieu vous descend dans l'estomac avec des culottes de velours ». Ce n'est pas compliqué de faire les œufs au jambon, mais il y a un point de cuisson qu'il faut attraper et observer de justesse. Ta cuisinière a l'coup, y a pas à dire... Alors, reprit le gourmand qui n'abandonnait pas cependant les déductions policières, je crois que de ce qui précède nous pouvons inférer :

1° Liaison entre le souvenir de Nazim-Bey, *qui faisait choisir parmi des billets de banque un papier blanc sans aucune valeur à la personne qu'il tenait sous son influence hypnotique et à qui il avait ordonné de prendre parmi les billets de valeur différente un billet de* 500 *francs*... et l'annonce que des billets avaient été remplacés par des papiers blancs dans certains cas dont tu t'es occupé.

— L'enveloppe aux 9.600 francs de la jeune Marie Binchon, dite Bichon, employée chez Quorbec frères, le 16 décembre... Les trois verres sur le plateau du garçon : Pippermint-lait-Dubonnet, vert-blanc-rouge... L' « erreur » de la Banque-pour-le-commerce-avec-les-Pays-Baltes, les cent paquets de dix billets de cent francs...

— Juste... La liaison entre ces idées ayant suivi, si j'ose dire, cet itinéraire-là :

1° Annonce que des billets ont été remplacés par des papiers sans valeur;

2° Deux souvenirs concomittants : vert-blanc-rouge, le cadre de l'affiche de Zapolya à la porte du Casino de Paris et l'air joué par Carducelli;

3° Liaison inconsciente entre ces deux souvenirs et celui de Nazim-Bey. Mais, malgré tes recherches, tu ne peux relier ces souvenirs dans ta pensée avant hier au soir.

— Où j'ai vu, en entrant à l'Hôtel Exelmans, l'affiche de l'illusionniste Szabolcz avec son cadre rouge-blanc-vert qui m'a immédiatement rappelé l'affiche, *semblable par son cadre*, du violoniste Zapolya vue devant le Casino de Paris le soir où nous sommes allés voir le fakir Nazim-Bey... Parfait ! Maintenant, Toto, je fais appel à ta compétence dans cette matière-là.

« Est-il possible de dicter des ordres à une personne en état de réceptivité, en état d'hypnose, et que ces ordres soient exécutés après un assez long délai ?

— Sans doute. Il faut pour cela que le spirite, le suggestionneur, ait une grande puissance effective, que le médium ait une grande facilité de réceptivité. Cela peut se trouver, certes.

— Il n'est pas plus difficile de commander à un sujet de prendre du papier blanc pour des billets de banque que de lancer un écrin contenant un bijou (cas de Mme Chankégian, hier soir) par la fenêtre.

— Pas plus difficile. C'est seulement très malheureux pour cette pauvre Marfa Chankégian.

— Très rigolo, dit M. Jacquot, la face épanouie.

— Tu es dingo, mon fils ? Tu trouves ça rigolo, toi ? Pense ce que ça représente pour ces braves gens...

— Presque rien, mon grand. C'est le collier faux qui a été jeté par la fenêtre; le vrai est là, tiens, dans le tiroir du buffet, avec les écrins à argenterie... Tiens, fit le capitaine joignant le geste à la parole, j'ouvre le tiroir, je prends l'écrin, je pousse le bouton et... coucou... v'là la rivière de diamants de cette bonne folle de mère Chankégian. Trois rubis sur le fermoir. C'est le bon : tuyau Natacha !

— Mais comment ?...

— Mon beau, je me suis méfié. L'illusionniste Szabolcz... l'indisposition de Mme Chankégian (j'ai remarqué que *toutes* les fois où il y a eu une erreur de caisse ou une autre du même acabit, la victime-auteur a été malade), d'où j'ai déduit...

— Et tu as bien fait. Ces indispositions sont tout à fait normales... La fatigue causée par la force déployée par le spirite correspond à une fatigue semblable chez le médium. C'est connu et vérifié.

— J'ai donc, avec la complicité de Natacha, changé les colliers d'écrin. J'ai emporté le vrai dans mon veston et l'ai déposé dans le buffet en rentrant, cette nuit. Natacha a placé le véritable écrin, le rouge, sous l'oreiller de sa mère et celle-ci, sans doute en état d'hypnose, s'est levée au milieu de la nuit, a jeté son collier par la fenêtre dans la rue où le compère Szabolcz, qui devait

l'attendre, a reçu le faux collier au lieu du vrai qu'il espérait. Le voleur volé... tu ne trouves pas ça rigolo, toi ? Moi, pour te dire la vérité, si j'ose plagier la *Veuve Joyeuse*, je suis d'une finesse qui m'épouvante !

— Te frappe pas... Ainsi, d'après toi, il y aurait complicité, combine, quoi, entre le Szabolcz et Nazim-Bey ?... Evidemment, il doit y avoir toute une troupe de complices et de comparses autour de ces deux types-là qui peuvent fort bien être associés pour se partager les recettes de leurs fripouilleries. Mais le cas de notre petite amie Yvette Béchereau, là-dedans? Faut pas oublier la fiancée à ce pauvre vieux Lancemont...

— J'y pense, fils, mais si j'ai une idée, elle demande encore confirmation... J'ai une assez délicate enquête à faire, mon grand, et j'aurai besoin de pas mal de diplomatie, je le crains, pour y arriver. Cependant, il est impossible de laisser circuler en paix le nommé Szabolcz.

« Pense un peu. Si je n'avais pas fait preuve, hier, d'une astuce et d'une prescience remarquables, je ne crains pas de le dire, la bonne Marfa Chankégian aurait envoyé par la fenêtre son collier d'un million de francs-diamants. Le dénommé Szabolcz aurait ramassé le million tombé du ciel et d'un quatrième étage... Ni vu ni connu... Et qui nous dit que pour se venger, cet oiseau-là ne va pas ordonner à notre vieille amie de sauter à son tour par la fenêtre ?... Surveillance des étrangers... Vérification des papiers... Même s'ils sont en règle chez ce Szabolcz, et j'en doute fort, je crois bien que Szabolcz et Zapolya c'est kif-kif même truc, un ou des pseudonymes, et, peut-être, même personnage.

« Szabolcz est le nom d'un des comitats de la Hongrie et Zapolya fut un des héros de la Guerre de l'Indépendance des Hongrois contre l'Autriche. Ça sent le pseudonyme d'une lieue.

« Pendant que tu vas aller à l'Hôtel Exelmans pour voir Mme Chankégian, je vais, de mon côté, faire un petit tour à la Sûreté générale...

Une heure après, sur la demande du capitaine de La Tour, des inspecteurs de la Sûreté générale frappaient à la porte de l'appartement que l'illusionniste occupait dans un des hôtels de l'avenue Victor et y trouvaient le nommé Szabolcz et le questionnaient. Il s'en serait peut-être tiré, mais l'un des policiers eut l'idée de regarder dans l'intérieur des bottes de cuir rouge à gland d'or qui composaient la chaussure de son costume de scène : on y trouva l'écrin rouge et la rivière que le voleur, surpris par l'arrivée inopinée de la police, avait à peine eu le temps de dissimuler...

— Je marque un point, déclara M. Jacquot en bourrant sa pipe lorsqu'on lui apprit le résultat de la visite chez le Hongrois.

CHAPITRE XXI

LE MAGE DE L'HIPPODROME

Aussitôt qu'il eut tiré quelques bouffées odorantes de sa pipe d'écume, M. Jacquot, se renversant dans son fauteuil et levant les yeux au plafond, s'absorba dans une profonde rêverie.

Cet état d'extase, si j'ose dire, dura cinq bonnes minutes, puis le capitaine poussa un soupir à fendre l'âme, se leva en défripant son pantalon, vida sa pipe et se prépara paisiblement un *whisky and soda* « bien tassé ».

— Pouah ! fit-il quand il eut vidé son verre. Que cela me rappelle le temps où je soufflais dans le gicleur de mon carburateur !... C'est cependant fameux pour coordonner les idées. Maintenant, s'agit de faire vite. Je voudrais avoir tout terminé d'ici ce soir pour mettre ce cadeau-là dans les petits souliers de ces pauvres jeunes filles...

Il se leva à nouveau, enleva de son vestor deux ou trois bribes de papier qui s'y étaient attachés du temps qu'il feuilletait un annuaire frais coupé et se dirigea vers la porte donnant sur le bureau de son chef.

Cinq minutes après, il en revenait tout gaillard et se frottant les mains d'un air satisfait.

Il décrocha son téléphone, appela l'Hôtel Exelmans, demanda des nouvelles de Mme Chankégian et annonça à Natacha, qui vint les lui donner, que son écrin et le collier étaient retrouvés. Il la pria d'aviser sa femme qu'il passerait bientôt la prendre.

— Elle est partie pour rentrer chez vous, répondit la jeune fille.

— Parfait, fit le capitaine de La Tour en raccrochant.

Il appela ensuite son propre numéro.

Sonia n'était pas encore rentrée mais il laissa la communication à faire et demanda ensuite le numéro de la Sûreté générale.

Il eut rapidement le poste téléphonique qu'il désirait et fit appeler un des inspecteurs avec lequel il travaillait d'ordinaire.

Il lui donna ses instructions, sortit, prit un taxi et arriva devant la Maison Quorbec presque en même temps que la voiture amenant le policier et un de ses collaborateurs.

Ensemble, ils pénétrèrent dans les bureaux, firent passer leurs cartes à M. Charles Quorbec qui, bien qu'assez étonné de cette visite officielle, les reçut aussitôt.

Ce fut M. Jacquot qui posa les questions nécessaires et vérifia la réalité de l'incident raconté par Marie Binchon, dite Bichon.

De celle-ci, M. Quorbec ne put faire, à part le curieux incident qui avait motivé son renvoi, que des compliments. Elle était honnête, travailleuse, courageuse. Le seul reproche que put lui faire son patron et la femme de celui-ci, ainsi que sa belle-sœur,

qui assistaient à l'entretien, fut que la jeune Bichon était vraiment d'une extrême sensibilité, pleurant à la moindre observation, se croyant honnie de tout le monde si l'on ne lui disait pas bonjour avec le plus gracieux sourire...

— Enfin, dit le capitaine, sensibilité exacerbée ?... C'est exact ?... Où pourrions-nous voir cette jeune sensitive ?

— C'est bien le mot, dit M. Charles. Mais elle est ici. Je vais vous faire passer dans le petit salon où je reçois mes clients et les voyageurs, et je vous l'envoie. Elle nous quitte à la fin du mois.

La petite Beauceronne ne tarda pas à venir. Elle était émue, mais se rassura en reconnaissant le capitaine de La Tour.

Celui-ci lui déclara que son affaire était en bonne voie et qu'il aurait besoin de quelques renseignements supplémentaires. En particulier, le capitaine désirait savoir depuis combien de temps elle n'était pas allée au théâtre.

Après quelques difficultés pour obtenir d'elle cette indication, car elle craignait que cette partie de plaisir pût être défavorablement interprétée, elle déclara être allée, le 17 au soir, avec une de ses camarades et le frère de celle-ci, Bobby, à une représentation au Cinéma de l'Hippodrome.

M. Jacquot avait dans sa poche les derniers numéros de *La Semaine à Paris*. Il consulta le dernier.

— ... Cinéma Hippodrome... *L'Ile heureuse*. Sur la scène : le Mage Sokoum-Effendi... Vous êtes montée sur la scène, mademoiselle Bichon ?

La jeune fille rougit et finit par reconnaître que c'était exact. Elle avait pris part aux expériences... Le Mage lui avait ordonné de soulever sa main appliquée sur une table et elle n'avait pu y arriver; puis il lui avait dit de choisir le journal *Le Matin* parmi ceux qui étaient posés sur une table. Elle les avait tous choisis, sauf le bon qu'elle avait, chaque fois, laissé de côté... Elle était pourtant bien sûre de ne pas se tromper.

— Je vous remercie, mademoiselle, dit le capitaine, nous avons besoin de vous pendant un instant. Pouvez-vous aller prendre votre manteau et votre chapeau pendant que nous demandons à M. Quorbec la permission de vous emmener ?

Cinq minutes après, Bichon, très émue et redoutant sans oser le dire qu'on ne l'emmenât en prison, s'asseyait dans le fond du taxi entre le capitaine et l'inspecteur de la Sûreté. Elle se sentait le cœur gros et se tenait à quatre pour ne pas pleurer.

On alla ainsi place Clichy et l'auto s'arrêta devant le Cinéma de l'Hippodrome.

Le capitaine et l'inspecteur descendirent et prièrent Marie Binchon de les attendre deux minutes dans le taxi avec le second policier.

L'attente fut plus longue qu'ils ne l'avaient annoncé et le compagnon de Bichon allait mettre pied à terre pour se renseigner quand deux hommes sortirent hâtivement par l'entrée de service de la rue Caulaincourt, devant laquelle le taxi stationnait. Ils remontèrent en courant vers le cimetière et le pont.

— Ne bougez pas. Attendez-moi tranquillement, dit vivement le policier à Bichon.

Il sauta à terre et se mit à courir derrière les deux hommes en lançant un coup de sifflet strident.

Ceci eut pour résultat d'accélérer la course des fuyards. Ils allaient aussi vite que possible sur le pont. Mais tout à coup, voyant des agents, alertés par le coup de sifflet, qui apparaissaient à l'autre extrémité pour leur couper la route, ils s'arrêtèrent brusquement. L'un des fugitifs sauta par-dessus le garde-fou du pont et disparut dans le cimetière. L'autre essaya de le suivre, mais il manqua son coup, retomba sur le tablier et roula du trottoir sur la chaussée où un taxi l'évita de justesse. Il se releva assez mal en point et, tout boueux, il fit mine de courir encore. Mais au bout de deux pas il s'arrêta, levant les bras au-dessus de sa tête d'un air gauche et résigné et resta là, attendant qu'on vînt l'arrêter pendant que le chauffeur qui avait failli l'écraser se retournait sur son siège et le regardait avec stupeur.

— Hé ! va donc, hé, piqué ! cria-t-il.

Puis, sa rancune satisfaite, il embraya et s'en fut à toute vitesse se perdre dans le tourbillon des voitures de la place Clichy.

Le policier avait sauté dans le cimetière. Deux agents franchirent le parapet à leur tour, tandis qu'un troisième passait les menottes à l'homme boueux et l'emmenait paisiblement vers l'Hippodrome.

Un employé en sortait à pas comptés et s'éloignait vers le bas de la rue Caulaincourt quand l'inspecteur sortit à son tour de la petite porte.

— Hé, l'homme! cria-t-il.

L'employé (sans doute il ne comprenait pas que cet appel s'adressait à lui) continua calmement sa course.

L'inspecteur se mit à courir en criant :

— Hé là! arrêtez-vous ! Arrêtez-vous !

Le bonhomme, qui semblait ne se soucier de rien, fit soudain quelques pas en courant, lui aussi, puis plongea dans le petit escalier qui fait communiquer la rue Caulaincourt avec la rue Rachel.

L'inspecteur, sifflant, se mit à sa poursuite avec deux agents; un autre descendait la rue Caulaincourt sur le marchepied d'un taxi où il avait sauté en pleine vitesse pour couper la retraite au fuyard par l'extrémité de la rue Rachel.

Du côté du cimetière avaient claqué deux coups de revolver, puis, au bout d'un moment, et alors que la foule commençait à se

rassembler sur le pont, la porte du cimetière s'ouvrit. Le policier et les deux agents sortirent, escortant un prisonnier. Celui-ci, de sa main gauche qu'encerclait une menotte, soutenait son avant-bras droit et geignait. Un des agents en tenue s'appuyait sur l'épaule de son collègue en civil et tirait la jambe. De la foule monta une rumeur hostile et des applaudissements à l'adresse des policiers.

Il y eut un mouvement général et le public s'ébranla, suivant le petit groupe des quatre hommes.

Ceux-ci s'approchaient du taxi quand une dizaine d'agents sautèrent d'une voiture de la préfecture qui arrivait et pénétrèrent aussitôt dans le cinéma par l'entrée de service.

Un instant après, M. Jacquot en sortait, les yeux brillants, rose et tout frétillant, avec son air poupon et son petit ventre rondelet. Il avait l'aspect parfaitement content de lui-même. Il s'approcha du taxi, sourit gentiment à Marie Bichon, très émue de tout ce qui venait de se passer sous ses yeux en quelques minutes.

— Venez, mademoiselle Bichon, dit le capitaine. Je crois bien que nous allons vous présenter votre homme de l'enveloppe.

Marie sauta à terre et l'accompagna dans l'intérieur du théâtre. M Jacquot la fit passer par des escaliers étroits, franchir des portes de fer peintes en gris et portant des numéros blancs et des inscriptions crayonnées à la hâte. Des bouts d'affiches étaient collés çà et là.

L'officier fit descendre à la jeune fille un petit escalier de fer raide comme tout et, cinq marches plus bas, elle se trouvait sur un vaste emplacement : la scène.

Un grand rideau de fer la limitait d'un côté; de l'autre, une toile, peinte de motifs vaguement égyptiens, représentait les ruines d'un temple colossal. Entre les deux murs de toiles, de nombreux appareils nickelés ou tendus de velours avec des franges d'or.

Marie les reconnut tout de suite : c'étaient là les appareils qui servaient sur la scène, pour ses expériences, au mage Sakoum-Effendi.

Lui-même, Marie ne le reconnut pas dans un monsieur au teint bronzé, vêtu d'un veston marron et portant des lunettes d'écaille, qui attendait, les mains cachées derrière le dos, à côté de cinq autres hommes et deux femmes, tous également les mains derrière le dos et silencieux, le visage sombre. Deux agents en tenue, le revolver à la main, veillaient sur ce groupe.

— Tenez, dit le capitaine en présentant l'homme aux lunettes à Bichon, le voilà, le mage Sakoum-Effendi. C'est votre voleur.

Marie le regarda bien attentivement. Ce grand bonhomme au teint sombre lui faisait un peu peur. Cependant elle le détailla consciencieusement. Mais elle secoua la tête.

— Non, dit-elle, c'est le mage peut-être bien, mais ce n'est pas mon voleur.

— N'ayez pas peur, mademoiselle, il ne fera plus de mal à personne... Reconnaissez-le...

— Non, dit fermement Bichon. Il est trop grand.

— Est-ce celui-ci ?... Celui-ci ?... Celui-là ? Celui-là, peut-être ?...

— Non... non... non..., disait Marie après une étude attentive.

A mesure qu'elle disait « non », la figure de M. Jacquot se renfrognait et l'homme aux lunettes ricanait.

On amena l'homme couvert de boue qui avait levé les bras en l'air sur le pont...

— Non, trop gros...

Puis vint le blessé escorté du policier et tenant toujours son bras en geignant.

A sa vue, l'homme aux lunettes pâlit et des grondements de colère montèrent du clan des prisonniers. Une femme s'évanouit et il fallut lui enlever ses menottes pour la rappeler à elle.

— Non, dit Marie en secouant la tête, ce n'est pas non plus celui-là. Il est beaucoup trop jeune et trop maigre...

M. Jacquot n'était pas content du tout, et l'homme aux lunettes parlait de réclamations, de consul, d'ambassadeur, d'arrestation arbitraire...

A ce moment, des pas retentirent dans le corridor sonore; un groupe de gens venait. Ils maugréaient et l'on comprenait au vacarme qu'ils faisaient qu'ils devaient amener avec eux un homme qui se débattait.

Enfin, ils apparurent au haut du petit escalier et l'homme qui se débattait le descendit sous une bourrade. Il se redressa, tordant ses bras que les menottes maintenaient dans son dos et s'adressant aux autres dans une langue rauque, jeta des imprécations, semblait-il.

Mais la petite Bichon avait bondi. Elle tenait son parapluie à la main. Elle en frappa l'arrivant.

— Je marque deux points, dit M. Jacquot.

CHAPITRE XXII

AU CLARIDGE

Le capitaine de La Tour, lorsqu'il était venu au Cinéma de l'Hippodrome, n'avait d'autre dessein que d'obtenir l'adresse de l'hôtel où il pourrait recueillir le mage égyptien, ou supposé tel, Sokoum-Effendi.

Nanti de pouvoirs spéciaux que le général commandant le 2e Bureau avait demandés pour lui le matin même et qu'un inspecteur lui avait apportés chez Quorbec frères, dûment en règle, M. Jacquot se proposait de faire une perquisition au domi-

cile du mage. Il avait pour prétexte d'y rechercher des documents intéressant la défense nationale disparus quelques jours auparavant. Ils n'avaient pas grande importance et la police spéciale les recherchait assez mollement, peu incline à les retrouver, pensant qu'il n'était pas mauvais de donner de temps en temps confiance aux gens que l'on traque.

Mais cela avait permis à notre ami de motiver l'action qu'il entreprenait contre ces étranges voleurs et escrocs « qui, après tout, se disaient lui et l'inspecteur Grobert qui l'accompagnait, peuvent parfaitement avoir trempé dans le vol des documents et joindre leurs méfaits d'espions à ceux de filous ».

Laissant Marie Binchon, qui les attendait sagement dans le taxi, sous la garde bienveillante d'un aide, ils étaient venus demander au concierge de l'Hippodrome l'adresse où ils pourraient voir l'Egyptien. Le concierge, près de qui se tenait un autre homme portant la casquette des hommes de service du cinéma, avait répondu aux policiers que, justement, Sokoum-Effendi était sur le plateau avec sa troupe, en train de préparer un changement dans son programme qu'il voulait corser pour le soir de Noël.

Bernard de La Tour et Grobert étaient immédiatement allés sur le plateau, guidés par l'homme en casquette. Celui-ci était resté un moment avec eux, puis, discrètement, s'était éclipsé sans que personne n'y prît garde.

Aussitôt qu'on l'interpella, le mage Sokoum-Effendi le prit de très haut, mais, voyant qu'il n'y avait pas à discuter, se disposait à obtempérer à l'injonction des policiers et à les accompagner à son hôtel, lorsqu'une fausse manœuvre de ses aides gâta tout.

Ils étaient trois qui manipulaient une sorte de cercueil à double fond, une femme et deux hommes. Ils se disposaient à sortir du plateau quand Grobert, craignant, avec raison sans doute, qu'ils enlevassent ainsi des pièces à conviction, leur donna l'ordre de déposer le cercueil sur le plancher et de ne pas bouger eux-mêmes.

L'un des hommes, gros et à la tête de bandit oriental, ayant déposé sa charge comme l'indiquait l'inspecteur, continua cependant à se diriger vers une des sorties. Il gravissait le petit escalier de fer quand Grobert l'agrippa par un pan de sa veste.

Le gros homme se retourna brusquement, envoya un coup de poing en pleine face au policier placé au-dessous de lui et s'enfuit en courant, suivi par son compagnon. Cependant la femme, tirant un revolver de quelque cachette, avait fait feu deux fois sur Grobert, sans l'atteindre, heureusement.

Le personnel du cinéma, aussitôt mis en émoi, s'était précipité. On avait désarmé la femme, entouré Sokoum-Effendi, qui ne jouissait pas d'une grande estime parmi le personnel, et passé les menottes à tout le monde.

Cependant, le policier qui était resté avec Bichon dans le taxi, voyant des gens qui semblaient s'enfuir, avait jugé qu'il fallait intervenir et s'était lancé à leur poursuite. Le lecteur sait déjà quel fut le résultat de cette chasse à l'homme.

Le filou qui avait subtilisé les marchandises de Quorbec frères et payé Marie Binchon avec des papiers blancs aurait peut-être réussi à s'enfuir si l'aide de Grobert n'avait, en voyant s'éloigner cet homme d'un pas si tranquille, flairé le truc classique du complice qui « se défile en douce ».

Enfin tout le monde était arrêté et M. Jacquot ainsi que Grobert exultaient.

Ils laissèrent leurs prisonniers sous la surveillance d'un piquet de police qui attendait la voiture cellulaire mandée par téléphone et envoyèrent un agent monter la garde à l'hôtel où toute la bande était descendue afin d'en consigner formellement les appartements.

Les deux compères installèrent un autre agent en civil aux côtés de Marie Binchon avec ordre de la ramener chez Quorbec frères, puis ils sautèrent dans un autre taxi, avec le mage flanqué d'un solide agent.

Cinq minutes après, la circulation n'étant pas encore bien dense dans Paris à cette heure matinale, ils s'arrêtèrent rue du Mont-Thabor, devant le magasin de Mlle Cardieu. Celle-ci était déjà à son poste : la caisse. Autour d'elle, ses jeunes vendeuses préparaient les comptoirs et les étalages pour la vente. Cui-Cui avait entrepris une cliente matinale, visiblement scandinave, et, aidée de Marthoune, la persuadait d'acheter un chapeau qui lui allait tant bien que mal, mais que les doigts experts des jeunes filles eurent tôt fait d'adapter à la physionomie de leur cliente d'occasion.

L'entrée dans le magasin de M. Jacquot, des policiers et de leur prisonnier fit sensation.

Le capitaine présenta Sokoum-Effendi à Mlle Cardieu et lui demanda si elle le reconnaissait.

La modiste secoua la tête. Elle ne l'avait jamais vu... Puis elle se montra moins affirmative : la physionomie de cet homme lui disait quelque chose.

— C'est le mage Sokoum-Effendi, dit Grobert. Vous n'avez jamais assisté à une de ses séances ? Il a beaucoup de talent, paraît-il.

Mlle Cardieu se mit à rire avec mépris :

— C'est un charlatan, dit-elle. J'en ai entendu parler, mais je sais à quoi m'en tenir sur sa prétendue puissance... Charlatan ! menteur ! filou ! incapable ! voilà ce que c'est, votre Sokoum-Effendi... Je le con-

nais bien de réputation, allez. C'est un homme qui a été employé pendant quelque temps par le Maître, qui a pillé sa science, imité en les avilissant les miracles que son ancien patron exécute réellement, et truque tout ce qu'il ne peut réaliser... Je ne dis pas qu'il n'ait tout de même pas quelques connaissances acquises et même apprises aupres du Maître qui, dans sa suprême bonté, est bien trop confiant vis-à-vis de ses collaborateurs, mais vous pouvez sans crainte emmener en prison cet indigne charlatan, plagiaire du Maître...

M. Jacquot avait écouté sans sourciller cette sortie de la modiste. Il se souvenait de ce que les ouvrières avaient dit du client de Mlle Cardieu, l'après-midi du 20 décembre :

« Y faisait cossu, ma chère... Le nez en banane... le teint foncé et les lèvres comme ça... un cigare... une pelisse. La patronne fait sa petite révérence... Alle en bavait... All' l'appelle « cher Maître »...

— Agent, dit-il fort digne, emmenez-moi ce charlatan au Palais... Faites-vous accompagner d'un agent pour vous prêter main-forte en cas de besoin. Tenez, une de ces jeunes filles va aller en chercher un... Pour nous, ajouta-t-il avec un sourire de satisfaction qui illuminait sa bonne figure réjouie, nous allons annoncer nous-mêmes au Maître que son vil imitateur a été enfin arrêté...

L'officier du 2e Bureau, à part lui, riait de ce style d'éloquence qui devait plaire cependant à la modiste. Celle-ci était radieuse.

— Mais, à propos, chère mademoiselle, dit M. Jacquot lorsqu'il eut vu Sokoum-Effendi partir dans le taxi sous la garde de deux agents, à propos : où demeure donc le Maître ?

Mlle Cardieu le regarda avec étonnement.

— Comment, dit-elle, vous ignorez son adresse ?

— Excusez-moi, mademoiselle, je l'ai certainement dans mon mémento, mais j'ai, par le plus grand des hasards, oublié ce carnet chez moi...

— C'est toujours comme cela... fit la modiste d'un air entendu, mais vous savez bien que le Maître demeure au Claridge...

— C'est vrai ! s'exclama M. Jacquot. Où avais-je la tête ? Figurez-vous que je croyais que c'était à l'Hôtel Lutétia... Nous y volons pour lui annoncer la bonne nouvelle.

Le capitaine de La Tour et Grobert sortirent rapidement du magasin et se dirigèrent vers la rue de Rivoli pour prendre un taxi. Vous savez comment cela se passe à Paris : il y a toujours des centaines de taxis, qui, malgré le règlement leur interdisant la maraude, circulent à vide dans les rues, prêts à se ranger devant le trottoir pour charger au premier appel. Mais, c'est comme un fait exprès, « jamais il ne passe de taxi vide quand on est pressé ».

La Tour et son collaborateur vérifièrent une fois de plus la pérennité de cette règle. Ils durent marcher jusqu'à la rue Royale pour trouver une voiture automobile qui voulût les charger.

De la place de la Concorde à l'Hôtel Claridge, avenue des Champs-Elysées, la distance n'est pas très longue et s'accomplit rapidement quand il n'y a pas d'accrocs...

Le taxi des policiers venait à peine de quitter la place de la Concorde depuis quelques minutes et traversait l'allée qui, au bas de l'avenue des Champs-Elysées, est dans le prolongement de la rue Boissy-d'Anglas, quand une petite Salmson, montée par deux jeunes gens, voulant passer trop près du taxi, l'accrocha.

Il n'y eut d'autre mal qu'une aile abîmée et une roue de la Salmson voilée, mais un agent accourut et, malgré qu'il laissât aussitôt continuer les policiers qui lui avaient montré leur carte, cela retarda encore un peu l'officier du 2e Bureau et l'inspecteur Grobert.

Enfin, ils arrivèrent devant l'Hôtel Claridge.

M. Jacquot, beaucoup plus agile que ne le laissait supposer sa petite taille et son embonpoint, sauta de l'auto et courut vers le concierge.

— M. Nazim-Bey ? demanda-t-il.

— Il vient de sortir, monsieur.

— Hein ?

— Tenez, monsieur, dit le concierge, en courant ou si vous avec un taxi... Il est dans la grande Hispano qui démarre devant l'hôtel.

— Merci ! cria l'officier en courant.

Mais l'Hispano du fakir était une puissante voiture qui déjà s'éloignait en vitesse par l'avenue libre.

M. Jacquot n'hésita pas une seconde. Une puissante Lancia, longue et basse, s'arrêtait devant l'hôtel. Une jeune femme en descendit, tenant un pékinois dans ses bras. Le chauffeur avait mis pied à terre pour ouvrir la portière et, la casquette à la main, aidait son élégante maîtresse à descendre.

Le chauffeur reçut tout d'un coup la belle dame dans ses bras, le pékinois chût sur le trottoir avec un gémissement pitoyable et la rapide Lancia, faisant entendre un hurlement de bête fauve, s'échappa d'un bond : M. Jacquot avait sauté au volant et, sans souci de ce qui arrivait, laissant à Grobert le soin d'expliquer sa hâte, se ruait à la poursuite de l'Hispano.

L'officier avait eu tout à coup une idée :

— Cette andouille (pardon) de Mlle Cardieu est fichue d'avoir téléphoné à Nazim-Bey pour lui annoncer l'arrestation de Sokoum-Effendi. S'ils travaillaient ensemble, ce qui est probable, je suis refait...

Puis il se demanda si le fakir qu'il poursuivait n'allait pas tout simplement faire une promenade au Bois... C'était l'heure... c'était possible...

Mais, devant lui, l'Hispano filait grand train Elle vira à toute allure place de l'Etoile. Au lieu de tourner vers la droite, selon le règlement, elle vira carrément à gauche. Des agents sifflèrent. L'Hispano accéléra. M. Jacquot, lui aussi, vira à mauvaise main, mais il cria : « Police ! Police ! Nom de Dieu ! » aux agents qui sifflaient et lui faisaient signe de s'arrêter.

L'un des gardiens de la paix, courageusement, bondit dans la voiture. M. Jacquot, tout en pilotant avec maestria d'une seule main, l'aida à monter à bord. Mais quand l'agent voulut lui ordonner de s'arrêter, le doux M. Jacquot lui répliqua, les yeux exorbités :

— Ferme ça, nom de Dieu ! Police, je te dis. Et tiens-toi bien. Faut avoir la grosse voiture là-bas !

L'agent se fit petit, se cramponna et ne dit plus rien.

La Lancia gagnait sur l'Hispano. La Tour voulait rattraper son Nazim-Bey avant l'entrée du Bois où il avait peur que la grande voiture ne pût le semer dans les dédales des allées feuillues.

Vingt mètres avant la porte Dauphine, les deux voitures étaient côte à côte. L'agent, qui avait compris, arrêtait l'Hispano qui obéit aussitôt.

Quand M. Jacquot ouvrit le coupé, il était vide : Nazim-Bey s'était escamoté.

CHAPITRE XXIII

COUCOU !... AH ! LE VOILA !

Autour des deux puissantes voitures rangées le long du trottoir il s'était rapidement rassemblé un cercle de badauds... Des agents s'approchaient, voyant un camarade en tenue qui se tenait dans la seconde voiture.

— Faites tenir les gens à distance, si vous ne pouvez les faire circuler, commanda le capitaine de La Tour.

Fort de la mission reçue de rechercher les documents officiels, il appela d'un signe un des agents plus gradé que les autres. Il lui montra sa carte du 2e Bureau et celle de la Sûreté générale. L'autre salua et demanda les ordres.

M. Jacquot, il ne savait pourquoi, se mit à parler bas. Il ordonna ainsi au brigadier de police de dresser contravention au chauffeur de l'Hispano pour avoir contrevenu aux règlements de circulation. Le brigadier devait emmener l'homme, sous couleur de vérifier ses papiers, jusqu'au poste qui est situé près de la porte Dauphine. Là, le brigadier garderait le chauffeur. Une voiture de la Préfecture viendrait le chercher. Le bigadier téléphonerait aussitôt à l'Hôtel Claridge que l'on dît au chauffeur de la Lancia de venir chercher sa voiture à la porte Dauphine. Lui-même emmènerait l'Hispano jusqu'à la Préfecture pour la faire mettre sous scellés, car il ne s'expliquait pas la disparition de l'homme qu'il avait vu monter dans le coupé au moment où il descendait de son taxi, devant le Claridge.

Lorsqu'il eut donné ses ordres et vu le chauffeur s'éloigner avec les agents, M. Jacquot rangea la Lancia le long du trottoir, derrière l'Hispano, donna pour instructions à l'agent qu'il avait ramassé au vol place de l'Etoile de monter la garde près de cette voiture que le chauffeur viendrait bientôt reprendre. Pourquoi M. Jacquot parlait-il à voix très basse près de l'oreille de l'agent attentif ? Il n'aurait pu le dire...

Cependant, il s'installa au volant de l'Hispano. démarra dans un style impeccable et s'en fut tourner dans le rond-point de la porte Dauphine. Il repassa devant la Lancia gardée par l'agent, vit la foule qui se dispersait et, très paisiblement, refit le chemin qu'il avait parcouru à toute allure quelques instants auparavant.

Place de l'Etoile, comme il allait virer, à bonne main, cette fois, dans l'avenue des Champs-Elysées, un agent lui fit signe de stopper, ce qu'il exécuta aussitôt.

L'agent s'approchant de lui, demandant il n'entendait pas quoi, il tira sa carte de la Sûreté générale de sa poche et, sans mot dire, la mit sous les yeux du gardien de la paix qui s'écria :

— Ah ? Parfait !... Excusez-moi...

M. Jacquot ne répondit rien, mais, gêné par le soleil qui miroitait dans la vitre du coupé derrière lui, et se réfléchissait dans le pare-brise, ce qui l'éblouissait, il mit pied à terre et abaissa le rideau, masquant ainsi pour le conducteur la vue de l'intérieur du coupé. Puis il remit en marche et commença à descendre l'avenue. Le miroitement subsistait.

« Suis-je t'y bête ! pensa notre grassouillet ami, le rideau est derrière la vitre, à l'intérieur. Il est inopérant, car le soleil vient de l'avant. Ce que j'ai fait ne serait pratique que si le soleil venait par derrière ou si, de nuit, une voiture me suivait ses phares allumés. »

Il eut un instant la tentation de s'arrêter pour remonter le rideau, mais il réfléchit qu'il était à quelques pas à peine du Claridge.

Il vira calmement sur l'avenue des

Champs-Elysées et vint se ranger devant le palace.

Il était arrêté depuis deux secondes et, assis au volant, regardait l'entrée de l'hôtel où il s'étonnait de ne pas voir Grobert, quand, à sa plus grande stupéfaction, la portière du coupé s'ouvrit toute seule et un homme de haute taille en sortit.

Le sentiment qui fit mettre l'arme à la main au capitaine de La Tour fut instinctif et immédiat car, lorsque, du même mouvement qu'il avait mis pied à terre, le voyageur inattendu se retourna vers le chauffeur avec certainement l'intention de lui adresser la parole, il resta bouche bée et leva les mains en l'air.

Au lieu de son impassible chauffeur hindou qu'il s'attendait à trouver vraisemblablement sur le siège et à l'adresse duquel il préparait un sourire, ce fut le doux M. Jacquot qui, frais, rose et hilare, lui, tenait en main un fort pistolet automatique dont il le menaçait.

— Cou-cou !... Ah ! le voilà ! s'esclaffa le marquis de La Tour de Mauban de Villebelle, capitaine au 2e Bureau, envoyant promener une fois de plus la gravité et le protocole qui n'étaient point son fait.

Et il ajouta, pour bien mettre les choses au point :

— Ben, mon cochon ! Cette fois, t'es refait ! Je t'ai eu, fakir à la manque... Allons, salopard, marche arrière, que j'descende de la chignole, et vise à pas abaisser tes abatis. Arrière, j'te dis...

— Salaud ! grinça Nazim-Bey en reculant.

CHAPITRE XXIV

LES INITIES DE LA VRAIE FOI...

— Maintenant, dit M. Jacquot à son vieux copain Toto, lequel était en train de décortiquer savamment une magnifique sole frite, maintenant, mon fiston, c'est à toi de jouer. Sonia, ma chérie, as-tu, comme je te l'ai demandé, télégraphié aux dames Béchereau de radiner illico ?

— Je me suis bornée à les prier de revenir d'urgence, mon chéri ; j'espère qu'elles comprendront cependant... J'ai ajouté encore : « Voleur arrêté ».

— Puriste !... fit le capitaine en envoyant du bout des doigts un baiser à sa jeune femme qui lui faisait face à table. Donc, enchaîna-t-il, les dames Béchereau seront vraisemblablement ici demain matin... J'ai bien boulonné toute la matinée...

— Tu as bien travaillé..., fit Sonia, sévère.

— O Chérie ! supplia l'officier, ne peux-tu me laisser parler comme tout le monde? Je t'assure que Toto me comprend et... toi aussi, puisque tu traduis... Je me comprends tellement mieux, moi, quand je n'emploie pas des mots compliqués... Travailler... C'est un mot embêtant, « travailler »... C'est comme la chose... tandis que « boulonner »... ça fait figure, ça. C'est sérieux. On voit tout de suite le type qui turbine, qui sue à l'ouvrage... « Travailler », c'est enquiquinant... « Boulonner », ça jette du jus, ça... ça « en fiche un vieux coup ! »

Sonia prit un air désespéré et leva les yeux au ciel. Elle regarda comiquement Torenko.

— Docteur, dit-elle, on ne fera jamais rien de ce gamin-là...

— Renoncez-y, Sonia Paulovna, conseilla le Grand Rouquin d'un ton grave, et consolez-vous en lisant les œuvres de M. Giraudoux... ou les poèmes de Son Excellence Paul Claudel... C'est plus français mais bougrement moins compréhensible, belle dame... Au fait, homme, petit et gras, possesseur d'une table délectable et époux d'une marquise exquise, qu'attends-tu de mon intelligence supérieure ?

— Homme maigre, laid et affamé, pense que moi aussi j'aime les soles et ouvre (la pièce est assez vaste pour te le permettre)' tes esgourdes toutes grandes.

— J'ouvre mes dites esgourdes. Vas-y fils...

— Je voudrais donc, mon grand, que tu ailles voir, si tu ne peux te fier à toi-même, nos as de la psychiatrie et que tu saches, par eux, quels sont les troubles organiques, les symptômes provoqués par les états d'hypnose comme ceux dans lesquels les Nazim-Bey, Sokoum-Effendi, Szabolcz et Zapolya, car le bonhomme à l'enveloppe qu'on a arrêté rue Rachel était le Hongrois Zapolya.

— Je suis déjà pas mal au courant de la question, mais je ferai un saut jusqu'à la Salpêtrière et à Villejuif..

— Bon. Quand tu auras tes tuyaux, il faudra voir nos malades successives et tâcher de démêler quelque chose dans ce qu'elles te raconteront sur leurs malaises. Pour Mlle Cardieu...

— La modiste ? Inutile. Sonia m'a conduit chez elle ce matin. Peu après ton passage, d'ailleurs. J'ai vu la poule en question. Pas d'hésitation : hystérique. Un sujet parfait pour ton copain Nazim-Bey. Il devait déjà l'avoir prise sous sa coupe lors d'une séance... Je te passe le tuyau qu'elle nous a donné bien volontiers car, pendant que ta femme s'essayait un galure (comme dit la môme Cui-Cui) j'ai longuement causé avec la modiste en chef. Ça te coûte 160 francs, mon gros; mais je sais que les séances avaient lieu à la Loge de la rue Cadet et que c'est la « Société Internationale et Spirituelle des Initiés de la Vraie Foi » (bon Dieu, quel titre !) qui les organisait. Nazim-Bey y venait fréquemment et étonnait tout le monde par sa science, sa pré-

science, son insouciance, son inconscience et la largeur de sa conscience.

« La demoiselle Cardieu, me jugeant sans doute un futur initié, m'a remis des brochures sur la « Société Internationale ». Ci, ces brochures que j'ai mises dans ma poche en la remerciant. Tu pourras y trouver beaucoup d'indications, entre autres les noms d'une douzaine d'initiées qui ont participé, avec Nazim, à des séances. Tu pourras peut-être trouver là des victimes encore ignorées de cet affreux filou.

« Quand, ayant pris contact avec elle à la rue Cadet, il a relancé la modiste chez elle, sous prétexte d'achat de chapeau pour sa femme, il lui a été facile de lui dicter en cinq secs tout le mic-mac auquel il désirait qu'elle se livre pour lui enlever quelques billets.

— Parfait, dit le capitaine de La Tour. C'est déjà un point d'acquis. Dès que nous aurons fini de déjeuner, tu m'excuseras, Sonia, mais il va falloir m'aider, j'ai donné des rendez-vous toute l'après-midi et, comme je ne pouvais pas les fixer au Ministère tu vois ça d'ici, le défilé de toutes ces petites mômes dans nos bureaux austères et... masculins !) j'ai convoqué tout le monde ici. Tu me serviras de secrétaire, chérie ?

— Avec joie, tu le sais bien. Finissons vite de déjeuner... Où les recevras-tu ? Dans la bibliothèque ?... On fera attendre dans le vestibule ou ici ? Ici ? Bon. C'est François qui ouvrira la porte...

— Grande réception, comme à l'Elysée..., émit en riant M. Jacquot, ému plus qu'il ne le voulait paraître, de la hâte que mettait sa femme à collaborer avec lui dans cette enquête...

A deux heures, d'une exactitude qui démontrait l'utilité des amendes distribuées lors des répétitions aux retardataires, Jeanne Lambling, dite Jannie Bling, se présenta.

Elle était intimidée d'être reçue dans l'appartement de « quelqu'un du monde », comme elle le reconnut elle-même lorsqu'elle fut mise en confiance par la cordialité réjouie du capitaine de La Tour et la douce bienveillance de sa jeune femme.

Elle raconta dans tous ses détails ce qui s'était passé au Casino de Paris et avait motivé son renvoi. Elle déclara avoir servi deux ou trois fois de sujet à Nazim-Bey certains jours où il manquait de volontaires venant du public.

M. Jacquot lui demanda si elle n'avait pas perdu de bijou et si des camarades à elle n'en avaient pas perdu de leur côté. Elle parut très surprise de la question et répondit :

— Oui, j'ai perdu un beau bracelet et deux autres danseuses ont égaré, l'une, un collier de petites perles, et l'autre, un bracelet-collier de chien... Mais ce qui a fait le plus de foin, ajouta l'artiste chorégraphique, c'est quand notre grande vedette a perdu son fameux collier de perles de quinze cent mille balles... Oh ! pardon ! de un million et demi de francs... Est-ce qu'elle l'a perdu vraiment ? Est-ce que quelqu'un le lui a volé ? Elle nous a toutes accusées. On nous a fouillées, tout retourné dans les coulisses, mais on n'a rien pu trouver.

— Nazim-Bey était-il déjà au programme ?

— Il avait débuté l'avant-veille, monsieur.

— La grrrande vedette avait-elle été hypnotisée par lui ?

— Bella Bell ?... Bien sûr, voyons ! Mais pas en extra ou sur la scène. Vous pensez : elle est bien trop au-dessus de ça. Elle a eu sa petite séance particulière pour elle toute seule, dans sa loge.

— Parfait. Sonia, veux-tu noter les bijoux perdus ?...

— Mademoiselle Bling, dit-il lorsque les renseignements furent pris, je vous remercie. J'espère avoir bientôt à vous donner des nouvelles de votre bracelet et de vous annoncer votre réintégration au Casino de Paris où nous irons vous applaudir avec joie.

La jeune danseuse s'en fut tout heureuse.

Ce fut Bichon qui vint ensuite. La petite Beauceronne, encore tout émue de l'arrestation mouvementée à laquelle elle avait assisté le matin, commença par exprimer à M. Jacquot son admiration et sa reconnaissance et lui apportait gentiment un bouquet de violettes, hommage délicat d'une petite ouvrière peu fortunée, ce qui remplit de larmes les yeux de la sensible Sonia.

Aux questions du capitaine de La Tour, Marie Binchon répondit que, pour elle-même, elle n'avait rien perdu, mais qu'elle se souvenait d'avoir entendu l'amie avec laquelle elle était allée au Casino de Paris et qui était montée également sur la scène, accompagnée de son frère, se plaindre de ne pouvoir remettre la main sur un camée d'assez grande valeur qui lui venait de son arrière-grand'mère.

— C'est même bien malheureux, dit la jeune fille, parce qu'elle y tenait beaucoup et qu'elle l'avait même au corsage quand elle est montée sur la scène pour la séance de Nazim-Bey; elle l'avait encore le lendemain, mais elle n'a pu savoir ce qu'il était devenu dans l'après-midi; pourtant, elle ne se rappelle pas, et sa mère non plus, que quelqu'un soit venu chez elle... Et comme un malheur ne vient jamais seul, son frère a été mis le même jour à la porte de la maison où il travaillait.

— Quelle était cette maison ? demanda M. Jacquot.

— Van Galbaërt, les tailleurs de pierres de la rue Beaubourg.

— Ah ! dit M. Jacquot. Savez-vous pourquoi on l'a remercié ?

— Il n'a pas voulu me le dire, avoua Marie Binchon qui rougit lorsque le capitaine lui ayant demandé s'il serait possible qu'il vît d'urgence ce jeune homme, elle indiqua « qu'il était en bas ».

— Ah ? fit en souriant M. Jacquot. Allez vite me le chercher.

Le jeune homme qui se présenta, ramené par Bichon, était assez débile et d'une complexion nerveuse (« bon sujet », aurait dit Toto). Il avait des yeux francs qui s'embuèrent de larmes lorsque Bernard de La Tour lui demanda pourquoi il avait quitté la maison Van Galbaërt. Il reconnut que c'était à la suite de la disparition de trois diamants bruts.

On avait émis l'idée que c'était lui qui avait pu les subtiliser, sans le soupçonner d'ailleurs formellement. Il avait fort mal pris la chose, s'était fâché et finalement on l'avait remercié. Il affirmait au capitaine, dont son amie Binchon lui avait raconté la bienveillante justice, qu'il n'avait nullement volé les diamants. Cela ne lui serait jamais même venu à l'idée.

— J'en suis bien persuadé, répondit cordialement M. Jacquot en renvoyant les jeunes gens, après leur avoir donné des paroles d'espoir et fait noter à Sonia la description du camée et des diamants bruts.

Marie Binchon et son compagnon avaient à peine refermé la porte qu'elle se rouvrit pour donner passage à M. et Mme Dubocquier et au frère de cette dernière, M. Gignoux, de la « Banque pour le Commerce avec les Pays Baltes ».

Ils déclarèrent au capitaine de La Tour qu'ils étaient effectivement allés au Cinéma de l'Hippodrome le 20 décembre. Mme Dubocquier et son frère avaient tenu à monter sur la scène et M. Dubocquier, « qui n'aimait pas ça », s'en était abstenu.

— Parfait ! dit M. Jacquot. Vous m'avez dit avoir téléphoné à l'agent de change pour contrôler si les valeurs que vous aviez confiées à son employé lui avaient bien été remises, et c'était exact. Vous m'avez dit également qu'aucun paquet n'était sorti de votre bureau. Voulez-vous avoir l'obligeance de me donner le numéro de téléphone de votre agent de change ?

Le capitaine appela le poste en question et demanda, dès qu'il eut sa communication, de faire venir à l'appareil l'employé qui était allé, le 22, chercher un paquet d'actions dans le cabinet du fondé de pouvoir de la « Banque pour le Commerce avec les Pays Baltes ».

Il eut rapidement satisfaction. Quand il fut certain de l'identité de son interlocuteur, il lui posa le plus tranquillement du monde l'indiscrète question suivante :

— Dites-moi donc, cher monsieur, y a-t-il longtemps que vous n'êtes allé au théâtre ?

— ...

— Ah ? c'était le 21 ! Et à quel théâtre, je vous prie ?

— ...

— Ah ? bien, au Théâtre du XVI', boulevard Exelmans... C'était un joli spectacle, n'est-ce pas ?... Oui, oui... Mais certainement, je le connais... Et vous êtes monté sur la scène ?... Très curieux, n'est-ce pas ? Maintenant, cher monsieur, pourriez-vous me dire quel est l'itinéraire que vous avez utilisé pour revenir de la Banque au bureau de l'agent de change ?

— ...

— Ah ! vous ne vous en souvenez pas très exactement ?

— ...

— Et même pas du tout ?... Non, non, ça n'a pas autrement d'importance. Au revoir, monsieur, je vous remercie beaucoup.

M. Jacquot raccrocha l'appareil et, se tournant vers ses hôtes, un peu éberlués par les questions qu'il avait posées devant eux, leur dit en clignant de l'œil :

— « Par la bande », cette fois... « par la bande ». Ils sont, pardon, ils étaient très forts. Mais le petit M. Jacquot est tout de même plus roublard qu'eux. Je les aurai, jusqu'au trognon.

A ce moment, le téléphone appela.

— C'est moi, dit le capitaine. Ah ! ah !... Parfait... Je vous rejoins tout de suite...

Et il ajouta pour ses hôtes médusés :

— Je vais chercher votre fric... A tantôt !

CHAPITRE XXV

UNE ORGANISATION MODELE

La perquisition qui se fit dans l'appartement de Nazim-Bey au Claridge, et à laquelle M. Jacquot était, avec tant de désinvolture, parti assister, fut féconde en résultats et aussi en surprises pour les inspecteurs de la Sûreté générale et les officiers du 2e Bureau qui les accompagnaient.

On gardait en effet en haut lieu, depuis la communication que le capitaine de La Tour avait faite à ses chefs, la conviction qu'un certain nombre de disparitions de documents ou de pièces concernant la défense nationale seraient expliquées par la connaissance des méfaits du fakir, et le 2e Bureau avait pris l'affaire en mains.

Cette idée fut loin d'être vaine. On trouva beaucoup de choses.

Il est juste de dire que la pièce la plus importante que l'on découvrit fut un trousseau de clefs soigneusement enfermé dans une cantine blindée comme celles qu'emploient les coloniaux. Ces clefs étaient toutes soigneusement étiquetées avec des pla-

quettes d'ivoire sur lesquelles figuraient les noms d'un grand nombre de banques et de villes européennes et même américaines.

C'était là sans nul doute les clefs des coffres-forts, disséminés par le vaste monde, dans lesquels la bande dont Nazim-Bey était l'un des principaux associés enfermait ses prises. Un inventaire en fut dressé et les clefs réparties parmi les polices intéressées qui ouvrirent les coffres et procédèrent au classement des bijoux et des valeurs qui y furent découverts.

Ce que l'on trouva dans les trois coffres que la bande possédait à Paris et dans ceux qu'elle avait, sous le nom de comparses, à Marseille, Lyon, Bordeaux et Nice, est absolument inimaginable.

Tout fut apporté à Paris pour y être inventorié, et lorsque les policiers se trouvèrent devant cet amoncellement d'objets hétéroclites, parfois sans grande valeur, ils levèrent les bras au ciel. Ils furent obligés de publier de longues listes dans les principaux journaux des villes où l'un quelconque des complices avait sévi, afin d'appeler l'attention du public sur les disparitions d'objets ou de valeurs.

Il y avait plus de quinze jours que l'arrestation de la bande avait eu lieu et M. Jacquot avait pu annoncer à MM. Dubocquier et Gignoux qu'il venait de mettre la main sur le paquet de mille billets de cent francs qui leur avait été soustrait. Il était tel que l'avait emporté sans s'en rendre compte l'employé de l'agent de change. Cependant, des colis, recommandés ou non, arrivaient toujours à l'adresse des principaux complices.

La Sûreté générale recevait ces envois, en prenait connaissance et les retournait à leurs expéditeurs. Ceux-ci étaient généralement des femmes.

Plus sensibles, fréquemment demi-malades, souffrant souvent de maladies nerveuses, hystériques la plupart du temps, atteintes parfois de mysticisme ou névrosées, les victimes des spirites de la scène avaient apporté une large contribution au butin prélevé par ces escrocs d'un nouveau genre sur la foule de leurs spectateurs.

S'il fut possible de retrouver une grande partie des propriétaires des objets, bijoux ou titres récupérés, combien d'autres avaient dû être vendus dont on ne connut jamais l'existence ni les possesseurs dépouillés par eux-mêmes, si ce n'est par leur propre volonté...

Si cette aventure ne parut peut-être pas de bien grande importance au début et si elle ne se signala ni par des drames sanglants ni par d'héroïques exploits des policiers lancés à la recherche des coupables, elle témoigna cependant d'un esprit singulièrement lucide et attentif chez celui qui l'avait mise à jour.

Beaucoup plus compliquée qu'un drame de bottleggers américains, moins sombre mais combien plus savante et compliquée que le rapt intéressé d'un enfant de milliardaire, moins exploitée, du point de vue publicité, que la disparition d'un collier de perles appartenant à une vedette du cinéma, du monde ou du demi-monde, l' « Affaire du Mage de l'Hippodrome » jeta un jour nouveau sur une foule d'affaires restées jusque-là mystérieuses et qu'on se hâta peut-être trop de rattacher à elle.

La foule est portée à généraliser. Elle est un peu et même beaucoup comme les moutons de Panurge.

Dans les débuts, la Sûreté générale de France, le Département des recherches criminelles des Etats-Unis, Scotland Yard, les polices italienne, espagnole, allemande, et de presque toutes les nations eurent à connaître une foule de méfaits certains et pour la plupart imputables avec raison à la bande dont Nazim-Bey faisait partie. Mais ces organisations furent bientôt submergées par une avalanche de plaintes plus ou moins justifiées.

Notre ami M. Jacquot avait pu démontrer le processus des manœuvres inventées et exploitées par cette bande.

Il s'agissait, purement et simplement, de suggestionner à certaines personnes particulièrement sensibles à ces influences psychiques :

soit de reconnaître pour des billets de banque ce qui n'était que du papier sans couleur (exemples de Marie Binchon, du fondé de pouvoir Gignoux) ;

soit, en rendant la monnaie à des compères, de compter pour des billets de vingt francs ce qui était en réalité des billets de cent ou même de mille francs (exemple de la caissière Yvette Béchereau) ;

soit d'expédier à une adresse donnée, des objets de valeur ou des titres facilement négociables (exemple des jeunes gens accompagnant Bichon au cinéma, exemple de la caissière Yvette Béchereau) ;

soit d'emporter un paquet prévu et de le déposer à un certain endroit où l'un des complices venait froidement le chercher (exemple de l'employé de l'agent de change, exemple aussi de Mme Chankégian à qui il avait été suggéré d'envoyer par la fenêtre son magnifique collier... attendu par un compère de l'hypnotiseur) ;

soit encore mille autres combinaisons, toutes manières inédites et malhonnêtes de s'assurer, avec le maximum de chances de réussite et le minimum de risques à courir, un butin éminemment profitable et bien peu légal.

Changeant de nom, de nationalité, de spécialité, de méthode, mais faisant toujours feu de tout bois pour atteindre le seul but vers lequel ils tendaient : l'exploitation de la foule par la réelle puissance psychi-

que qu'il faut leur reconnaître mais la doublant par une organisation maléfique remarquablement étudiée ; nombreux, très unis, se passant les « clients » avec une désinvolture qui n'avait d'égale que leur cynisme; utilisant un important matériel truqué dont l'Hispano de Nazim-Bey avec ses coussins capables de contenir une cachette insoupçonnable était un exemple, ces gens-là (ils étaient, en définitive, vingt et un, dont douze hommes et neuf femmes gravitant autour de quatre chefs de file : Nazim-Bey, Sokoum-Effendi, Szabolcz, Zapolya), ces gens mettaient depuis cinq ou six ans l'Europe et l'Amérique du Nord en coupe réglée.

Ils ne bornaient pas seulement leurs méfaits à escroquer, voler par procuration et se faire donner des objets de valeur, de l'argent et des titres, mais ils avaient aussi rassemblé une grande quantité de documents intéressant la défense nationale d'un certain nombre de pays. Nul doute qu'ils ne voulussent en tirer le meilleur parti possible en les vendant aux ennemis de chacune des nations qu'ils avaient ainsi pillées.

Cela fut leur perte, car ils subirent des condamnations telles que toute leur science psychique ne saurait prévaloir contre le châtiment mérité qui les a frappés.

EPILOGUE

Voici que, il y a quelques jours, le capitaine marquis de La Tour de Mauban de Villebelle se trouvait dans son cabinet de toilette vers les dix heures du matin.

Il venait d'y passer plus d'une heure à « se faire une beauté », comme le dit le docteur Torenko, béant d'admiration devant l'élégance de son chef et ami lorsqu'il le vit descendre de voiture.

Mais, pour l'instant, le gras et rose officier du 2e Bureau était en bras de chemise et le gilet bleu à multiples boutons d'or des officiers aviateurs lui donnait une assez grande ressemblance avec un chasseur de palace.

Il bougonnait, venant de refaire trois fois son nœud de cravate.

D'une main, il tenait sa tunique aux insignes allés bruissante du froissement de ses décorations; de l'autre, il présentait à sa femme tout une poignée de rubans chatoyants attachés à des croix émaillées d'une quantité de pays : les remerciements des nations dont il avait, par sa subtile adresse, protégé si curieusement les frontières et gardé intacts les secrets de défense.

— Mathilde ?... Mathilde ?... Où est Mathilde ? demanda-t-il avec anxiété à Sonia qui achevait de s'habiller. Il faut qu'elle m'arrange ça sur ma vareuse. Je n'y arriverai jamais tout seul...

Sonia se mit à rire.

— Pourquoi ne l'as-tu pas envoyée hier à ton tailleur ? Ce serait fait avec plus de chic. Mais laisse-nous ça cinq minutes. Mathilde et moi on va t'arranger ça...

— Que je vous le laisse ? fit le capitaine qui était nerveux. Que je vous le laisse ? Penses-tu que je ne vais pas surveiller de quelle façon vous allez placer ça ? Il y a une étiquette à suivre et on ne peut placer ces décorations qu'aux places qui leur sont assignées par le règlement et le protocole.

Lorsque, sur ses indications précises, la nouvelle brochette de décorations fut ajoutée aux autres, le petit et gros capitaine de La Tour, sanglé dans sa tunique constellée de décorations, se regarda avec complaisance dans la glace.

— Là ! dit-il. Comme ça, je serai tout à fait bien pour donner le bras à Yvette, et je ferai honneur à Lancemont. Que veux-tu ? moi, ma chérie, j'aime les choses faites comme il faut et, pour le protocole, je n'en crains pas un. Je tiens à respecter le protocole dans l'emplacement des décorations comme en tout... Comme ça, ça gaze... Mais, nom d'un pétard ! Pige-moi si j'en jette un jus... La môme Cui-Cui va en baver des ronds de chapeau... pardon : de galure ! et j'dégoterai le Suisse de la Madeleine...

« Allons, marquise, grouillons-nous... Faut qu'ça s'termine par un mariage...

FIN

2000 heures de distractions et de joie
avec les merveilleux almanachs pour la jeunesse 1939

•

ALMANACHS

DE JEUDI - DE BETTY - DU CORSAIRE MASQUÉ - DE CENDRILLON - DE FRANGIPANE ET CARAFON - D'ŒIL DE FAUCON - DE RIRI ET RIRETTE - DE LA GRANDE AVENTURE DES CHASSEURS DU CONGO - DU JOYEUX COW-BOY

•

Chaque almanach est en vente partout : 1 fr. 75

•

Envoi franco d'un almanach contre **2** fr. en timbres à l'
AGENCE PARISIENNE DE DISTRIBUTION
8, rue du Croissant, PARIS (2e)
LES 10 ALMANACHS ENSEMBLE : **18** FRANCS

Le meilleur remède que l'on ait trouvé contre le cafard
c'est une cure des merveilleux ALMANACHS MARSEILLAIS 1939

•

ALMANACHS

DE MARIUS • D'OLIVE • DE TITIN
DE CÉSAR • D'ANTONIN • D'ESCARTEFIGUE

•

Chaque almanach représente **50 heures de bonne humeur**

•

EN VENTE PARTOUT : 3 fr. 50

•

Envoi franco d'un almanach contre **4** fr. en timbres à l'
AGENCE PARISIENNE DE DISTRIBUTION
8, rue du Croissant, PARIS (2e)
LES 6 ALMANACHS ENSEMBLE : **22** FRANCS

Paris. — Imp. Paul Dupont (Cl.). — 243.7.1938.